3 1761 05645000 0

362

La Confession d'un Amant

DU MÊME AUTEUR

LE SCORPION, 3e édition. . . . . 1 vol.
CHONCHETTE, 6e édition. . . . . 1 vol.
MADEMOISELLE JAUFRE, 12e édition. . . . . 1 vol.
COUSINE LAURA, 7e édition. . . . . 1 vol.

EN PRÉPARATION

TERRE D'ALSACE (roman contemporain) . . . . . 1 vol.

Tous droits réservés.

9447c

MARCEL PRÉVOST

La Confession d'un Amant

155579
20/4/20

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCI

PQ
2383
P6C6

A M. ALEXANDRE DUMAS

OTRE *nom, monsieur, écrit au seuil d'un livre contemporain, ne signifie pas seulement un hommage rendu au moraliste le plus justement écouté : il signifie que l'auteur a souhaité faire de son œuvre, fût-elle, comme celle-ci, un simple roman, mieux qu'un objet de divertissement, ou qu'un motif de rêves.*

Se distraire, rêver!... Tout liseur a conscience de chercher cela dans le roman qu'il ouvre. Il y cherche encore autre chose, qu'il ignore chercher : comment il faut aimer, comment il faut agir, com-

ment il faut vivre, en un mot. Et la preuve qu'il cherche ces formules de Vie, pourrait-on dire en retournant la phrase célèbre de Pascal, c'est qu'il sait infailliblement les trouver. Tous les livres qui ont remué le cœur de l'humanité lui disaient en quelque façon : Voici un chemin que tu peux suivre.

Montrer ainsi la route à ceux qui marchent près de soi, ce n'est pas prétendre qu'on l'a découverte. C'est dire seulement, comme le pourrait dire un humble pèlerin : « J'ai moi-même parcouru ce pays ; j'en connais les chemins ; je sais où ils mènent. Avant de commencer votre voyage, laissez-moi vous conter le mien. »

MARCEL PREVOST.

Paris, avril 1891.

LA CONFESSION D'UN AMANT

J'ÉCRIS ces lignes aux lieux mêmes qui ont abrité mes crises de passion les plus aiguës; mais je les écris en plein calme d'esprit, en plein recueillement. Un coup de vent a passé sur mon âme et l'a déblayée comme une aire. La place est nette où ont germé et grandi mes aspirations tendres d'enfant, mes amours de jeune homme : elle est prête pour un nouvel ensemencement.

Je veux, sur le seuil des années de rédemption, consacrer quelques heures de retraite à l'inventaire des mauvaises années.

Ces pages sont écrites pour moi, sans aucun souci d'art, au seul jaillissement des souvenirs. Si quelqu'un les recueille, il n'y trouvera point d'événements rares ou romanesques. Mais j'espère qu'elles lui feront connaître, pour atteindre au but de la vie, une voie meilleure que le chemin oblique et dangereux où j'ai marché.

PREMIÈRE ÉPOQUE

I

A l'horizon de mon passé, j'aperçois nettement la silhouette du petit enfant que j'étais, voici vingt ans : et, dans son image enfantine, je reconnais l'homme que ces vingt ans ont achevé. Tout ce qui fera de lui un être un peu différent des autres, moins soucieux de jouir que d'aimer, trop épris des émotions passives pour agir beaucoup, goûtant la contemplation et la réflexion mieux que les divertissements, — tout cela est en germe dans l'or-

phelin délicat qui grandissait alors en pleine solitude campagnarde, sous les yeux de deux femmes âgées.

Oh! le temps béni, le seul que je souhaiterais revivre, cette enfance! Chaque minute de mes journées d'alors avait son émotion, émotion connue, attendue, d'avance espérée, — à laquelle, pour ainsi dire, je me caressais l'âme.

J'aimais mon réveil du matin, parce que c'était ma tante, — Mlle Sidonie, comme je l'appelais toujours, — qui me réveillait.

Vers sept heures l'hiver, l'été vers six heures et demie, je percevais à travers mon sommeil finissant le frôlement de sa robe sur le carrelage du vestibule. La porte de ma chambre s'ouvrait, les pas s'approchaient du lit. Je sentais sur mon front la fraîcheur des doigts qui traçaient une croix; j'entendais mon nom murmuré : Frédéric. Ainsi la journée commençait par une caresse de l'être que j'aimais le plus. Je prenais dans mes mains la main longue, si fine, de Mlle Sidonie, et je la gardais sur mes yeux, encore chargés de rêves. Mon premier regard rencontrait le regard souriant de la chère femme, son visage aux joues pleines et rosées, encadrées de coques grises qui débordaient le bonnet de tulle noir... Elle m'em-

brassait, et me laissait seul. Alors je sautais à terre; je courais aux vitres dont j'écartais les rideaux. Si le temps était clair, si le soleil baignait l'échappée de parc que j'apercevais de ma fenêtre, j'étais joyeux, j'avais envie de chanter. S'il pleuvait, ou si c'était l'hiver, avec son obscurité et sa neige, je me sentais envahi par un flux de mélancolie qui n'allait pas sans douceur : car je me rappelais d'autres levers d'hiver pareils, un échelonnement de sensations semblables dans le passé; et puis, j'avais découvert déjà qu'il y a du charme à se dire : « Je suis triste. »

Pas un instant cet autre moi-même qui était en moi, chargé de guetter et de recueillir les émotions, n'oubliait son rôle. Tandis que je faisais mes devoirs du matin, je pensais : « Mlle Sidonie les corrigera, elle les trouvera bien; cela lui fera plaisir, et aussi à Mme de Lacaze. » Et je voyais d'avance le sourire épanoui de ma grand'-mère. A table, assis entre mes deux anges gardiens, je cessais de manger pour jeter un coup d'œil sur ces visages, dont je connaissais toutes les rides. Mlle Sidonie était grande, mince de corps avec une figure un peu grasse, qui respirait la santé, la bonté, la paix intime. Il me semble que je ne l'ai pas vue vieillir, bien que je l'aie

connue entre quarante et soixante ans. Mme de Lacaze, la mère de ma mère, était mince aussi, mais toute petite, mignonne et fluette. Son teint avait la couleur de la cire, marquée de menues rides immobiles : un bonnet de tulle noir pareil à celui de ma tante encadrait ses cheveux blancs. Les joues étaient creuses, les os saillants, la bouche mince et rentrée... Je contemplais ces deux femmes, et je pensais avec un sursaut de tendresse : « *J'ai* Mme de Lacaze et Mlle Sidonie... Nous sommes là tous trois, et nous nous aimons parfaitement. » Le déjeuner s'achevait : j'avais congé l'après-midi, et alors le parc et la maison m'appartenaient.

J'adorais mon horizon rustique, ses arbres, ses prairies, ses toits de fermes; j'adorais cet humble village, proche du Plouis, où nous allions à l'église chaque dimanche, et dont l'air est si pur, si guérisseur, qu'on l'appelle le Mont-aux-Malades. Pourtant je sens bien que j'aurais été un mauvais paysan. Je ne ressemblais en rien aux enfants de nos campagnes normandes, fureteurs, dénicheurs d'oiseaux, curieux de savoir le nom des plantes, d'observer les mœurs des bêtes et les accidents périodiques des saisons. Moi, je goûtais la nature dans sa solitude, dans son immobilité,

dans ce qu'elle dégage de rêve et de trouble délicieux.

Ma blanche maison du Plouis, je l'ai chérie pour l'émoi que me causaient ses vastes pièces claires, simplement meublées, son salon tendu de perse bleue, sa salle à manger où les vermoulures des boiseries, les taches des glaces, les trumeaux des portes m'étaient familiers. L'escalier central, tout en pierre, avait une belle rampe de fer. Jamais je n'en ai monté les marches, jamais je n'ai traversé le frais vestibule dallé, sans songer que les dalles et les marches étaient usées par les pas d'anciens habitants du Plouis, nos parents, qui maintenant étaient morts, et cette pensée faisait vivre l'usure des pierres. Je n'avouerais pas à d'autres qu'à moi-même, de peur de n'être pas compris, qu'une fois, chez des étrangers, j'ai presque défailli en traversant l'office d'une maison de campagne, parce que j'y retrouvais l'*odeur de pain* qui régnait dans l'office du Plouis...

Le parc et le jardin n'étaient ni bien grands, ni bien pompeux; on y respirait cette atmosphère de simplicité que les dames de Lacaze,—quoique riches, — répandaient naturellement autour d'elles. Mais les pelouses qui s'étendaient de la

maison à la grille d'entrée, le perron avec ses caisses de dahlias, l'allée des tilleuls entre deux prairies où parfois paissaient des vaches, et le verger courant en longue bande sur deux côtés de l'enceinte, tout cela possédait, à mes yeux, une physionomie significative, que je connaissais seul, qui me donnait des émotions toujours pareilles, variables seulement de profondeur.

Dans un angle des murs du parc, moussus, humides, il y avait une vieille tonnelle abandonnée, avec un banc où je ne pouvais m'asseoir sans éprouver la sensation de la fin de la vie, de l'abandon irrémédiable, de la fuite des années, et cela d'une façon tellement intense que je ne saurais l'éprouver autrement si jamais je deviens vieux.

Un châtaignier robuste s'élevait tout près de là; les branches chargées de fruits épineux rasaient le sol... Je me glissais sous ces branches après avoir délicieusement frissonné dans la tonnelle abandonnée; et je ressentais aussitôt l'impression d'une protection invisible, d'un refuge contre toute attaque, qui me rassurait et m'apaisait...

L'allée des tilleuls m'en donnait une autre, que je ne savais pas encore définir. Lorsqu'elle se

couvrait de fleurs, il tombait de la voûte hautaine un parfum extraordinairement capiteux; je m'allongeais dans l'herbe, la tête appuyée sur les souches velues; je m'alanguissais à respirer ce parfum, et une confuse inquiétude s'éveillait au fond de moi-même. J'ai su plus tard quel trouble je goûtais alors sans le nommer : la fleur du tilleul est véritablement la fleur de l'amour...

Parfois, je me levais d'un bond; après des hésitations, je me décidais à courir jusqu'à l'extrême bout du parc, orienté vers le nord. Là était pratiquée dans le mur une porte étroite. La peinture verte en était passée; une clenche la fermait; la clef était pendue à un clou. Je détachais la clef, je la glissais dans la serrure, la porte s'ouvrait avec un grincement douloureux comme un cri. Je passais le seuil, je me trouvais dans une prairie nue, sans pommiers, qui aboutissait à une pente rapide. Une fois ou deux, j'avais osé m'avancer jusqu'à cette pente. Des arbres, des plis de terrain masquaient les faubourgs et les clochers de Rouen, tout proches cependant dans la vallée; mais j'entrevoyais, par la déchirure bleue, Maromme et Déville. De ce paysage aperçu, il me restait l'impression que c'était là le chemin de l'inconnu et de l'aventureux : et j'avais

baptisé la porte verte : *la porte qui s'ouvre sur le monde...*

Cet univers idéal où je me mouvais, personne d'ailleurs ne le connaissait que moi-même ; jamais la pensée ne me vint d'en raconter les merveilles, même à mes deux mères. Mon âme était déjà scellée par la pudeur des âmes vraiment sentimentales.

Quand, las d'une après-midi de solitude dans le parc, je regagnais la maison ; quand je retrouvais Mme de Lacaze lisant son livre d'heures à gros caractères, ou Mlle Sidonie tricotant des gilets de laine pour les petits pauvres ; quand je leur tendais mon front, sûrement elles le baisaient sans se douter des rêves qui s'agitaient derrière ce front d'enfant. On dînait frugalement ; puis on allumait la lampe au salon. Grand'mère s'assoupissait dans un fauteuil ; ma tante ouvrait un livre ; moi, je jouais, l'âme envolée ailleurs, — à quelque jeu ancien, au *solitaire* ou aux *jonchets*, ou bien je feuilletais de vieilles gravures rapportées par mon aïeul dans son bagage d'émigrant. Presque toutes ridiculisaient Bonaparte et ses généraux. Je vois encore l'une d'elles, représentant Jourdan sous la forme d'une écrevisse, avec cette légende : *Et tu, Jordanis, quia conversus es*

retrorsum?... De temps en temps j'embrassais du regard la salle silencieuse; la lampe y projetait sa lueur sous la pénombre, et cette lueur faisait une auréole aux visages aimés. Dehors, le vent se traînait dans les allées du parc; parfois un bruit de pluie s'amortissait sur les pelouses. Mon cœur se gonflait de tendresse, et je pensais : « Mon Dieu, faites que je sois toujours aussi heureux! »

La nuit même ne suspendait pas cette activité d'émotions. Bien souvent, m'étant éveillé sans cause, en pleine obscurité, je me levais, j'allais ouvrir ma fenêtre, et j'y demeurais quelque temps, l'été en chemise, l'hiver enveloppé dans une couverture. L'été, je ne découvrais qu'un horizon peu étendu, fermé en avant par la masse sombre de l'allée des tilleuls, borné à droite et à gauche par des lignes de peupliers. Mais, des prairies que je ne voyais point, de toute cette campagne mienne, qui était le Plouis ou qui l'entourait, s'élevaient les bruits attendus, les voix du silence que je connaissais bien et qui m'allaient à l'âme. C'était le chuchotement nocturne des feuilles, qui ressemble au frôlement d'une traîne; le chant des crapauds, deux notes mélancoliques, l'une basse, l'autre aiguë, dont le timbre rappelle la

flûte et l'harmonica; le clapotis des mares, où les bêtes d'eau sautaient. Un chien se lamentait dans la ferme voisine; là-bas, là-bas, au fond de la vallée, où dormaient Rouen et Maromme, un train passait, et le sifflement de la locomotive m'arrivait affaibli, évoquant le rêve des voyages, des départs aventureux à travers le monde... Quelques lames de brise me léchaient le visage; brise familière, chargée des aromes du Plouis. Je levais les yeux, et le vaste firmament ensemencé d'or m'éblouissait...

D'autres fois, par les nuits d'hiver, j'apercevais des éloignements plus vastes à travers la résille des branches nues. La lune luisait, les objets se dessinaient avec une netteté singulière; les ombres étaient lavées à l'encre noire, et non plus floues, vaporeuses, comme celles que donne le soleil. Lorsqu'il avait neigé et gelé par-dessus la neige, les pelouses étaient poudrées de diamant impalpable, et il régnait dehors une telle clarté, que le silence, l'immobilité du paysage, étonnaient presque, appelaient la pensée d'un pays mort, sans habitants. Après ces contemplations solitaires, je regagnais mon lit; je m'y plongeais, les yeux pleins de visions et si ému que parfois, jusqu'à l'aurore, je ne me rendormais plus.

... J'ai noté tous ces menus faits, parce que j'y vois les véritables germes de ma vie sentimentale. Le trait saillant de cette enfance, qui ressemble d'ailleurs à beaucoup d'enfances d'orphelins élevés à la campagne, c'est, je crois, le développement extraordinaire de la faculté d'émotion. Une pareille tendance devait hypertrophier la sensibilité aux dépens de la volonté. J'avais trop de plaisir à subir l'action des choses ambiantes pour chercher à les modifier. Il en résulta un être féminin, d'une pureté d'imagination absolue, aimant médiocrement le travail, travaillant pourtant par affection pour ses éducatrices, — d'une piété douce à laquelle le goût de la rêverie universelle enlevait un peu de solidité.

... J'avais dix ans environ, quand, une après-midi d'été, — nous étions tous trois assis au salon, près des fenêtres ouvertes, — Mme de Lacaze m'appela :

— Fred !

— Me voici, madame.

— Écoute, je vais te dire une histoire... Il y a de cela longtemps, plusieurs années... Tu étais encore en nourrice à la ferme, tu avais vingt mois. Dans ce salon où nous sommes se trou-

vaient réunis, avec ta tante et moi, un bel officier et une dame très jolie... Ils avaient dîné chez nous, ils allaient partir pour Dieppe.

J'écoutais les paroles de ma grand'mère avec avidité. Soudain un petit soupir me fit tourner la tête. C'était Mlle Sidonie qui pleurait.

Mme de Lacaze continua :

— Avant de quitter le Mont-aux-Malades, cette dame se rendit à la ferme et t'embrassa dans ton berceau. Puis elle partit avec son mari. Deux jours après, tous deux, à Dieppe, firent une promenade en mer. Ce jour-là il y eut un orage, qui dura très peu de temps, mais qui fut très violent. Jamais on n'a revu l'officier, ni sa femme, ni les deux pêcheurs qui manœuvraient le bateau.

Maintenant Mlle Sidonie sanglotait, le front dans les mains. Ma grand'mère m'attira contre elle :

— C'étaient ton père et ta mère, petit Fred; Laurent et Anna de Périgny.

Et me baisant au front, elle ajouta :

— Il faut prier pour eux, mon enfant.

II

Ma mémoire a toujours été la servante humble et fidèle de mon cœur. Tout ce que j'ai aimé, elle l'a conservé; l'oubli a emporté le reste. Je trouve malaisément ma route dans les rues de Rouen, dans presque tous les quartiers de Paris: c'est que je n'y rencontre que des images indifférentes, ayant glissé sur mon souvenir. J'ai de même oublié sans effort les êtres à qui je n'avais point donné d'affection: beaucoup des hôtes passagers du Plouis, par exemple. Il y venait, — outre les invités obligés de toute habitation domaniale, le curé et le médecin du proche village et notre notaire de Rouen, — quelques vieilles personnes qui avaient

été plus ou moins mêlées à la vie des dames de Lacaze, avant leur retraite, et que des raisons de convenance faisaient inviter. Le temps avait relâché les vieilles liaisons; les entretiens roulaient sur des événements dont je n'avais pas été le témoin et qui ne m'intéressaient guère... J'y assistais avec une sorte de rancune sourde, avec le désir de voir partir au plus vite des visiteurs que je regardais comme des intrus. Aujourd'hui, la plupart d'entre eux sont morts : j'ai rompu tout à fait avec les survivants, sauf avec le docteur Madeleine et Me Lecourt, demeuré administrateur de mes biens qu'il appelle toujours, respectueux du passé : « la fortune considérable de ces dames de Lacaze. »

Jusqu'en 1865, le Plouis avait été le seul domaine important du Mont-aux-Malades. Vers cette époque, un filateur rouennais, nommé Lazare Duchâtelier, ancien contre-maître enrichi par une invention mécanique, acheta sur le versant ouest du coteau un vaste lot de fermes, enclosant le petit bois du Saillard, et, à la lisière de ce bois, fit bâtir un superbe château Louis XIII. Avant même que les enduits fussent secs, sa femme s'y installa. C'était une demi-campagnarde de Canteleu. Jadis elle avait été un parti

assez riche pour le contre-maître : mais la grande fortune, subitement venue, l'avait grisée. L'achat des terres, la construction du château étaient son œuvre. Le pauvre inventeur n'en jouissait guère, passant ses journées à la filature du faubourg Martinville, où il rêvait et travaillait en paix. Chaque soir un coupé du style le plus moderne le ramenait au Saillard, traîné par deux bêtes superbes, qui montaient la côte au petit trot. Quant à Mme Duchâtelier, seule dans son immense demeure avec sa belle-mère, — une paysanne, — privée, sauf le temps des vacances, d'une fillette de mon âge élevée au Sacré-Cœur de Paris, elle s'était hâtée de faire visite au Plouis. On l'y reçut bien, mais froidement; les relations, commencées sur un pied d'extrême réserve, se bornèrent ensuite à l'échange d'un salut, parfois de quelques mots, quand on se rencontrait sur le seuil de l'église, — à une invitation annuelle au Plouis que Mme Duchâtelier et son mari acceptaient, — et à une après-midi qu'on m'envoyait passer au Saillard lorsque les vacances y ramenaient Valentine. C'était aux mois d'août et de septembre. Chaque dimanche, pendant ces deux mois, j'apercevais à la messe, dans le banc des Duchâtelier, la silhouette noire et mince de la

pensionnaire. Elle était un peu plus grande que moi, d'une pâleur de nacre; le blond de ses cheveux semblait anémié, presque blanc. Elle priait avec une ferveur exaltée, croisant ses doigts fluets, qui tremblaient. Sa mère disait d'elle : « Elle lit trop, et se fatigue. » Lors de ma visite annuelle au Saillard, Valentine me traitait en enfant, m'amusant, me montrant le parc, le bois, le château, exagérant cette affectation de maternité que les fillettes prennent au couvent, avec de plus jeunes qu'elles... Elle me plaisait cependant. Je la trouvais agréable à regarder. Mais je devinais bien que nous ne pouvions nous entendre encore, elle façonnée par l'imitation d'autres femmes, par les livres, — moi développé par le dedans, ne lisant guère, un peu timide, enfermé dans le monde de mes fantômes et de mes émotions.

J'arrive maintenant à parler de deux êtres qui devaient tenir plus tard un rôle important dans ma vie.

Chaque année, au commencement de l'automne, l'appartement vide contigu à ma chambre était nettoyé à fond, ciré, orné de rideaux blancs : on se préparait à recevoir M. et Mme de Maleserre, nos cousins, qui venaient passer un

mois au Plouis après leur saison de bains de mer.

Hector de Maleserre avait alors quarante ans environ. C'était un homme de haute taille, maigre, un peu voûté. Des cheveux blonds, fins et rares, voltigeaient sur ses tempes, polies comme des billes d'ivoire : des yeux d'un bleu neutre, fuyant le regard, ne donnaient pas d'éclat à ce masque glabre, tanné et usé. Tel qu'il était alors, tel je le voyais il y a quelques jours : il n'a pas vieilli, ou plutôt il me semble qu'il a toujours été vieux. Cette vieillesse hâtive se marquait surtout aux plis innombrables du cou et du coin des yeux, à l'affaissement de la démarche, aux halètements que provoquait le moindre effort, — une montée d'escalier, par exemple. — Ses mains brûlaient toujours. Pour les rafraîchir, il les posait parfois contre les vitres ou sur le marbre des cheminées : et alors on voyait battre les grosses veines tourmentées. Tout jeune, il avait souffert d'étouffements, de rhumatismes cardiaques, de presque tous les accidents qui peuvent atteindre le plus délicat des organes, — le régulateur de la vie. Durant son séjour au Plouis, il sortait peu, demeurait enfermé dans sa chambre, entouré de livres de sciences qu'il apportait avec lui ; car il

était professeur de chimie biologique au Collège de France.

Vers sa vingt-cinquième année, sorti de l'École normale agrégé et docteur, n'ayant d'ailleurs pas d'autre ressource que son mince traitement de chargé de cours, Hector de Maleserre avait fait un mariage romanesque : une très jeune fille entrevue au Salon des Champs-Élysées, suivie, les relations nouées avec une adresse et une audace surprenantes de la part d'un apprenti savant, et continuées malgré l'opposition de la famille Maleserre. On avait, en effet, pris des renseignements; on savait que la jeune fille habitait un superbe hôtel avenue d'Eylau, avec une mère de tenue excentrique, qui se faisait appeler Mme de Varangeville et dont les revenus n'avaient pas une source bien nette. Hector tint bon; on résista; il menaça de faire des sommations; depuis que son amour le tenait, ce grand garçon lymphatique s'était révélé extraordinairement volontaire. Il arriva ce qui pouvait arriver de plus heureux pour les amants : Mme de Varangeville mourut. Avec la pire sévérité, on ne pouvait rien reprocher à sa fille. Elle avait été élevée à l'Assomption, où elle avait connu Anne de Lacaze, mariée depuis à Laurent de Périgny, mon père.

Depuis sa sortie du couvent, elle vivait fort à l'écart entre une gouvernante anglaise catholique et des maîtres de musique et de peinture. Les parents d'Hector cédèrent et le mariage eut lieu. Le jeune homme apportait son nom, son titre de professeur et sa réputation naissante de savant. Marie-Thérèse possédait, outre l'hôtel de l'avenue d'Eylau, une fortune mobilière évaluée à huit cent mille francs. L'hôtel fut vendu : il était trop plein de souvenirs. Les époux en louèrent un plus modeste dans un quartier silencieux, rue de l'Université, au delà du boulevard de Latour-Maubourg. Ils y vécurent une vie retirée et secrète : Marie-Thérèse n'avait que des amies de couvent, et le mariage d'Hector avait fait le vide autour de lui.

Mme de Lacaze, — la charité même, — fut la première à pardonner. Elle s'était dit sans doute qu'il n'était guère chrétien de tenir rigueur à une jeune femme qui n'avait rien fait de mal; d'ailleurs, elle aimait tendrement Hector. Les portes du Plouis s'ouvrirent pour les Maleserre. Je voudrais — et je ne le pourrai pas — trouver des mots pour traduire l'impression que je ressentis à cette première visite. Il faut imaginer, dans ce milieu de solitude recueillie et fanée, emplie de

l'odeur des choses anciennes, habitée par trois absents du monde, deux vieillards et un petit enfant, il faut imaginer l'arrivée soudaine d'un être qui personnifiait la jeunesse, la modernité, le goût du mouvement, la recherche de l'élégance, et *quelque chose de plus* que j'ignorais, mais que je devinais pourtant derrière ce masque pâle, presque tragique, derrière ces yeux intenses, noirs comme des billes d'onyx, pleins de lueurs qui grandissaient, mouraient, renaissaient cent fois en quelques secondes.

Marie-Thérèse atteignait alors sa vingt-troisième année; elle était très belle : j'entendis ce mot chuchoté autour de moi au Plouis; il éveilla pour la première fois une idée que je n'avais jamais eue, celle de la beauté d'un visage féminin. La grâce souffrante de Mme de Lacaze, la laideur suave de Mlle Sidonie, pas plus que les vulgaires visages des paysannes du Mont-aux-Malades, ne pouvaient m'en offrir aucun exemple. Je regardai ma cousine de Maleserre avec l'attention d'un enfant déjà accoutumé à l'observation et à la réflexion. Ce mot : beauté, s'associa désormais dans mon esprit à l'image d'un être de taille moyenne, assez grand cependant pour qu'un homme de cette taille ne fût pas ridicule, à la tête

petite, aux membres minces comme ceux d'un jeune garçon, mais dont le sexe s'accentuait nettement dans la courbe de la gorge, dans le brusque élargissement des hanches, dans les nœuds puissants de la chevelure, noire, un peu rousse sur les tempes. Le jour où, pour la première fois, je la vis sauter lestement à terre de la voiture qui l'amenait avec son mari, devant le perron décoré de dahlias, elle portait une robe de voyage, d'un gris de fer, complètement unie, et une jaquette noire à revers qui découvrait par l'échancrure un plastron d'homme épinglé d'une minuscule perle... Elle avait une toque de feutre, avec une courte plume de faisan obliquement plantée dans le galon... Un pareil costume porté par une femme au Plouis, c'était une nouveauté malheureuse; mais Mme de Maleserre ignorait encore ce qu'était le Plouis. L'impression, sur nous tous, fut mauvaise. Hector, tout entier à la joie de revoir Mme de Lacaze qu'il adorait, n'y fit pas attention; mais Marie-Thérèse ne s'y trompa point, et, après trois quarts d'heure passés dans son appartement, nous la vîmes redescendre métamorphosée. Sa toilette de dentelles noires était d'une sévérité irréprochable; elle n'avait pas un bijou; je ne pus cependant m'empêcher de la

comparer aux vêtements de mes deux saintes, qui gauchissaient chastement leurs formes et dérobaient toutes les lignes de leurs corps.

Jamais, dans la suite, une sympathie complète ne réunit mes deux saintes et la pimpante étrangère. Les relations furent longtemps cordiales en apparence; mais l'abîme était impossible à combler : trente années de vie quasi monastique, une barrière de souvenirs, de préjugés, de dogmes, séparaient les dames de Lacaze de Marie-Thérèse. Ce qui m'a toujours semblé prodigieux, c'est que cette jeune femme riche et libre, — car son mari ne lui eût refusé la satisfaction d'aucun caprice, — se condamnât chaque année à cet exil d'un mois dans une maison où l'on parlait une langue abolie; où l'on montrait, dans leur sincérité, des sentiments fanés et rococos; où toute distraction mondaine était ignorée.

Les premières paroles que Marie-Thérèse prononça en m'apercevant, furent celles-ci :

— « Comme il ressemble à « mignonne Anne ! »

Celle qu'elle appelait du nom qu'on lui donnait jadis au couvent: « mignonne Anne, » c'était ma mère.

Elle me rechercha tout de suite, s'efforça d'attirer l'enfant timide, farouche, que j'étais, et qui se dérobait : car ce que j'éprouvai d'abord à la vue et au contact de ma cousine fut un peu d'effroi, l'instinctive répulsion qui ferme certaines plantes sous les doigts humains. Elle ne se rebuta pas ; elle m'enveloppa si bien d'attentions et de caresses, qu'elle finit par me capter, et je comparerai volontiers cette captation à la prise d'un oiseau dans la main. L'oiseau résiste, essaie de fuir, puis, quand la main câline l'a saisi et emprisonné, il se sent pénétré d'une chaleur agréable, et pelotonne voluptueusement son petit corps dans la caresse close. Pareillement, lorsqu'en me promenant dans ce jardin du Plouis j'apercevais Marie-Thérèse au bout d'une allée, je me jetais dans les plates-bandes et je courais pour n'être pas rencontré ; si je la voyais assise dans le salon, je me gardais d'entrer. Mais quand elle me surprenait et m'amenait près d'elle, sur un banc du parc, — quand, le soir, après le souper, elle m'attirait sur ses genoux et me parlait à l'oreille, — j'éprouvais la satisfaction, le bien-être de l'oiseau captif. Je me sentais enveloppé d'une réelle, intense affection, non pas calme comme celle de ma tante Sidonie, mais violente, chaude,

traduite par de brusques embrassements, des pressions de mon corps débile contre son sein, et ces mots qui échappaient parfois à ses lèvres :

— Cher petit Fred ! Si tu savais comme j'aimais ta mère !

Ce souvenir, — ma mère, — fut le sortilège qui triompha de ma timidité et de mes résistances. Par un fier mutisme qui est le privilège des êtres spiritualisés, Mme de Lacaze et Mlle Sidonie taisaient leurs douleurs, ne parlaient jamais des deuils sans nombre qui, depuis vingt ans, les avaient frappées coup sur coup, laissant à la fin de toute leur famille l'unique et chétif débris que j'étais. Mme de Maleserre découvrit le chemin de mon cœur en me parlant sans cesse de la morte. Elle trouvait pour la dépeindre des termes si vivants; elle rappelait si fidèlement des gestes, des paroles d'elle, qu'elle l'évoquait véritablement. Dès les premiers mots, le charme opérait; je buvais ses paroles, j'aurais souhaité qu'elle parlât toujours, je la suivais où elle voulait m'emmener. A la fin de son séjour au Plouis, l'apprivoisement était complet; et souvent, le soir, comme je m'endormais sur ses genoux, elle me portait dans ma chambre et me couchait.

Mlle Sidonie combattait sourdement cette con-

quête. Je la vois encore, la chère femme, debout, me retenant contre elle de ses mains posées sur mes bras, tandis que Mme de Maleserre assise, fixant sur moi ses beaux yeux tragiques, y concentrait une suggestion d'attirance. La pression des mains de ma tante était douce; elle indiquait son désir sans me contraindre. Et toujours je cédais à l'appel muet de Marie-Thérèse avec le remords de chagriner un être que j'aimais pour plaire à un être que je n'aimais point... Chaque année, d'ailleurs, la conquête était à refaire. Onze mois de solitude avaient détruit l'œuvre de captation, le moineau rebroussait ses plumes et se sauvait des doigts qui voulaient le saisir.

... Un soir d'hiver, — au mois de février de l'année 1874, — nous étions réunis au salon, comme à l'ordinaire, mes saintes et moi. Mme de Lacaze sommeillait, immobile, dans son fauteuil, au coin du foyer. Mlle Sidonie corrigeait mes devoirs de la journée; moi, je lisais. Un roulement de voiture, le tintement de la cloche de l'entrée nous firent à tous trois relever la tête : c'était si rare, une visite au Plouis à pareille heure! Quelques instants après, la porte du salon s'ouvrait, et je voyais entrer mon cousin de Maleserre, en habits de voyage, tout pâle... Nous l'entourâmes; il

voulut parler, mais les mots s'arrêtèrent dans sa gorge et il put seulement attirer Mme de Lacaze contre sa poitrine en balbutiant :

— Ah! tante Reine! quel malheur... Marie-Thérèse!...

Mme de Lacaze l'écarta :

— Morte ?... fit-elle.

C'était toujours ce coup qu'elle redoutait. Tant de fois la mort avait frappé à côté d'elle !

Hector répondit :

— Non... Pis que cela.

Il se tut et me montra du regard. Mlle Sidonie me prit par la main :

— Dis au revoir à ton cousin, Fred. Il est temps d'aller te coucher.

J'obéis. Je tendis silencieusement mon front aux lèvres de ma grand'mère, de ma tante et d'Hector... Je montai dans ma chambre. Mais là, blotti sous mes couvertures, je demeurai longtemps sans dormir... Le mot de mon cousin : « Pas morte... Pis que cela..., » m'obsédait.

... Le lendemain je fus réveillé vers six heures par des bruits de pas et de voix dans le corridor. Je me levai furtivement, j'entr'ouvris une porte et me penchai sur la rampe de l'escalier. C'était M. de Maleserre qui partait. Mme de Lacaze l'avait

accompagné jusqu'au seuil, serrée dans un grand châle à l'ancienne mode... Je ne perçus que leurs derniers baisers échangés, et cette parole de ma grand'mère, répondant à une question d'Hector que je n'entendis point :

— Il n'y a pas de dernier pardon, parce qu'il faut toujours pardonner.

... A partir de cette année, Marie-Thérèse ne parut plus au Plouis. Hector vint seulement passer deux ou trois jours avec nous, aux fins de septembre.

Les premières fois, je lui demandai :

— Et ma cousine ?

Il répondait :

— Elle est restée à Paris, elle est un peu malade.

Puis, comme je ne revoyais jamais la jeune femme aux yeux d'onyx, l'image s'embruma dans mon souvenir, et finalement je n'y pensai plus.

III

J'ATTEIGNIS ainsi ma douzième année, par la route facile et monotone d'une vie toute de contemplation et d'affection. Cette année amena deux événements importants pour moi : ma première communion et mon entrée au collège.

Je fis ma première communion à l'église du Mont-aux-Malades, avec les petits garçons et les petites filles de mon âge. Parmi celles-ci se trouva Valentine Duchâtelier. Une maladie sans nom, de celles qui alanguissent l'enfance des vierges et préparent douloureusement l'éclosion prochaine, avait forcé les châtelains du Saillard à ramener à la campagne la petite pensionnaire du Sacré-

Cœur. Tous les deux jours, je l'apercevais aux instructions de l'abbé Morel. Elle arrivait, accompagnée de sa mère, dans le fameux coupé attelé de deux chevaux bai-cerise : parmi le silence des après-midi de mai, tandis que s'égrenait sous la nef le marmottement des récitations, on entendait le bruit des gourmettes agitées, le piaffement des bêtes devant le porche. Et la frêle silhouette de l'enfant, aux cheveux de paille, aux épaules maigres serrées dans la pèlerine, aux mains jointes comme une petite vierge de Quantin Metzys ou de Breughel, attirait mes yeux vers le coin le plus reculé du chœur.

... Le grand jour arrivé, ce jour dont les livres pieux disent, peut-être avec raison, que c'est le plus beau de la vie, nous nous trouvâmes agenouillés côte à côte à la sainte table, — elle et moi. L'hostie que le prêtre posa sur sa lèvre touchait dans le ciboire celle qui fut posée sur la mienne ; ce fut comme une sorte de baiser mystique échangé devant le tabernacle...

Plus tard, le souvenir de cet instant fugitif devait nous étreindre le cœur, à tous deux.

Après la messe, il y eut un grand repas au Plouis. Communiants et communiantes de la paroisse y furent conviés, à deux tables séparées

dont Valentine présida l'une et moi l'autre. Je remarquai que ma petite amie parlait peu, mangeait à peine et ne buvait que de l'eau. Mais elle paraissait heureuse, et parfois riait d'un joli rire clair, qu'elle éteignait tout de suite, comme si elle avait un peu honte de sa gaieté.

Les petits paysans, nos hôtes, étaient gauches, grossiers et gloutons. Je fus bien aise, pour ma part, de les voir s'en retourner au village et de rester seul avec Valentine. Nous fîmes ensemble une promenade dans le parc. La journée était limpide et tiède; sur le bleu clair du ciel, on voyait des aigrettes de nuages immobiles, çà et là. Le vent indécis qui déplaçait à peine les feuilles de couleur tendre, au bout des ramilles, nous frôlait le visage comme on caresse, et mes lèvres ouvertes, en le buvant, lui trouvaient un goût de printemps. Je guidai Valentine, toute blanche et tête nue, par les allées du jardin, depuis la tonnelle moussue jusqu'au grand châtaignier; depuis l'allée des tilleuls jusqu'à la porte qui donnait sur « le monde. » Elle me suivait volontiers, trouvait joli ce parc un peu sauvage, si différent des somptueuses merveilles du Saillard. Près de la porte « du monde, » elle se retourna et regarda. On apercevait la verdure rajeunie

des prairies, où quelques vaches blondes rêvaient au soleil; les tilleuls vénérables, la noble allée centenaire à la voûte ombreuse, aux troncs droits comme des fûts de colonne, puis enfin, au-dessus d'un fouillis de branches que les lilas tachaient de blanc et de violet, le toit d'ardoise de la maison, l'échampi éblouissant des corniches. — Tout cela paisible, silencieux, simple de lignes, doucement coloré.

Valentine contempla quelque temps ce coin familier qui avait enclos ma vie, qui avait été jusqu'alors tout mon univers. Et je me souviens qu'elle murmura :

— J'aimerais vivre ici.

Je ne devais plus, moi-même, y vivre bien longtemps.

Mme de Lacaze pensait sagement que l'éducation d'un homme ne peut être achevée par des femmes; et, malgré la douce opposition de Mlle Sidonie, on décida, ma première communion faite, que je serais mis au collège. On choisit une institution de prêtres assez connue dans la région : le collège de Boisguillaume. Boisguillaume est un gros bourg des environs de Rouen, éloigné du Plouis d'environ deux lieues. J'y fus conduit à la rentrée, l'âme si lourde de tristesse que je ne

regardai point, ce jour-là, la prison où j'entrais. Mes yeux étaient obstrués par les images de ce que je quittais : Mme de Lacaze, debout à la porte du Plouis où elle s'était traînée, bien que souffrante, agitant son mouchoir; les murs du cher parc, la maison, le dôme du grand châtaignier disparaissant à un tournant de route, et, sur le seuil du collège, le visage en larmes de Mlle Sidonie qui m'embrassait.

... Je glisserai rapidement sur cette époque de ma vie, — les années de pension. — Elles furent peu fécondes en sensations : ma personnalité y stagna, pour ainsi dire, et ce que j'en noterais n'apporterait qu'une bien mince contribution à la monographie de mon âme. J'ai passé là, à six reprises, dix mois de l'année à attendre la saison bénie des vacances : en réalité celles-ci étaient toute ma vie. Le reste du temps, j'apprenais docilement et tristement, désireux d'être bien noté ou bien classé pour faire plaisir à mes anges gardiens du Plouis : le travail m'apparaissait comme un moyen de les aimer à distance. Les prêtres auxquels on m'avait confié m'enseignèrent très bien les humanités, comme ils les savaient eux-mêmes; peu de mathématiques et de sciences. J'ai conservé d'eux un bon souvenir, pas assez

profond et ému, pourtant, pour me ramener au collège. Parmi les garçons de mon âge j'ai trouvé quelques camarades plus familiers, mais point d'amis : j'étais trop différent d'eux; je ne me rappelle même plus leurs noms. Et cependant mon séjour là-bas a eu sur moi une influence décisive, car j'y ai connu l'homme qui devait, quelques années plus tard, prendre pour ainsi dire le gouvernail de ma volonté, m'assister dans les crises douloureuses, et finalement me rendre le courage de vivre à une heure où je croyais l'avoir perdu pour toujours.

J'achevais ma seconde quand Francis O'Kent parut au collège de Boisguillaume. La maison avait mis dans les journaux une annonce demandant un professeur d'anglais : lui se présenta sans autre recommandation que sa qualité d'Irlandais; mais elle suffisait pour le faire accueillir. Les bons et naïfs prêtres de Boisguillaume en étaient encore, sur la question d'Irlande, aux ouvrages fantaisistes de M. Alexandre de Lamothe. Pour eux, Irlandais était synonyme de catholique fervent, persécuté à cause de sa foi.

Francis avait alors environ vingt-sept ans. C'était le vrai type du Finn, la race primitive d'Irlande que les Celtes ont refoulée, lors de la

conquête, dans le pays de Connaught. Imberbe, la peau fanée et comme usée à la pierre ponce, des cheveux noirs clairsemés sur les tempes fuyantes, un nez écrasé, des mâchoires lourdes, lui composaient un visage sans date, plutôt vieux; mais ses yeux étaient bien jeunes, deux yeux de pierrerie bleue profondément enfoncés dans le front, deux yeux absolument impénétrables, symbole du caractère de cet homme singulier, hermétiquement clos à la curiosité d'autrui. Francis O'Kent a été mon plus intime ami; il connaît ma vie entière; moi, je ne sais de la sienne, aujourd'hui encore, que ce que j'en ai vu de mes yeux, ou ce que des événements fortuits m'ont dévoilé de son passé. Aux abbés de Boisguillaume, il s'était contenté de dire : « J'ai été l'ami de Davitt et de Parnell; après l'*Act* de M. Foster on a voulu me jeter en prison : voilà pourquoi j'ai quitté mon pays. » Là-dessus une légende se forma autour de lui. On le traita avec beaucoup d'égards qu'il acceptait insoucieusement. Il causait peu; le temps qui lui restait entre ses cours, il le passait dans le petit appartement qu'il avait loué à l'une des extrémités du bourg. Deux fois par semaine, il se rendait à Rouen, où il avait, disait-il, une répétition à donner.

Pourquoi cet homme si froid, si fermé, un peu brusque d'allures et de paroles, distingua-t-il l'enfant délicat, frêle et féminin que j'étais? Pourquoi moi-même ai-je senti tout de suite vers lui cette impulsion attractive qui me fit désirer d'être son élève le plus aimé? On ne raisonne guère les sympathies. Pourtant j'imagine que ce fut justement l'opposition de nos natures qui nous séduisit : pour la première fois, mes yeux voyaient un homme qui avait été mêlé à la vie, qui s'était battu, qui avait été poursuivi, qui était proscrit. Lui, plus tard, me disait : « Je t'aime parce que tu me rappelles les gens de mon pays. Tu es rêveur comme un Celte : l'Irlande est la terre des rêves inachevés : moi je suis un *Finn* et je ne rêve point. Ce sont les *Finns* qui sauveront l'Irlande. »

... Je suivis assidûment les cours d'anglais ; puis, à une sortie, je priai Mme de Lacaze de me faire donner des répétitions particulières. Et c'est ainsi que dans une petite salle de collège, tout en expliquant le *Vicar of Wakefield* et les *Tales of my Landlord,* il se fonda entre un enfant de seize ans et un homme de près de trente une amitié que la vie devait éprouver sans la briser.

Rien n'est plus aisé que le parler usuel de la langue anglaise. Très vite, je causai sans effort

avec l'Irlandais; ces entretiens étaient pour moi de véritables récréations, car Francis O'Kent, sans jamais raconter d'aventures personnelles, me parlait volontiers de son pays, de cette ÉRIN dont le souvenir lui mouillait les paupières, dont le nom mettait une fêlure dans sa voix. Je n'ai pas encore été en Irlande, et cependant, — grâce aux récits de Francis, — il me semble que ce pays m'est familier; que le jour, proche peut-être, où j'y aborderai, la réalité ne m'apprendra rien de nouveau. Oui, de la petite cellule de collège aux tables tailladées de coups de canif, aux murs échampis de jaune, il me semble que j'ai vu Dublin, assise au bord de la mer bleue, ceinturée sous le ciel d'argent par les monts violets de Turner et de Wicklow. J'ai vu les châteaux abandonnés dont le vent enlève les ardoises une à une, dont les murs s'effritent lentement à l'humidité des lacs moroses. Les panneaux se fanent et s'écaillent dans les grands salons où l'on ne danse plus; les vers déchiquettent les cabinets de bois de rose et les chaises délicates de Chippendale. Autour, c'est la monotone campagne d'Erin, la campagne verte dans les légendes, réellement toute grise, faite de collines pelées alternant avec des tourbières.

... Dans ce désert, dans ces marécages, il y a des huttes, d'informes charpentes couvertes avec des mottes de gazon, ou bien des bâtisses de pierres sèches au milieu d'un champ de pommes de terre... Là habitent des êtres humains, une famille vautrée pêle-mêle sur le sol de tourbe où les porcs ont creusé leur bauge : et cette effroyable demeure, ils y tiennent si étroitement qu'il faudra des coups de pic et de barre, ou même le feu, pour les en évincer. Oh! ces cruelles scènes d'éviction, la porte de la chaumière enfoncée à coups de pierre, l'horrible lutte entre les agents et les femmes, ce drame qui revenait uniformément dans les récits d'O'Kent, combien il m'a coûté de larmes! Comme mon cœur, en revanche, a battu joyeusement à l'histoire du prodigieux mouvement de la Ligue Agraire! comme je suivais avec passion les exploits des *boycotters* et des *moonlighters!* comme j'étais, d'âme, avec les patriotes contre les Landlords et les Syndics!

Francis, peu communicatif avec mes camarades et mes maîtres, arriva insensiblement à parler avec moi sans se contraindre. A moi seul, je pense, il se montra tel qu'il était, le verbe abondant, imagé, empreint de cette emphase qui semble inséparable de toute éloquence révo-

lutionnaire, employant volontiers un mot brutal ou une tournure populaire pour mieux concréter sa pensée. Au début de nos relations, il avait quelque peine à ne pas me tutoyer, quand il parlait français; je lui dis un jour de ne pas se gêner, et dès lors ce tutoiement fut chose convenue. Nos entretiens devinrent plus intimes. Je n'osais encore rien lui dire touchant sa famille, ou son passé; mais il me questionnait et je répondais avec simplicité.

— Est-ce que tu es riche, petit Fred?

— Je ne sais pas..., je ne l'ai jamais demandé. Mais j'ai entendu dire que ces dames de Lacaze ont une grande fortune.

— On me l'a dit aussi. On m'a dit que tu serais millionnaire un jour. Sais-tu ce que c'est qu'un million, Fred?

— C'est dix fois cent mille francs.

— Oui... Et que peut-on faire avec cent mille francs?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, moi, je vais te le dire. Avec cent mille francs on peut faire vivre plus de cent misérables pendant un an. Avec cent mille francs on peut doter dix filles pauvres et les empêcher de se vendre pour vivre. Avec cent mille francs on

peut tirer de misère cinquante familles d'Irlande et les envoyer en Amérique, où elles vivront de leur travail jusqu'au jour où la terre natale, émancipée, se rouvrira pour elles. Voilà quelques-unes des choses que l'on peut faire avec cent mille francs... Toi, qu'en feras-tu? Tu ris? Je vais te dire ce que tu en feras. Au lieu de donner à manger aux misérables, de doter des filles sages, de secourir les émigrants d'Irlande, tu placeras ton argent sur des fonds d'État, sur des chemins de fer, sur des mines, afin que l'énorme capital s'accroisse sans cesse, tout en te permettant de dépenser beaucoup d'argent. De cette façon les pauvres gens paieront l'impôt de leur pain, de leur sel et de leur tabac; les terrassiers remueront le sol, les chauffeurs se courberont sur leur machine; les mineurs piocheront dans la nuit des houillères pour que tu puisses, sans travailler, te promener au Bois, à Paris, avec des drôlesses... Ah! c'est une terrible chose que d'être riche, petit Fred!

— Mais, disais-je, le cœur gros, ma grand'-mère et ma tante font beaucoup, beaucoup de bien aux pauvres du Mont-aux-Malades, et elles vivent elles-mêmes très simplement.

— Tant mieux, répliquait l'Irlandais. Il n'y a

qu'un moyen de se faire pardonner sa fortune : c'est d'être charitable.

L'influence d'un esprit aussi nettement cristallisé que celui de Francis O'Kent ne pouvait manquer d'être puissante sur une âme encore indécise comme était alors la mienne. De ces entretiens de collège, j'ai gardé un fonds de libéralisme, un goût des doctrines égalitaires, une foi dans la marche ascendante de l'humanité vers un état social plus noble et plus heureux, qui ont fait de moi un homme différent des gens de mon monde, même à l'époque où j'ai vécu de la même vie qu'eux.

Le jour où mon « vieil ami, » comme il se nommait lui-même, me développa le plan des patriotes d'Irlande, le libre parlement donné à leur île, le retour en foule des Américains Irlandais dans la mère patrie; puis, dans l'avenir, à la première défaite de l'Angleterre, la proclamation de l'indépendance, — je trouvai cette entreprise si grandiose, qu'avec la générosité irréfléchie de l'adolescence, je rêvai de m'y associer. Quand je confiai timidement ce vœu à Francis, il m'embrassa; puis, me regardant avec tendresse :

— Commence par vivre, dit-il, mon cher enfant... A l'heure actuelle, tu aimerais l'Irlande

avec ton cœur; il faudra l'aimer avec ta raison... Deux yeux de femme, à ton âge, font oublier l'humanité. Laisse faire la vie, va... Quand tu seras bien meurtri par les déceptions sentimentales, bien écœuré de l'amour, nous verrons.

... Mes relations avec O'Kent, devenues plus étroites à mesure que je grandissais et que mûrissait mon esprit, furent brusquement rompues au moment où j'entrais en philosophie. J'avais remarqué qu'il semblait préoccupé depuis quelque temps. A la fin d'une de ses leçons, — nous avions, je m'en souviens, expliqué l'*Endymion* de Keats, — il me dit :

— Frédéric, c'est la dernière fois que je te vois ici. On me renvoie.

Le coup me fut cruel. Je balbutiai :

— On vous renvoie?... Qui ça?

— Le supérieur...

Et avec un effort que trahit la volubilité de ses paroles, il ajouta :

— On a découvert que je nourris à Rouen une femme dont j'ai un fils.

— Mais, fis-je, vous êtes marié?

Il répondit :

— Non, je ne le suis pas.

Puis, comme pressé de se justifier :

— Tu es encore un enfant, Frédéric... L'éducation que l'on t'a donnée au Plouis et ici même est juste le contraire de la vraie. Je te prie, comme un ami dont je veux l'estime, de suspendre ton opinion sur moi d'ici à quelques années. Si je te rencontre quand tu seras un homme, je te demanderai de reviser le jugement par lequel tu me condamnes aujourd'hui. En attendant, ne parlons plus de cela, et disons-nous adieu. Je pars ce soir pour Rouen, demain pour Paris : on ne me laissera plus te revoir.

L'affection fut plus puissante que la rébellion de ma chasteté : je me jetai dans ses bras.

— Voici l'heure, fit-il. Je te quitte. M'écriras-tu ?

— Oui, je vous écrirai du Plouis, les jours de sortie; c'est là aussi qu'il faudra me répondre, afin que nos lettres ne soient pas lues.

Nous nous embrassâmes une dernière fois. Il s'éloigna. De la porte, je le vis traverser la cour entourée d'arcades. A l'entrée du vestibule, il se retourna, me fit : « Adieu ! » de la main, puis disparut.

IV

Ce départ laissa un vide profond dans ma vie d'écolier. J'essayai de le combler en écrivant de longues et fréquentes lettres à « mon vieil ami. »

Trois mois durant, notre correspondance fut assez active.

Il me raconta son installation à Paris, dans une maison de la rue du Cardinal-Lemoine, ses efforts pour trouver un travail qui pût faire vivre les siens et lui. Une de ses lettres tomba sous les yeux de Mlle Sidonie. Mes saintes connaissaient le renvoi de Francis : elles furent chagrinées d'apprendre que je gardais des relations avec cet homme « qui se conduisait mal » et me deman-

dèrent de les rompre. L'idée de désobéir ne me vint même pas. J'écrivis à Francis; je lui expliquai les choses telles qu'elles étaient; il me répondit quelques pages empreintes d'un peu de tristesse, où il m'approuvait et me demandait seulement de ne pas l'oublier. Ainsi notre correspondance fut tout de suite interrompue. Il fallut un deuil pour la renouer, près de deux ans plus tard. Voici dans quelles circonstances.

C'était, je m'en souviens, un 14 janvier, à la récréation d'après-midi. Je jouais à la balle contre le mur de la cour. Le surveillant vint me frapper sur l'épaule en me disant :

— De Périgny, M. le supérieur vous demande.

Je ne sais quel pressentiment me saisit. Je laissai tomber ma balle : je devins tout pâle. Durant quelques minutes, je ne pus bouger. Puis, brusquement, je m'enfuis.

Je trouvai le supérieur assis dans son cabinet, lisant une lettre. C'était un homme de haute taille, rouge de visage, le haut du crâne chauve, toujours très soigné dans sa tenue et très doux de langage. Dès que j'eus franchi le seuil, je m'écriai :

— Monsieur le supérieur! ma grand'mère?...

Il me prit les mains...

— Ne vous troublez pas, mon enfant... Mme de Lacaze est un peu plus souffrante... On désire vous voir auprès d'elle : voilà tout.

Je hochai la tête... Je doutais affreusement.

— Elle vit, bien sûr?...

— Tenez, fit le supérieur, voici la lettre.

Il me la tendit; je la lus avidement. C'était un mot de Mlle Sidonie, disant exactement ce que venait de me répéter le supérieur.

Ma peur d'une catastrophe irrémédiable avait été si poignante que mon cœur se dilata.

L'abbé murmura, me tenant la main :

— Nous vous donnerons notre voiture pour aller au Plouis. L'abbé Capdepont vous accompagnera... Voyons, soyez courageux, mon enfant, et ayez confiance en Dieu.

Mais à présent la détente de mes nerfs me rendait impuissant à retenir mes larmes. Elles avaient jailli de mes yeux si violemment, que l'abbé put croire que j'allais perdre le sentiment.

Il me prit contre ses genoux, posa son front près du mien et pendant longtemps nous restâmes ainsi.

Trois heures et demie sonnaient au campanile du collège quand je partis; la nuit menaçait déjà. Ah! ce n'est pas une fantaisie des poètes, d'asso-

cier toujours l'état de la nature à la joie ou à la tristesse de nos cœurs. Que ce soit notre âme qui les transforme, ces paysages, ou qu'elle se façonne sur leur aspect, certes, la nature sourit et pleure, aime et s'irrite, vit et meurt en même temps que nous... L'horrible inquiétude qui me sanglait le cœur et m'empêchait de respirer, je ne saurais en rappeler le souvenir sans évoquer en même temps cette fuite désolée de plaines, de maisons mortes, de pommiers tordus, de haies dont l'hiver n'avait laissé debout que le squelette, — cet horizon si proche, sorte d'horizon boréal éclairé d'une lumière artificielle et défaillante, qui venait on ne sait d'où, — puis cette opacité de nuit, dans laquelle les accotements de la route, mètre par mètre, s'éclairaient aux lanternes de la berline. D'abord, l'abbé Capdepont et moi, nous avions échangé quelques paroles... Quand l'ombre eut enseveli toutes les aspérités du paysage, le silence se fit entre nous et il s'endormit. Pour moi, je souhaitais qu'il ne se réveillât point, qu'il me laissât à mon angoisse, à mon anxiété, à mon fébrile désir d'arriver au bout de la route. Cette route du Boisguillaume au Mont-aux-Malades, j'en savais maintenant les moindres accidents. Je reconnaissais les côtes et les descentes, —

telle auberge où les cochers descendaient invariablement pour y boire un verre de cidre, tel grand peuplier poussé en pleine haie à un tournant de chemin, anguleux, gigantesque, difforme comme un épouvantail... Je me penchais, je collais mon front contre les vitres, sur lesquelles j'essayais d'effacer l'embu glacé de nos haleines... Je notais chaque étape de ce chemin familier, je calculais la distance qui restait encore à parcourir. Mais quand la voiture traversa la route de Rouen à Maromme, quand le mur du Plouis, qui faisait l'angle de cette route, surgit à mes yeux, je tombai comme inerte sur la banquette.

L'arrêt de la voiture, — le grincement de la grande porte sur ses gonds me firent revenir à moi. Je sautai à terre... Quelqu'un voulut m'arrêter, je le repoussai sans le regarder... Puis, il me semble que je me trouvai instantanément sur le perron aux dahlias : là je rencontrai Médée, la femme de chambre, qui descendait au-devant de moi.

Je me jetai dans ses bras. Elle m'embrassa, ne trouvant que ces mots :

— Ah! pauvre monsieur Frédéric! Quel malheur!

Je compris que Mme de Lacaze était morte.

...Des larmes, des stations d'immobilité auprès de ce drap rigide qui couvrait le cadavre, ne laissant voir que la face blanche aux narines pincées, — une lettre d'O'Kent, affectueuse, presque tendre, qui me redonne un courage fugitif, — des moments de sécheresse de cœur où mes yeux ne voulaient pas pleurer, où je les ramenais obstinément à la morte pour ressusciter mon chagrin, — puis, au fond de moi, cet effroyable sentiment d'égoïsme vital qui fait désirer que tout soit fini, le corps emporté dans sa bière close, la terre rejetée sur le cercueil, — voilà ce qui me reste des quarante-huit heures qui suivirent l'événement. — Quelques menus faits sont aussi demeurés dans mon souvenir, je ne sais pourquoi : la surprise que j'eus à voir un cercueil de zinc dans le cercueil de chêne, le peu de place qu'occupa le corps bien aimé, quand il fut couché dans la bière... Après, c'est l'enterrement. On m'a fait, à la hâte, des vêtements noirs qui remplacent mes habits bleu-de-roi du collège... Je suis debout à la porte du salon où arrivent les invités. — Je serre les mains de gens de Rouen que je reconnais mal, presque tous vieux comme les hôtes ordinaires du Plouis, — puis des habitants du Mont-aux-Malades. Mes

yeux s'attachent, avec l'obstination réflexe des muscles que la volonté oublie de conduire, au pardessus gris clair d'un monsieur à moustache blanche et à barbiche; — maintenant encore, quand j'y songe, c'est cette tache grise qui m'apparaît dans la foule noire. Au dernier moment, à l'heure où l'on écarte les cierges autour du catafalque, une voiture à deux chevaux, gourmettes sonnantes, arrive par la porte de la cour, et s'arrête après avoir fait crier le sable sous ses roues. Une jeune femme en descend, extrêmement belle, son mouchoir à la main; puis un monsieur d'un âge indéfinissable, qui a l'air de trébucher, de tomber en avant à chaque pas qu'il fait... Ils viennent à moi : la jeune femme me serre la main; elle pleure, et je lui en suis reconnaissant au milieu de toutes ces attitudes faussement contrites où mes clairs yeux d'enfant devinent l'indifférence; le monsieur balbutie avec effort : — « Compatis vraiment..., monsieur..., votre douleur. » Et il se nomme : « Vicomte de Saint-Géry. »

Alors, à travers la brume de mon chagrin, cette idée me vient : la jeune femme qui pleure, c'est Valentine... Je me rappelle confusément qu'en effet on m'a, trois mois auparavant, annoncé

qu'elle se mariait avec le vicomte de Saint-Géry. Mais cela ne me paraît pas bien certain; dans l'impuissance où je suis de lier mes idées, la blanche Valentine de la première communion et la Valentine en deuil d'à présent me semblent deux personnes différentes. Après, c'est la grosse Mme Duchâtelier qui m'embrasse en me mouillant de ses larmes et en me parfumant d'une odeur d'héliotrope qui me poursuivra et m'entêtera pendant toute la cérémonie... Une sorte d'huissier s'approche de moi, me fait prendre la tête du cortège. Nous quittons le Plouis. Il gèle. Les arbres ont leur parure de givre, la campagne est blanche, les flaques des pluies récentes sont polies comme un miroir ou crispées en étoiles... Tout le paysage est en verre filé...

A mes côtés, marche Hector de Maleserre, les yeux meurtris, redressant sa grande taille accablée... Celui-ci souffre comme moi, je le sais: je sais combien Mme de Lacaze, sa vieille confidente, lui était chère. Marie-Thérèse n'est pas venue. Elle est, paraît-il, un peu souffrante et n'a pu faire le voyage par ce temps rigoureux.

Et ce sentiment odieux de lassitude me ressaisit, le désir que ce soit fini, que les chantres chantent plus vite, que le prêtre hâte sa messe,

que tout ce monde s'en aille et que nous soyons seuls, ma tante et moi, puis que l'existence ordinaire reprenne son cours hors de cet affreux trouble... Sentiment odieux ? Touchant aussi, et admirable : c'est la protestation de la vie contre la mort, et la révolte de la nature contre la douleur. Je suis sûr que, dans son cercueil, la blanche morte du Plouis ne m'en a pas voulu.

Quand tout est fini, on revient au Plouis; et j'y retrouve Valentine, qui est restée auprès de Mlle Sidonie avec Me Lecourt... Ma tante est calme et a les yeux secs : mais sa volonté d'être ferme ne tient pas contre l'émotion du retour. Et nous nous tenons longtemps enlacés, en pleurant.

. . . . . .

Je rentrai au collège de Boisguillaume l'âme bouleversée : de sinistres pressentiments m'enveloppaient. Le temps, ce consolateur providentiel, ne me guérit point; l'idée de la mort me hantait; j'avais beau me dire que ma tante était robuste et relativement jeune, je ne pouvais fuir la vision d'un avenir où je serais seul, tout à fait seul... Ces souvenirs sont cruels, je veux les abréger, les réduire à quelques notes... Mon année de sciences achevée, je pris quatre mois de repos au Plouis. En novembre, je vins avec Mlle Sidonie

m'installer dans une maison de ville que nous possédions à Rouen, rue de Crosnes. Je commençai mes études de droit, au hasard, encore incertain à vingt-deux ans de ce que j'allais faire de ma vie. Et là, dans ce noir hôtel, plein de cette tristesse particulière aux demeures patrimoniales que la mort a dépeuplées, je vis ma chère sainte peu à peu s'affaiblir, et cet affaiblissement commença par sa mémoire, si sûre, par son esprit, si lumineux. Oh! l'affreux supplice! Assister sans pouvoir y porter de remède à cet écroulement d'une intelligence qui naguère a inspiré la vôtre!... J'isolai notre misère; je ne gardai que Juste et Médée, nos plus fidèles domestiques; je ne reçus plus personne. Seul, le docteur Madeleine nous visitait chaque jour, impuissant contre l'étrange mal. De temps en temps, j'échangeais une lettre avec Francis O'Kent, que je tenais au courant de mes inquiétudes. Mlle Sidonie s'éteignit doucement, sans souffrance, vingt mois après la mort de sa mère... Je ne veux pas ressusciter ces jours obscurs; du reste, mon deuil a submergé mes souvenirs.

Quand j'eus reconquis la faculté de comprendre et de vouloir, je dus m'occuper de la

succession. M. de Maleserre était près de moi; cette fois encore, il était venu seul, assurant, non sans embarras, que sa femme était souffrante. Il m'assista de son expérience dans le règlement d'affaires où je n'entendais à peu près rien, et qui ne laissaient pas d'être importantes, puisque je me trouvai possesseur d'une fortune de douze cent quatre-vingt mille francs. Il fallut alors songer à l'avenir.

— Que comptez-vous faire? me demanda Hector.

Je fus obligé d'avouer que je n'en savais rien.

— Eh bien, reprit mon cousin, laissez-moi vous donner un conseil. Ne restez pas ici. L'âme, à votre âge, n'est point mûre pour la solitude absolue. Quelle vie serait la vôtre, au milieu de ces objets immobiles qui tous vous rappellent des souvenirs de mort? Venez à Paris. Vous y trouverez, — outre les ressources d'activité qui vous manqueraient ici, — l'homme qui a été le plus mêlé après vous à l'existence de vos deux anges gardiens. Vous serez reçu chez moi comme un fils. Vous avez besoin d'affection et de conseils; je vous les donnerai dans ma mesure. Vous travaillerez; vous vivrez; bientôt vous vous ma-

rierez, avec une honnête femme qui vous rendra une famille... Voilà ce que je vous propose. Préférez-vous demeurer ici, étioler votre jeunesse ?...

Je lui pris les mains et les pressai tendrement.

— Je viendrai, répondis-je... Laissez-moi seulement respirer quelques jours encore cette odeur de souvenir qui s'évapore déjà.

— Soit, fit Hector. Restez ici. Ma femme et moi, nous vous préparerons pendant ce temps une installation à Paris. Ce qui est fâcheux, c'est que nous-mêmes allons nous absenter bientôt. Le médecin m'ordonne les eaux de Placenza, dans la haute Italie, qui sont souveraines, paraît-il, contre les affections du cœur... Enfin, dans un mois et demi au plus tard, nous serons de retour, et vous en serez averti le premier.

Après le départ de mon cousin, je retombai dans mes indécisions. Partir m'effrayait : partir pour ce Paris que je ne connaissais point, où je serais tout seul, n'ayant même plus pour me tenir compagnie des objets déjà vus et le cadre de mon enfance heureuse. Je poursuivis donc lentement mes préparatifs : au Plouis et rue de Crosnes, je fis, en quelque sorte, l'inventaire de mes souvenirs. Une secrète divination me disait

que je serais longtemps sans revenir dans les chères demeures : je voulais qu'au moins ma mémoire en conservât l'image, fidèle et complète. Dans cette intimité avec les moindres objets que mes parents disparus avaient touchés, avec ces murs qui les avaient abrités, ces horizons qui s'étaient peints au fond de leurs yeux, je goûtai bientôt une émotion incroyablement douce, mais qui, je le sentais, me dilatait le cœur à le briser. Tout était prêt pour mon court voyage. Mes malles étaient faites, déposées rue de Crosnes, je n'avais qu'à donner l'ordre de les porter à la gare et à prendre le premier train. Hector m'avait écrit : « Votre appartement vous attend, rue Madame. Venez. » Je ne pouvais pas me décider...

Un soir, vers huit heures, comme je me promenais seul dans l'allée des tilleuls, j'eus l'intuition subite du danger que je courais... Ma solitude me captait insensiblement; je pensais peu; les choses aimées qui m'environnaient pénétraient lentement en moi. Je prononçai tout haut ces paroles : « Si je reste huit jours de plus ici, je ne partirai jamais... » Et il me sembla, en entendant ma propre voix, que c'était le Plouis lui-même qui me parlait. Ma volonté se raidit, je quittai l'allée, je gagnai la maison; j'y pris quelques

menus objets que je mis hâtivement dans un nécessaire de voyage... En redescendant, je rencontrai Juste, mon domestique, qui demanda :

— Monsieur sort à cette heure-ci ?

— Oui, répondis-je. Je vais à Rouen à pied. Peut-être serai-je obligé de partir ce soir pour Paris... Ne m'attendez pas demain.

Je le laissai sur ces mots, sans écouter sa réponse... Quelques instants plus tard, j'étais sur la route, marchant le long des enclos endormis, entre les haies vives. Sur le plateau enveloppé d'une ouate d'ombre, le firmament pâle semblait reposer comme une coupole illuminée. L'air frais sentait la fleur des pommiers. Un silence inouï, le silence des nuits de printemps, veillait la campagne, troublé seulement par le bruit de mes pas... Je marchais vite, ayant peur de manquer de courage et de m'en retourner... Pourtant, au point où la route recommence à descendre vers Rouen, je m'arrêtai; je regardai en arrière.

Tout au fond du paysage paisible, les peupliers du Plouis, dont je ne voyais que la cime dépassant les murailles, s'agitaient doucement, pareils à des mains qui disent adieu.

DEUXIÈME ÉPOQUE

I

On eût dit que le hasard conspirait à accroître autour de moi l'isolement et le vide. Quelques jours après mon arrivée à Paris, je reçus un mot de M. de Maleserre m'annonçant que ses projets étaient changés.

« Je ne suis pas en bien bon état, mon cher Frédéric, me disait-il. Les médecins m'engagent à prolonger mon séjour en Italie, d'une quinzaine au moins. Nous ne serons donc pas à Paris avant

la fin de juin. Mais vous avez trouvé, je l'espère, un confort suffisant dans l'appartement retenu pour vous rue Madame. Ma femme s'en est occupée elle-même. En outre, mon valet de chambre, que nous n'avons pas emmené, avait reçu l'ordre de se tenir à votre disposition : il n'y a pas manqué, je pense; vous pourrez user de lui jusqu'à notre retour. »

Mes cousins étaient la seule relation sur laquelle je comptais, car, après de longues réflexions, j'avais decidé que je ne verrais pas Francis O'Kent chez lui : sa situation irrégulière choquait ma timidité. Même je ne le prévins pas de mon arrivée. Je me trouvai donc, pendant près de cinq semaines, complètement isolé dans le milieu nouveau où m'amenait, presque malgré moi, la fantaisie des événements. J'avais gardé deux jours à mon service le valet de chambre de M. de Maleserre; puis je l'avais remplacé par un de ses camarades, qu'il m'avait amené. Quand tous les autres menus problèmes de mon installation furent résolus, je fis une de ces haltes dans la vie qui m'étaient ordinaires et je regardai successivement autour de moi et en moi. Ce que je voyais autour de moi ne me plaisait qu'à demi. Je ne parle pas de Paris même, que j'ignorais. Il

m'apparaissait dès lors accablant et effrayant pour une personnalité aussi effacée que la mienne : c'était tout. Mais le milieu immédiat, l'appartement choisi et disposé par mes cousins, s'harmonisait mal avec mes habitudes et mes goûts, et maintenant encore, après tant de jours que j'y ai vécu, mes yeux sont blessés par le luxueux intérieur de garçon où j'écris ceci. Ce mobilier composite, frêle, bas, capitonné, qui garnit le salon ; ces bibelots sans usage, et vraiment sans beauté ni grâce, dont les guéridons sont encombrés ; ce cabinet que l'on devine destiné à la sieste, aux cigarettes, aux vaines lectures et non au travail, car, là aussi, les divans, les fauteuils sont trop doux, et la table à écrire est large comme une table à jeu ; cette chambre à coucher demi-obscure, avec son lit presque au ras du sol, ses portes tendues d'étoffes sourdes, ses gravures qui me parurent d'abord si licencieuses et auxquelles je ne suis pas encore accoutumé, — les *Hasards heureux,* le *Coucher de la mariée,* le *Baiser* de Carolus Duran, — tout cela m'égratigna dans mes habitudes de cœur les plus profondément enracinées, — tout cela différait tant des pièces claires, au mobilier rare et sévère, sans recherche, sans luxe, presque monastique, de mon cher

Plouis ! — J'y voyais, malgré mon inexpérience, mais avec ce sens droit et sûr que donne l'intégrité de la conscience, j'y voyais le signe d'une civilisation corrompue et vieillie, où tous les éléments doivent concourir à la glorification de la chair... Et j'y devinais des puissances cachées pour amollir le courage, énerver la volonté, apprivoiser la pudeur.

Eh bien ! malgré l'aversion si tôt et si franchement ressentie, ce milieu nouveau m'enveloppa très vite et me conquit. Je dormis plus longuement et plus délicieusement dans mon lit de courtisane que dans mon étroite couchette du Plouis... Là-bas, des pépiements de moineaux, des bruits de sabots dans les cours, des appels de bergers sur les pelouses, me réveillaient avant le jour : à Paris, je pris l'habitude de me lever, passé neuf heures. Je m'habillais lentement, capté peu à peu par des raffinements de toilette ignorés du campagnard que j'étais et auxquels mes deux domestiques parisiens m'avaient initié. J'occupais le temps qui me restait jusqu'au déjeuner, à feuilleter quelques-uns des livres frivoles que j'avais trouvés dans la bibliothèque : rien que des romans ou des volumes de vers, savamment choisis, je l'ai compris depuis. L'après-midi, je

sortais sous quelque prétexte d'emplettes à faire que je me donnais à moi-même. J'allais au hasard dans Paris, que je traversais sans le regarder, distrait, effrayé, ennuyé et songeur. Le soir venait : je dînais dans un hôtel de la rue du Vieux-Colombier, fréquenté par des gens âgés et des prêtres; et je rentrais me coucher de bonne heure.

Au bout d'une semaine, cette vie d'attente m'exaspéra. Je pris la résolution de fréquenter assidûment l'Ecole de droit. Je me fis inscrire. J'assistai aux cours : j'y apportai ce même esprit désorienté, inquiet et farouche. J'y vis des jeunes hommes de mon âge : j'admirai la gaieté délibérée qu'ils promenaient à travers la vie, sans paraître se douter que la vie même implique un effroyable problème moral. J'écoutai leurs conversations : elles me firent mal comme le contact d'un fer rouge. On y parlait surtout de femmes, dans des termes qui, pour la plupart, m'étaient inconnus, mais dont aucun ne me laissait sans blessure. Car les femmes demeuraient pour moi quelque chose de respectable et de dangereux à la fois, de défendu et de saint. A vingt et un ans, mon ignorance était encore absolue. Je ne savais rien de précis sur la matérialité de l'amour. Si

des gens du monde lisaient jamais cette confession, ils hausseraient les épaules, et, se rappelant qu'ils avaient l'imagination déflorée à dix ans, ils ne me croiraient pas. Et cependant il était impossible que je ne fusse pas ignorant, — par la simple raison que personne ne m'avait jamais dit des choses qui ne s'inventent pas... J'entrevis donc, sans la bien comprendre encore, une vie de débauche et d'insouciance morale autour de moi, une universalité de déchéance qui m'épouvanta. Je commençai à soupçonner que j'étais une exception, le produit bizarre de circonstances particulières, et j'en vins à douter de moi-même à ce point que je me crus un objet de curiosité pour tous mes compagnons d'école. Il était certain que ceux-ci n'avaient pas de sentiments comparables aux miens; même ceux qui me paraissaient les mieux élevés, écoutaient le sourire aux lèvres des entretiens, des plaisanteries qui me faisaient fuir... Les femmes de ce quartier Latin qu'il me fallait bien traverser, me semblaient les monstres les plus épouvantables que j'eusse jamais rêvés. Je voyais confusément, dans ces avilissements et ces marchandages honteux, une insulte au sexe de Mme de Lacaze et de Mlle Sidonie, ces saintes... Une telle écume de dégoût

s'amassa peu à peu au fond de mon cœur qu'elle y étouffa le désir de tromper l'ennui et de travailler en commun. Je renonçai à fréquenter la faculté et me décidai à étudier chez moi.

La tentative malheureuse que je venais de faire pour me mêler à l'activité environnante fut naturellement suivie d'une réaction énergique : une ardeur extrême me saisit pour la vie ascétique et l'effort solitaire. Je tâchai de régler l'emploi de mes heures sur les souvenirs du Plouis : ils luisaient au fond de mon passé comme des lumières dans un paysage nocturne. Je m'installai dans la seule pièce de mon nouveau logis qui me rappelât les clairs appartements de là-bas : une sorte de terrasse vitrée qui regardait la rue de Vaugirard, et, au delà, le parc du Luxembourg. Des paillons mobiles couvraient le toit; les panneaux antérieurs se déplaçaient à volonté. Là, du moins, il n'y avait pas de bibelots ni de lourdes tentures; des étoffes algériennes, légères, sèches de tons, drapaient seules les murs latéraux; des fauteuils et une table de bambou, quelques plantes exotiques au feuillage luisant, composaient tout le mobilier. J'y transportai mes livres; je m'efforçai d'y travailler. Mais bien vite mon attention échappait à la surveillance de ma volonté. Elle

errait, en de vagues contemplations, sur l'horizon vert déroulé à mes pieds, depuis les grilles dorées du jardin jusqu'aux lointaines masses d'arbres d'où émergeaient, comme des ballons captifs, les dômes côtelés de l'Observatoire. Ou bien elle se repliait mélancoliquement sur moi-même; elle y constatait avec une minutie cruelle les ravages que l'isolement et l'ennui avaient accomplis déjà. Certes, j'étais encore intact, et l'ignorance farouche que j'avais du mal me tenait lieu de vertu. Mais mon état m'apparaissait si misérable que la condition des autres jeunes hommes, insoucieux de leur vie morale, me rendait presque envieux; et je m'avouais cette dangereuse vérité, qu'en somme ceux qui ont le moins de chagrins et d'épreuves sont justement les moins moraux. De là à se dire : « Si je pouvais perdre la chasteté et la foi !... » il n'y a qu'un pas. Pourtant je ne le franchissais point. Je savais qu'il n'était pas en mon pouvoir de le franchir, et qu'il fallait, pour cela, une volonté plus vivace et plus aguerrie, substituée à la mienne.

Sur ces entrefaites, une lettre me vint de M. de Maleserre.

« Mon cher Frédéric, me disait-il, nous voici de retour... Je ne vous dis pas de venir nous voir

aujourd'hui ni demain, puisque nous avons à peine défait nos malles; mais si vous voulez nous faire grand plaisir, venez dîner avec nous samedi soir. Mme de Maleserre a hâte de savoir comment vous avez trouvé l'appartement qu'elle a choisi, et l'installation à laquelle elle a donné ses soins. »

Je me vois encore sur la terrasse vitrée, cette carte d'invitation à la main, réfléchissant. Rien n'était plus simple et plus prévu que ces quelques lignes; et pourtant elles me jetaient en un grand trouble, non sans charme. Accepter l'invitation de mes cousins, c'était faire le premier pas décisif en dehors du cercle de vie intérieure où je prétendais encore m'enfermer. J'éprouvais à faire ce premier pas la même aversion rétractile que me causait, tout petit enfant, une rencontre avec Mme de Maleserre. Mon cas n'était donc point une lutte contre la tentation : j'inclinais plutôt, par goût, vers un refus. Mais une voix qui semblait partir des choses environnantes me glissait à l'oreille : « Si tu y vas, tu seras en partie délivré de ton inquiétude, de ton ennui. Si tu y vas, tu commenceras d'échapper à toi-même. » Finalement, je fis ce que je devais faire, après tout, sous peine de passer pour un ingrat ou pour un fou : j'acceptai.

Mon propre cœur m'était une énigme indéchiffrable. A peine ma lettre fut-elle partie, je me sentis rasséréné et allégé... Je me surpris à regarder Paris, par mes fenêtres, avec moins de rancune que la veille; en me rappelant les scènes de vie lâchée que j'avais entrevues récemment, je n'éprouvai plus la même indignation généreuse: et, pour la première fois, cette idée me vint qu'en somme les diverses moralités n'étaient peut-être que des différences d'éducation... Rentré dans ma chambre, je me regardai dans une glace avec quelque complaisance. Elle me renvoyait l'image d'un adolescent de vingt-un-ans, paraissant assurément moins que son âge, bien qu'il fût grand... Je jugeai que son visage parfaitement blanc et sans barbe, ses grands yeux d'un bleu de fleur de lin, sa chevelure brune abondante et portée longue, sa taille gracieuse, composaient un extérieur assez agréable. Une réflexion de cette fatuité m'était si peu ordinaire que, l'instant d'après, je m'en raillai moi-même. Néanmoins, le seul fait de l'avoir conçue montrait qu'un état d'équilibre nouveau commençait à s'établir en moi.

Je note bien minutieusement des détails qui, sans doute, ont peu d'importance. Tous pourtant

concourent, il me semble, à représenter la physionomie de mon âme, à ce moment où ma vie allait s'*aiguiller* sur une voie de traverse. J'étais, en résumé, une jeune fille par les sentiments, un homme mûr par la réflexion. Mon cœur, ravagé par des chagrins récents, avait horreur de son vide; la liberté me pesait; mon goût pour les émotions tendres me consumait, faute d'aliment. En un mot, j'avais appris à connaître l'ennui, depuis que je ne me savais plus aimé.

Le samedi soir, je fis ma toilette, un deuil strict, avec plus de soin que de coutume, et, longtemps avant l'heure fixée sur la carte, je pris un fiacre et me fis conduire chez mes cousins... Je n'avais aucune idée nette des distances de Paris : et je fus surpris quand mon fiacre s'arrêta, après quelques minutes de course, devant la porte de l'hôtel Maleserre, au point de croisement de trois rues, la rue de l'Université, la rue Surcouf et la rue Desgenettes. L'hôtel était une construction exiguë, neuve, sans style, comprise entre une cour sablée et un jardin assez vaste où se dressaient quelques beaux arbres... A la suite d'un valet de pied, je traversai la cour, je montai les marches d'un perron surmonté d'une marquise de verre, puis celles d'un large escalier de stuc

blanc, et je me trouvai enfin dans un petit salon, où le domestique me laissa.

La pièce donnait sur le jardin par une seule fenêtre. Je reconnus dans l'ameublement le goût délicat, épicurien et compliqué qui avait présidé à ma propre installation... L'odeur qui flottait dans l'air, emprisonnée par les tapis et les tentures, je la connaissais aussi : elle évoquait, après si longtemps, le souvenir de certaines minutes de mon enfance, au Plouis, quand Marie-Thérèse me prenait par la main et m'emmenait dans sa chambre, inquiet et content à la fois.

La porte s'ouvrit, et je vis paraître Mme de Maleserre, tout en noir. Elle vint à moi en me tendant les deux mains.

— Mon cher Frédéric! dit-elle avec cette voix imperceptiblement tremblante qui donnait à ses moindres paroles une sonorité singulière...

Et elle se tut subitement, me parcourant des yeux, comme si elle avait voulu d'abord se rendre compte de l'œuvre accomplie par les années.

Moi non plus, je ne trouvais point de paroles. Pourtant, comme elle abandonnait mes mains, s'asseyait et me désignait une chaise auprès d'elle, je balbutiai :

— Madame, je ne sais comment vous remercier d'avoir bien voulu me donner quelques instants...

Elle m'interrompit.

— Ne parlons pas de cela... Parlons de vous... Vous avez eu de grands chagrins, mon pauvre enfant... Ces deux saintes femmes, presque coup sur coup... Ah! j'ai bien pensé à vous, allez, et si moi-même je n'avais pas été malade!...

Elle n'acheva pas. Elle fit seulement, de la main, un geste vague qui pouvait signifier : « Je serais venue les soigner... » ou : « Je serais venue vous consoler. »

On ne pouvait parler de mes deuils sans me faire pleurer. Elle vit sans doute mes yeux se gonfler et quelques larmes y luire, car elle ressaisit ma main et la serra affectueusement...

— Je vous fais de la peine... Pardonnez-moi. Voyez-vous, j'ai beaucoup chéri nos parentes du Plouis, moi aussi; j'ai donc souffert plus qu'une autre de leur mort : d'abord parce que je les aimais, et puis parce que je pensais que vous souffriez tant!...

Tout inexpérimenté que j'étais, je devinais sous les paroles un peu décousues de Marie-Thé-

rèse la volonté de m'attaquer le cœur le plus vite possible, et par les régions les plus sensibles Sûrement, elle eût souhaité quelques mots de réponse qui missent entre nous au moins une sympathie de chagrin.

Mais elle me vit pensif, intimidé... Elle sentit qu'un abîme nous séparait encore. Elle murmura :

— Pauvre enfant!

Et, sans me quitter du regard, après une pause.

— Comme vous avez changé! fit-elle. Vous êtes un homme, à présent... Presque aussi grand que M. de Maleserre. Ah! cela ne nous rajeunit pas, nous qui vous avons vu tout petit, avec des culottes courtes et des boucles blondes sur le dos..., moi qui vous ai tenu sur mes genoux..., vous rappelez-vous?

Oui, je me rappelais : et si ma cousine s'amusait à me troubler, elle y réussissait. Une crispation de pudeur m'effleura la peau à cette évocation d'un pareil rapprochement, maintenant que, comme elle disait, j'étais un homme. Et, blessé au fond de ma chasteté, j'eus ce mouvement de sensibilité effarouchée que les caresses de Marie-Thérèse provoquaient autrefois.

Je la regardai pourtant; je cherchai sur les traits de son visage, sur les lignes de sa taille, la marque de dix ans écoulés. C'était prodigieux : elle avait changé, mais elle avait plutôt rajeuni. Le souvenir m'était resté d'une taille moins souple, de gestes moins vifs. Sa coiffure n'était plus la même, et des bandeaux plats, de simples bandeaux, pareils à ceux des vierges de l'école italienne, communiquaient à son visage une grâce presque enfantine. Elle lut ma surprise dans mes yeux. Elle sourit :

— Vous me trouvez vieillie ?

Je répondis :

— Il me semble que je vous ai quittée hier... Quelque chose a changé en vous, ma cousine, mais non pas pour vous donner des années de plus, au contraire.

Elle vit que j'étais sincère, et ses yeux furent sillonnés d'un éclair de plaisir. Tout de suite elle se leva, prit sur une console un petit cadre et revint à moi :

— Regardez, dit-elle. Vous la reconnaissez?

C'était un portrait de ma mère... Elle y était représentée à vingt ans, et la porcelaine de la miniature avait mieux fixé ses traits que les plaques de verre miroitantes du Plouis. Cette image

me ressemblait extraordinairement... J'en fus frappé, et aussi Marie-Thérèse, qui traduisit notre pensée commune :

— Oui..., vous êtes tout pareil à elle. En vous regardant tout à l'heure, je croyais voir « mignonne Anne » à votre âge, à l'époque où nous nous promenions ensemble à l'Assomption, sous les grands ormeaux.

Cette fois, ma cousine avait frôlé le point sensible, à jamais douloureux de mon cœur. Aussi émue que moi-même, elle murmura :

— Je l'ai bien aimée!... bien aimée!...

J'ignore comment aurait pu se continuer cette étrange, invraisemblable conversation où nous avions, pour ainsi dire, fait le tour de nos âmes sans y trouver d'accès l'un pour l'autre... Quelques phrases dépourvues de liaison apparente avaient montré à l'évidence que la communion des pensées nous était encore interdite, mais que deux circonstances pouvaient nous rapprocher : la grande différence d'âge qui donnait à Marie-Thérèse le droit de me traiter presque en enfant, et l'affection réelle qu'elle gardait à l'être humain que j'aimais le plus, sans l'avoir connu jamais : ma mère.

Au moment où le silence commençait à peser

sur nous de nouveau, la porte s'ouvrit et Hector de Maleserre entra.

Il salua sa femme d'un timide : « Bonjour, Mathé! » — et me tendit les bras... Je m'y jetai, me rappelant ce qu'aux heures d'épreuve j'avais puisé de consolation et de tendresse dans le cœur de cet homme.

Notre effusion parut déplaire à ma cousine; les traits de son visage se tendirent, son pied frappa le tapis impatiemment.

— Hé bien, mon pauvre enfant, demanda Hector, comment se sont passées pour vous ces cinq semaines de solitude?

— Tristement, répliquai-je. J'ai essayé de travailler, et je n'ai pas pu : c'est à peu près tout le bilan de ma vie ici.

Si j'avais été seul avec Hector, peut-être lui aurais-je confié mes tortures intimes. Mais ces tortures étaient la maladie secrète de mon âme; nulle puissance humaine ne me les eût fait avouer devant Mme de Maleserre... Quelque temps nous échangeâmes de courtes répliques, mon cousin et moi. Marie-Thérèse semblait distraite. Elle tenait toujours entre ses doigts le portrait de ma mère, et le regardait, sans que sa physionomie dépouillât l'expression dure,

presque cruelle, qu'elle avait prise à l'arrivée d'Hector.

Un domestique annonça :

— Madame est servie !

J'offris le bras à ma cousine, et nous gagnâmes la salle à manger en traversant le grand salon.

A table, j'étais à la droite de Marie-Thérèse. Je ne pouvais me défendre de l'observer, tandis qu'Hector racontait les incidents de leur récent voyage, assez longuement, sans doute pour remplir les vides de l'entretien.

Je détaillais la coiffure de la jeune femme, la nuance de son teint, le dessin de son visage et de son buste; le parfum entêtant qu'elle exhalait, comme une fleur de serre, m'imprégnait peu à peu le cerveau. Mes yeux suivaient les gestes de sa main fine, parfois immobile sur la nappe dont elle bleuissait la blancheur brutale, parfois crispée nerveusement sur le manche d'un couteau, ou ramassant du bout des doigts quelques miettes de pain. Cette main était petite, mais vigoureuse, un peu masculine de forme, sinon de couleur et de grain. Elle s'attachait au bras par un poignet maigre, cerclé d'or; au delà, ce bras était nu jusqu'à mi-distance du coude, montrant la peau pâle, pointillée de duvet brun. Je remontais

mon regard le long de la manche du corsage, jusqu'à l'épaule, jusqu'au col, jusqu'à ce profil tentateur, tout proche de moi, ce profil aux lignes fermement tracées, le front étroit et bas sous un savant désordre de cheveux noirs, le nez rigide, les lèvres larges, le menton courbé à la grecque et l'œil admirable, le globe de lumière noire autour duquel les grands cils battaient comme des ailes. Elle se penchait, et voici que derrière l'oreille enfantine, j'apercevais de mystérieuses blancheurs...

Hector de Maleserre continuait de raconter Venise, Florence, Gênes et Milan, en sorte que le souvenir de ce premier assaut qu'ait subi ma volonté d'être chaste s'associe invinciblement à ces noms harmonieux, Saint-Marc, le Lido, la Loggia, le palais des Strozzi... Il essayait par instant de réveiller mon attention en disant : « N'est-ce pas, Frédéric ? — N'avez-vous pas éprouvé cela, Frédéric ?... »

A la fin, il voulut sans doute me forcer à répondre, et demanda :

— Avez-vous vu les Saint-Géry avant de quitter le Plouis ?

— Je ne les ai pas vus chez eux, répliquai-je : je n'ai fait aucune visite d'adieu, me trouvant

suffisamment excusé par mon deuil... Mais j'ai plusieurs fois rencontré Mme de Saint-Géry en voiture...

Ma cousine questionna :

— Mme de Saint-Géry, c'est, n'est-ce pas, la petite Valentine qui venait quelquefois chez les dames de Lacaze ?

— Oui, fit Hector... Elle a épousé un viveur de province, très malade maintenant. Elle doit mener une triste vie, dans son château désert, entre cet infirme et des parents qui ne sont pas de son monde.

J'ai dit déjà, dans ce récit, combien les mots ont pour moi de puissance évocatrice. Les noms prononcés au vol : le Plouis..., Valentine..., suffirent à désorienter le rêve un peu inquiet où m'avait plongé le voisinage de Marie-Thérèse... Je revis les profondeurs intimes de mon cher parc, ses arbres familiers, ses chastes allées... Je revis l'enfant blanche, la petite vierge mystique qui murmurait en face de cet horizon : « J'aimerais vivre ici... » Ce fut l'évocation qui délivre, le verbe d'exorcisme. Je détournai mon regard, je le fixai résolument sur le visage tourmenté d'Hector. J'écoutai ses paroles ; je l'interrogeai à mon tour ; je fis un effort heureux pour ne plus *voir* ni *sentir*

la présence de Marie-Thérèse. Elle se taisait, et, comme tout à l'heure, se tenait volontairement à l'écart de notre entretien. Le dîner s'acheva ainsi. Le soir tombait, un de ces soirs de juin émouvants par la lenteur même, la sérénité de leur chute... Il fut décidé, vers la fin du repas, que nous prendrions le café au jardin. J'offris encore le bras à ma cousine; cette fois elle s'y appuya plus fort, elle se serra contre moi dans la demi-obscurité du vestibule : mais d'un mouvement si brusque que je pensai qu'elle s'était heurté le pied et se retenait.

M. de Maleserre était monté dans sa chambre pour chercher des photographies italiennes qu'il voulait me faire voir... Marie-Thérèse, assise près de moi sur un canapé d'osier, me dit :

— Vous vous entendez très bien avec mon mari ?

Je n'étais guère adroit à démêler les complexités féminines. Je sus pourtant distinguer une nuance de mécontentement et de raillerie dans ses paroles. J'en fus blessé. Je répliquai après un court silence :

— Oui, j'aime beaucoup M. de Maleserre, parce qu'il a été excellent pour moi, dans mes deuils, et parce qu'il me traite avec toute l'indul-

gence dont j'ai besoin... Il sait que je suis timide et gauche; il épargne ma gaucherie et ma timidité.

Mon cousin, en ce moment, descendait le perron, avec un paquet de cartons sous le bras. Marie-Thérèse se leva brusquement, alla à lui, lui dit quelques mots à l'oreille et nous quitta. Je vis alors un homme tout interdit et décontenancé, qui revint à moi ne sachant que faire de ses cartons, et murmura :

— Mathé me fait observer très justement que je vais vous ennuyer à la fin avec mes récits de voyage... Nous verrons cela une autre fois. Voulez-vous fumer ?

Il m'offrit un cigare et me fit parcourir le jardin, m'expliquant comment ce coin de parc avait été respecté en partie lorsqu'on avait démoli l'ancien couvent dont l'hôtel occupait la place. Puis nous revînmes nous asseoir près du perron, silencieusement... Un apaisement profond s'épandait de la cime des arbres; c'était *l'heure d'encre* des soirs d'été; les branches immobiles se profilaient sur le ciel d'or comme des silhouettes noires dépourvues de relief. Et l'on eût dit que Paris lui-même, autour de notre silence, se taisait.

Marie-Thérèse apparut en haut des marches et dit :

— Eh bien, messieurs, vous vous oubliez?...

Hector se leva, jeta son cigare; je l'imitai. Nous rejoignîmes la jeune femme, déjà assise au piano, égrenant quelques arpèges au vol des doigts.

Elle s'adressa à moi, sans quitter des yeux le clavier.

— Vous êtes musicien, monsieur de Périgny?

— Médiocrement. J'ai appris le violon au Bois-guillaume, avec un maître qui en savait tout juste assez pour faire danser les couples sur le communal, les jours de noce.

Elle rit.

— C'est quelque chose, fit-elle... Venez me tourner les pages... J'ai un mari qui ne peut pas même me servir à ça.

... J'avais dit vrai : j'étais médiocre exécutant, mais, sur moi comme sur tous les nerveux, je pense, la musique exerce une maîtrise despotique; positivement, elle m'hallucine. Au bout de peu d'instants, quand ma cousine eut attaqué, en artiste incomparable, le troisième Nocturne, je subissais le sortilège. Le salon était vaste, très peu éclairé. Les quatre bougies du piano rabat-

taient la lumière sur la page blanche du pupitre. Il en résultait un effet de clarté assez comparable à celui du *Graveur* de Gérard Dow, qui est au musée d'Amsterdam. Dans l'auréole lumineuse, la tête inspirée, transfigurée de Marie-Thérèse prenait une valeur extraordinaire. Je me disais, tout en me penchant par-dessus son épaule pour tourner un feuillet : « Elle est vraiment très belle..., » et quelque chose comme un tremblement froid me parcourait la moelle, et je sentais mon cœur battre à coups irréguliers. Je pensais à la fois que ce serait une grande joie d'être l'ami d'une telle femme, que ma froideur à son égard était la pire des folies, qu'elle m'était infiniment supérieure et qu'elle me faisait une grâce unique en me témoignant quelque sympathie; qu'enfin une femme aussi belle, capable de répandre autour d'elle de pareilles jouissances d'art, devait être, en somme, un être moral excellent. Tout cela n'était guère logique, ni même sensé : mais je note pêle-mêle ce que j'ai ressenti.

Combien de temps se prolongea cette espèce d'effervescence où le désir, l'inévitable désir se diffusait indiscernablement à travers l'émotion d'art, je ne sais. Ce fut assurément assez long, tant que joua Marie-Thérèse... Il était tard quand

elle plaqua le dernier accord. En me retournant, ce qui me frappa d'abord, ce fut, sur le guéridon central du salon, un plateau avec des tasses à thé; puis mes yeux, de nouveau accommodés à la pénombre, aperçurent Hector de Maleserre assis près de la cheminée, ses longues jambes croisées, ses mains jointes sur le plus haut de ses genoux; il était rencogné contre le dossier du fauteuil; mais sa tête se penchait en avant, et je distinguais, comme des taches et des trous dans sa silhouette, la pâleur de sa tête aux cheveux rares, et ses yeux roux. Lui aussi paraissait perdu dans des rêves : mais la tension douloureuse de ses traits indiquait clairement que la musique n'était pas la cause de son émotion.

Quelques paroles de Marie-Thérèse le réveillèrent en sursaut. Il lui répondit avec cette précipitation d'écolier surpris qui lui était ordinaire en pareil cas, et qui me gênait si fort pour lui... Puis la jeune femme se mit à verser le thé, et les mots que nous prononçâmes nous servirent au moins à masquer nos pensées. J'observais la jeune femme; elle me semblait rayonner d'un contentement orgueilleux; une prescience obscure me disait que ce contentement était celui d'une victoire remportée sur moi.

Je quittai les Maleserre vers onze heures. Hector me serra la main assez froidement; Marie-Thérèse me la pressa de façon à me faire entendre ceci — ou du moins ce fut mon interprétation : — « Nous avons eu tout à l'heure quelques minutes pendant lesquelles nos âmes ont été en communion... » Puis je traversai le jardin, précédé par un domestique qui m'ouvrit la porte. En me tournant d'un mouvement inconscient vers le perron de l'hôtel, j'aperçus une silhouette immobile dans l'encadrement de la baie : c'était Marie-Thérèse.

Il y a, sur le boulevard de Latour-Maubourg, à la hauteur de la rue de l'Université, une station de fiacres. Des cochers m'appelèrent, comme je traversais le boulevard. Mais je ne pris point de voiture : j'éprouvais le besoin de marcher, et je connaissais à peu près la direction de mon logis. Une effervescence me chauffait la poitrine; j'avais envie de parler tout haut ma pensée, — et, effectivement, quelques mots m'échappaient. De toutes les impressions successives que j'avais ressenties pendant cette soirée, il surgissait maintenant deux faits qui me semblaient considérables : le premier, que Mme de Maleserre était ce que je n'avais pas vu jadis avec mes yeux d'enfant : une

femme supérieure, plus belle, plus intelligente, plus apte que toute autre à me comprendre. Le second fait, c'était que cette femme me voulait pour ami. J'étais incapable alors de préciser la nature des relations qu'elle souhaitait établir entre nous; mais il y avait, me semblait-il, un abîme entre ces relations et ce que le rapprochement des deux sexes pouvait contenir de coupable. Un abîme infranchissable? Étais-je sincère en le pensant? Mon sens de la moralité avait déjà dévié, et j'éprouvais le besoin de m'affirmer à nouveau mon vœu de demeurer chaste.

Pour être complet dans cette histoire de mon âme, je dois ajouter qu'à l'éveil du besoin d'aimer, se mêlait l'émotion intense que ne pouvait manquer de causer à un être épris de la nature, comme j'étais, le spectacle d'une nuit de juin, pure, incomparablement! planant sur le panorama prodigieux de la Seine, détachant, sur le dôme bleu où s'effaçaient les étoiles dans une vaporisation de lumière, les graves monuments qui bordent le fleuve, la masse du Louvre, la flèche de Saint-Germain-l'Auxerrois, Notre-Dame. Les pontons endormis s'immobilisaient le long des quais; l'eau sombre reflétait les becs de gaz, non plus en longues lignes va-

cillantes comme aux premières heures du soir, où la Seine est encore remuée par les bateaux, mais en chapelets de points d'or isolés... Les souffles qui agitaient la nuit avaient le frôlement câlin des caresses. Respirer, marcher, vivre, j'y goûtais une joie poignante. Il me semblait que je brisais mon enveloppe enfantine et que je devenais un homme. C'était beaucoup d'ivresse pour peu de vin bu; mais j'avais vingt ans.

II

Le plus dangereux effet de pareilles effervescences, c'est qu'elles dévastent le cœur : un incendie dans une forêt; la veille, c'est un volcan, le lendemain, la plaine rase, où rien ne pousse plus. Les jours qui suivirent la première soirée passée chez mes cousins ne furent pas heureux... Il y avait quelque chose de dérangé dans l'équilibre de mon cœur, équilibre bien incertain déjà, mais que pourtant j'avais, jusqu'ici, à peu près réussi à maintenir.

Je ne pouvais pas me repentir, n'ayant point péché, même par pensée. Pourtant je n'étais pas content de moi. En apercevant le péril lointain, je n'avais pas raidi ma volonté comme j'aurais

dû; ma conscience, façonnée aux règles droites et sans compromis de mes saintes, me disait : « Puisqu'il y a un danger dans cette maison, n'y retourne pas. » Le sens commun me répliquait : « Quel danger? donne-lui un nom, seulement !... Vas-tu t'éloigner de tes parents, des seuls amis qui te restent, qui t'ont bien accueilli, pour un péril à ce point imaginaire que tu ne peux même pas le définir?... » Ainsi m'apparaissait, pour la première fois, l'antinomie de la vie pratique et de la morale rigoureuse, qui devait me torturer tant de fois.

Je passai une semaine à me regarder penser et, pour ainsi dire, évoluer. Plus j'avançais dans la vie indépendante, plus se confirmait cette douloureuse constatation que j'étais beaucoup moins une activité qu'une sensibilité, et que, lorsqu'on m'ôtait de quoi aimer, je n'existais plus ou du moins mon existence n'avait plus aucun but. J'essayai de travailler, mais l'inutilité de mon travail me choquait au moment même où commençait l'effort. Que je fisse ou non passer dans mon esprit la science de mes livres, qu'y avait-il de changé à l'économie du labeur universel, puisque je n'utiliserais jamais mes connaissances? Restait la lecture désintéressée, pour se faire

plaisir à soi-même. J'en fis l'essai; puis, bien vite, j'y renonçai, quand j'eus constaté que j'en sortais plus abattu que calmé, plus énervé que distrait.

J'en étais là de mes tristesses intimes quand un soir, vers cinq heures, mon domestique introduisit M. de Maleserre.

J'observai, une fois de plus, cet abord de bienveillance indécise que je lui connaissais depuis si longtemps, et que je n'avais vu disparaître que pendant les jours de deuil, où il pouvait être admis qu'entre nous Mme de Maleserre était momentanément oubliée.

— Bonjour, Frédéric, dit-il. J'ai fini mon cours, ce soir, un peu plus tôt que d'habitude, et j'en ai profité pour venir vous serrer la main.

Et s'asseyant devant ma table de travail, où l'amas des livres ouverts, des papiers à demi noircis, trahissait mille tentatives avortées, il la parcourut du regard et ajouta :

— Que devenez-vous ?

Je répliquai :

— Rien de bien bon. De plus en plus, je me convaincs que je suis un contemplatif et un inutile, ce qui me désole. Si vous pouviez me trouver un travail intéressant, mon cousin, vous me rendriez un grand service.

— Le travail? fit Hector. Mais il est partout, mon ami. Vous êtes intelligent; vous avez eu des succès de classe, ce qui prouve que vous savez utiliser au besoin votre intelligence... Commencez un livre sur quoi que ce soit. Ce sera l'intérêt de votre vie.

— Oui, répondis-je, frappé par ce rappel des qualités laborieuses d'autrefois, je travaillais au collège, en effet, c'est singulier. Mais je travaillais pour faire plaisir à des femmes que j'aimais. A quoi servirait mon travail, maintenant?

Hector hocha la tête:

— Vous êtes de ceux, dit-il, qui considèrent le travail comme un moyen de servir l'affection. Moi je considère le travail comme un but ou comme un remède. Mais peu importe... Puisque vous avez tant besoin d'une affection et que votre activité en dépend, il faut vous marier!...

Cette pensée de me marier ne m'était jamais venue. Je demandai:

— Me marier? A vingt et un ans?

— D'abord, répliqua M. de Maleserre, il n'est pas nécessaire que vous vous mariiez demain, même si votre choix est fixé demain... Ce qui importe (j'y ai réfléchi, croyez-moi; pendant ces derniers jours, j'ai beaucoup pensé à vous)...

Je lui pris la main affectueusement, en disant :

— Que vous êtes bon !

Il se dégagea avec douceur et poursuivit :

— Ce qui importe, c'est que vos aptitudes sentimentales, si puissantes, aient un objet ; c'est que votre pensée s'occupe d'un être aimé, que vous orientiez vers lui votre vie, comme vers un pôle...

— C'est vrai, murmurai-je.

— Et surtout que ces aptitudes sentimentales ne s'exercent pas sur quelque objet indigne.

Je fis un geste de protestation.

— Oh ! je sais, continua mon cousin, je sais fort bien que pour le moment vous êtes animé des aspirations les plus nobles, les plus chastes même et les plus mystiques. Prenez garde que tout cela ne change le jour où, pour la première fois, vous aimerez une femme. Hors de la légitimité du mariage, mon ami (croyez-moi bien, croyez-en un homme qui a vu et souffert plus qu'il ne demandait, et qui a payé cher le peu de science qu'il a de la vie), toutes les poésies de l'amour aboutissent à quelque chose de fort vilain et de fort bas, le contraire, justement, de la poésie et de la noblesse des rêves. Même dans le mariage, continua-t-il avec un fléchisse-

ment de la voix, l'amour est condamné aux mêmes chutes dégradantes, si le but n'est pas la tendresse idéale, c'est-à-dire un sentiment désintéressé, immatériel, comparable à ce que vous ressentiez, mon cher enfant, pour Mme de Lacaze ou pour Mlle Sidonie. Ce sentiment-là n'a rien à craindre du temps, voyez-vous, parce qu'il s'adresse à une partie de l'être humain sur laquelle le temps n'a point de prise.

Je n'avais jamais entendu mon cousin parler ainsi. J'en fus d'autant plus touché qu'il y avait une sorte d'accord préétabli entre mes propres sentiments et les paroles qu'il venait de prononcer. Je répliquai avec chaleur :

— Oh! je pense bien comme vous, allez! Je ne sais comprendre que cette affection-là.

— Eh bien, répéta-t-il, que dites-vous alors de mon idée de vous marier ?

Une obscure révolte fermentait en moi contre l'idée du mariage. Pourtant, je répondis :

— En principe, je n'y suis pas opposé, mais avez-vous une personne en vue, ou n'est-ce qu'une idée en l'air ?

— J'ai quelqu'un en vue... S'il vous plaît, mon cher enfant, vous pouvez vous dire dès aujourd'hui qu'il existe par le monde une enfant de

dix-huit ans, parfaitement pure, belle comme l'était votre mère, née de parents pareils aux vôtres par la situation et les doctrines, de telle façon que vous auriez la joie de retrouver en votre femme les souvenirs de votre propre enfance, les mêmes traditions, les mêmes cultes. Cette jeune fille est élevée dans la solitude d'un couvent. Pour le moment, elle n'aime aucun homme, et pourtant, elle attend de toutes les puissances de son désir quelqu'un qui viendra, qui l'emmènera par le monde, la protégera, donnera à son innocence la sécurité que des murs de couvent lui ont jusqu'à présent assurée. Elle lui donnera en retour la virginité de son cœur, la première fleur de son amour, c'est-à-dire des biens tellement précieux qu'il n'y a pas de fortune ni d'effort humain qui pourraient les payer dignement... Cette jeune fille, je la connais comme je vous connais, Frédéric; c'est la sœur d'un de mes plus chers disciples, devenu mon ami et mon compagnon d'études... Voulez-vous être l'homme heureux qu'elle aimera ?...

Je ne saurais exprimer le trouble où me mirent les paroles d'Hector. Avec cette puissance d'évocation que je possède ou que je subis depuis mon enfance, je vis, d'un coup d'œil, le couvent, les

grands murs, les cours à arcades, le parc avec ses vierges de plâtre, la chapelle où des veilleuses clignotent dans les ténèbres, et, se jouant parmi ces choses évoquées, une enfant en noir portant le ruban des congréganistes... Mais notre imagination transpose, transforme ou associe des impressions anciennes, réellement ressenties; elle n'invente rien. La jeune fille avait les traits de cette mignonne première communiante qui, jadis, m'avait dit au Plouis : « J'aimerais vivre ici... » L'évocation fut un trait de lumière. Un jugement se fit en moi, qui prononça ceci : « J'aurais dû épouser Valentine. »

Mon cousin me regardait, et cherchait sans doute à suivre mes émotions sur mon visage. Il dut penser que sa proposition m'agréait, car il me demanda, d'un air plein de confiance :

— Eh bien ?... qu'en pensez-vous ? Faut-il que je m'en occupe ?

Huit jours plus tôt, Hector m'aurait tenu ce langage, j'aurais répondu : « Oui, » sans hésiter. Maintenant, un vague désir de ne pas engager ma vie, de me réserver pour je ne savais quelle inavouable expérience, arrêtait ce « oui » sur mes lèvres.

Il vit mon indécision.

— Allons, fit-il en souriant, je vois qu'aujourd'hui mes offres de services vous prennent un peu à l'improviste. Réfléchissez-y. Nous en reparlerons.

Il se leva. Je lui serrai la main.

— En tout cas, mon cher cousin, lui dis-je, croyez bien que je suis infiniment touché de votre démarche : elle me prouve qu'en perdant mes chères saintes, je n'ai pas perdu ici-bas toute affection, tout refuge... Merci...

J'essuyai mes yeux, où je sentais une larme. En les relevant sur M. de Maleserre, je fus surpris de l'expression distraite qu'avaient les siens, toujours un peu troubles. Il ne me répondit pas. Nous gagnâmes le vestibule silencieusement. Là, je vis qu'il hésitait à parler, gêné par ce qu'il avait à me dire. Il se décida pourtant et balbutia :

— Je vous demanderai..., mon cher Frédéric..., au sujet de notre conversation d'aujourd'hui..., la discrétion la plus absolue, n'est-ce pas ? Vous comprenez..., cette matière est délicate..., même auprès de... ma femme... Je préfère que Mathé reste étrangère, pour le moment, à tout ceci.

Il dit la dernière phrase d'un trait, comme s'il eût voulu s'en débarrasser plus vite. Puis il me serra brusquement la main et me quitta.

L'émotion causée par cette visite n'avait atteint que la surface de mon âme : dès le lendemain, je fus surpris de constater qu'elle était calmée. De nouveau, mon rêve allait aux souvenirs de la soirée passée à l'hôtel des Maleserre, au visage de femme qui s'était gravé dans le fond de mes yeux. J'attendais avec une impatience secrète, tempérée de crainte, le jour où je reverrais Marie-Thérèse. En me quittant, l'autre soir, elle m'avait dit : « Ne venez pas à mon jour... Venez jeudi, je serai seule, et nous pourrons causer. » A la date fixée, je me rendis boulevard de Latour-Maubourg, vers cinq heures, redoutant que ma cousine eût oublié sa promesse et fût absente. Mais je la trouvai, assise dans le petit salon où elle m'avait déjà reçu, un livre à la main, qu'elle semblait ne pas lire. Cette fois encore, j'eus conscience que je courais un danger. Avec une extrême lucidité je mesurai ma déchéance. Comme je revenais moins sûr de moi, plus désarmé ! Hélas ! Je me rappelais le trouble savoureux, l'émoi charmant de cette inoubliable soirée, et mon cœur, esclave de ses émotions comme jadis, en souhaitait lâchement le retour.

Nous échangeâmes d'abord des propos quel-

conques, d'où notre âme était absente. Nous parlions du temps, de promenades et de lectures; j'admirais comme parfois les paroles humaines sont des signes hypocrites, et traduisent d'inavouables idées par des syllabes insignifiantes !

Brusquement, Marie-Thérèse se leva, entra dans sa chambre dont elle laissa la porte entr'ouverte. La vision d'un luxueux et voluptueux intérieur me donna la crispation de cœur que me causait déjà l'approche des intimités féminines. J'entendis ouvrir et fermer un secrétaire. Mes yeux, ramenés devant moi, tombèrent sur une grande glace oblique : j'y vis l'image de mon visage imberbe, si adolescent. Je pensai : « Je ne suis qu'un enfant à côté de cette femme; » et je m'avouai mon impuissance à lui résister.

Ma cousine rentrait, tenant un coffret d'acier ciselé :

— Voici, dit-elle, quelque chose que j'ai cherché pour vous, Frédéric, et qui, j'en suis bien sûre, vous intéressera.

Elle disait vrai. Rien ne pouvait m'intéresser davantage : c'étaient des lettres de ma mère, une vingtaine. Ma mère les avait écrites à son amie de couvent pendant les vacances de deux années, puis après la sortie définitive. Marie-Thérèse

approcha de ma chaise un chiffonnier, posa le coffret dessus. Elle s'assit en face de moi. Elle prenait un à un les papiers fanés, y jetait un coup d'œil et me les tendait. Parfois elle se levait, et venait lire en même temps que moi, par-dessus mon épaule.

Elles étaient touchantes, ces lettres de pensionnaire, non seulement parce qu'elles reflétaient une absolue blancheur d'âme, une ignorance adorable de la vie, mais parce que j'y devinais une âme identique à mon âme, le même besoin d'affection, le même attachement aux objets vus quotidiennement... Seulement cette âme était plus puérile que la mienne. Des pages entières, des lettres étaient consacrées à se lamenter sur la mort d'un chardonneret favori; ailleurs, c'étaient des étonnements d'enfant sur la misère entrevue à Rouen, un jour de visite dans les quartiers pauvres. J'étais trop mûr d'esprit pour écrire de pareilles lettres. Mais je reconnaissais ma façon de voir, de sentir, de parler même, dans celles où la chère morte contait son vague besoin de tendresse, où elle disait les tristesses de la solitude, où elle s'émouvait aux rumeurs d'une soirée d'août, au lever d'un matin d'automne rougissant les verdures du Plouis. Celles-ci, je les aurais

écrites tout entières, celles surtout qu'emplissaient des effusions de tendresse pour l'amie absente, des projets de longs entretiens pour le temps où elles seraient réunies. Parfois, l'affection apparaissait plus inquiète, plus troublée. Des mots de Marie-Thérèse avaient surpris; que voulait-elle dire? Et dans cet effroi tendre, qui faisait trembler les lignes, je retrouvais toutes mes présentes et cruelles anxiétés... Puis la pensée mobile de la jeune fille s'envolait ailleurs, parce qu'un moineau était venu sautiller sur l'appui de la fenêtre, parce qu'un bruit de sonnailles avait agité l'air du Plouis.

Les dernières lettres portaient le timbre de Rouen. Sorties de pension, les deux amies étaient séparées; Marie-Thérèse habitait Paris. A ce moment, Laurent de Périgny venait d'être agréé par la famille de ma mère. On devinait que Marie-Thérèse s'opposait de toutes les forces de sa volonté au mariage projeté : et les lettres de la nouvelle fiancée trahissaient un combat touchant entre l'affection persistante pour l'amie et l'adoration naissante pour le fiancé... Tout cela entremêlé de visions d'avenir, d'un désir confus de maternité. A penser que si peu de temps après, tout cet espoir avait sombré

sous un coup de vent, mon cœur se serra. Marie-Thérèse, debout derrière moi, se penchait davantage; je ne voyais pas son visage, mais je sentais son haleine faire de l'air une chose plus tiède, pour ainsi dire animée, autour de mes lèvres... Les fenêtres se coloraient des reflets du ciel rose de six heures..., on n'entendait que le bruit régulier d'un râteau de jardinier sur le sable des allées, et, dans l'éloignement, le ululement d'un remorqueur qui remontait la Seine.

Comment se superposèrent, dans mon âme, toutes les impressions ressenties au même instant, mélancolie de l'heure, ébranlement des sens au voisinage d'une femme, trouble cruel et charmant né de ma lecture?... Le résultat fut une détente de ma volonté et de mes nerfs; je laissai glisser la lettre que je tenais et je fondis en larmes.

Ici, il y a un passage obscur dans mes souvenirs. Pourtant je n'avais point perdu connaissance; je n'étais qu'oppressé par une des plus étouffantes émotions que j'aie jamais ressenties. Marie-Thérèse, je crois, s'approcha de moi; mes mains furent prisonnières... Mais ce que je sentis nettement au moment où je commençai à me ressaisir, c'est que deux lèvres chaudes se posèrent

sur mon front, et que la douceur de leur contact fut telle que je fermai les yeux comme l'on fait parfois pour retenir un rêve.

Revenu à moi, je vis que Mme de Maleserre était debout, appuyée contre la fenêtre entr'ouverte, et regardant au dehors; elle ne remuait pas; j'apercevais en profil perdu son charmant visage dont toutes les lignes semblaient tendues vers le ciel, vers le rêve, vers l'au-delà... Quelque temps elle demeura ainsi... J'essuyai mes yeux humides; je ramassai la lettre tombée sur le tapis, je la replaçai dans le coffret. Alors ma cousine se retourna, lentement, comme avec effort. Elle était plus intimidée, plus bouleversée que moi : car son baiser m'avait moins ému que charmé; je l'avais goûté sans le comprendre. Même je la jugeais moins dangereuse, à ce moment. Les lettres que je venais de lire avaient changé le cours de mon rêve; Marie-Thérèse m'apparaissait maintenant comme la contemporaine de ma mère; son chaste baiser sur mon front était presque un baiser maternel.

Elle abaissa sur moi un regard où perçait l'inquiétude; et, sentant le besoin de s'assurer qu'elle n'avait pas élevé imprudemment une barrière entre nous :

— Mon cher enfant, dit-elle (c'était la première fois qu'elle m'appelait ainsi), j'ai eu tort de réveiller ces souvenirs qui nous troublent tous deux... Pardonnez-moi. Je me laisse aller à des émotions qui ne sont pas de mise *chez une vieille femme comme moi...*

Elle rentra dans sa chambre, emportant les lettres de ma mère, puis revint me trouver rassérénée.

— Vous avez vu mon mari depuis l'autre soir ? dit-elle.

J'hésitai un peu.

— Oui... M. de Maleserre a été assez aimable pour monter chez moi un soir, après son cours.

— Chez vous ? Et qu'avait-il à vous dire, grand Dieu ?

Elle me regardait de ses yeux noirs, de ses yeux d'onyx dont je ne savais déjà plus soutenir l'interrogation. Elle n'était plus la femme de l'instant d'avant, secouée par l'émotion, la volonté absente. Elle redevenait l'adversaire armé que je redoutais, et qu'Hector semblait craindre autant que moi.

Je sentis que je mentais maladroitement en disant :

— Oh ! nous avons causé de choses indiffé-

rentes... Mon cousin m'a donné quelques conseils sur l'organisation de mon travail.

Elle plissa les lèvres :

— Allons, mon cher Frédéric, vous ne savez pas mieux cacher la vérité que ce pauvre Hector... Il vous a parlé mariage : ne rougissez pas, c'est lui qui me l'a avoué. Mais donnez-moi des détails, cela m'amuse beaucoup... Hector faisant des mariages... Non! c'est du dernier plaisant!

Je cédai à un bas sentiment dont je n'étais pas coutumier, la peur du ridicule. Je jugeai un peu niaise mon attitude d'homme discret dans une occasion aussi ordinaire, et je rapportai assez fidèlement les paroles de mon cousin. Quand j'eus fini, Marie-Thérèse éclata d'un rire forcé.

— Ah! j'avais bien deviné, c'est la petite Claire Espilette... La fille d'un naturaliste, élevée par des gens qui sont de vrais puritains catholiques. J'ai assisté une ou deux fois à des dîners de famille dans cette maison-là... Brrrr... J'avais froid aux épaules... Des savants à deux cravates, des jeunes gens en lunettes d'or, des femmes que leurs naturalistes de maris ont l'air d'avoir extraites de leurs collections, et des jeunes filles sur lesquelles on peut étudier toutes les périodes de la chlorose! J'excepte la petite Claire, pour-

tant, soyons juste... Celle-là a de la santé et une assez jolie figure... Mais quelle toilette, grand Dieu! et quelle conversation!... « La mère Angèle est bien favorisée; elle a eu des entretiens directs, comme Marguerite-Marie..., » ou bien : « Jeanne de Labrit a été à Rome pendant les vacances, et elle a eu le bonheur d'être admise avec son mari à une audience du Saint-Père. » Voilà ce qu'elle a de plus gai à conter... Littérature, arts, et, ce qui fait le fond de notre vie, la tendresse, ne lui en dites rien : elle rougit et... plus personne... Ah! l'homme qui épousera cette élève des Picpusiennes ne sera pas dérangé de son travail par la conversation de sa femme...

Elle s'arrêta brusquement... Elle venait de parler comme elle eût fait devant un jeune Parisien de son monde, habitué à cette façon légère de traiter des choses que je jugeais dignes de tous les respects. Le ton, les mots, et surtout un certain mépris des femmes que trahissait cette sortie, me froissèrent aux fibres les plus sensibles. A ce moment-là, Marie-Thérèse me déplaisait.

Elle comprit qu'elle avait fait fausse route.

— Après tout, fit-elle, vous savez, mon cher Frédéric, tout ce que je vous dis là, ce sont des méchancetés sans grande conséquence. Claire

m'a laissé le souvenir d'une fillette assez jolie, mal habillée et un peu sotte... Mais le mariage nous transforme; elle peut devenir une charmante femme, ce qui donnerait raison à Hector.

Comme elle disait ceci, M. de Maleserre entra. Ma rougeur, ma gêne en sa présence, lui firent sans doute comprendre que j'avais été indiscret: il appuya sur moi un regard où je lus de l'étonnement et des reproches. Quelques mots furent encore prononcés, debout. Marie-Thérèse me demanda si je restais à dîner; car il était près de sept heures. Je prétextai un rendez-vous, on me laissa partir et je m'en retournai chez moi, l'âme non plus effervescente comme naguère, mais troublée par la conscience d'une première défaite et le remords d'une première trahison.

III

Je passai plusieurs des jours qui suivirent à m'observer et à m'interroger. Je ne savais quel nom donner au bouillonnement intérieur qui me brûlait la poitrine, me remontait au visage en afflux de sang, au cerveau en désir confus de liberté, d'expériences et d'aventures. Descartes ou Malebranche eussent caractérisé mon état, en disant que mes esprits animaux s'agitaient alors avec une activité exceptionnelle. Pour moi, ces sensations neuves me causaient la même surprise que si un miroir placé devant moi m'eût renvoyé une image différente de la mienne. Je n'éprouvais d'ailleurs ni le goût ni le besoin de travailler; seulement, sans

rien faire, je ne m'ennuyais plus. Je subissais une transformation morale bien profonde : car, pas un instant, quand la première agitation se tempéra d'inquiétude pour l'avenir, l'idée ne me vint de m'adresser à l'homme que j'avais toujours considéré comme l'infaillible conseiller : au confesseur. Instinctivement, je m'éloignais des églises : et quand mon cœur trop plein voulut impérieusement s'épancher, j'accueillis sans répugnance, cette fois, le projet de consulter Francis O'Kent.

Je cherchai dans mes tiroirs la dernière lettre de l'Irlandais, que j'avais gardée : je relus ces lignes d'une fine et ferme écriture, où toute l'énergie de l'homme se peignait. Les phrases avaient un relief étonnant, que j'ai retrouvé, plus tard, dans les livres de Vallès. La brutalité des mots y éclatait çà et là, comme des amorces... « Viens me voir, petit, disait-il, si tu n'as pas peur d'emporter une odeur d'immoralité à tes chausses, après avoir fait ta visite des concubins. » Il me sembla qu'une heure passée avec lui me conforterait l'âme, comme une fustigation énergique raffermit les muscles. Un matin, je me rendis vers dix heures à l'adresse qu'il m'avait indiquée, rue du Cardinal-Lemoine.

Je vis une de ces horribles maisons, hautes, noires, lépreuses, qui résument et symbolisent la vie étroite, promiscuée et malsaine, de quiconque habite Paris sans être riche. L'odeur pauvre de la loge me donna une nausée; un homme, accroupi sur une table de tailleur, me jeta un numéro d'étage comme on jette un sou à un mendiant importun. C'était au cinquième, au fond du corridor, à droite.

Je montai : le contraste entre la destinée de mon ami et la mienne me blessait les yeux. S'il avait eu, comme moi, la sécurité des lendemains, la fortune, le nom, toutes ces forces inemployées dans mes mains qui ne voulaient pas les étreindre, quel rôle n'eût-il pas joué sur la scène du monde?... Un instant, tant cette réflexion me poignait, je fus tenté de revenir en arrière, de redescendre. Il me semblait que l'antithèse de nos conditions allait choquer aussi Francis, et plus cruellement que moi. Puis la curiosité et l'inertie l'emportèrent. J'atteignis la porte indiquée, sur laquelle je vis le nom d'O'Kent écrit à la plume; je frappai.

Une jeune femme, d'un assez joli visage vulgaire, vint m'ouvrir : son bras gauche soutenait contre sa poitrine un enfant au maillot; l'enfant

venait de téter ; le corsage de la mère bâillait encore et des gouttes de lait avaient roulé sur l'étoffe.

— Monsieur O'Kent?

— Entrez, monsieur, répliqua la jeune femme. Il est ici.

Elle m'introduisit dans une pièce assez vaste, très claire, qui devait servir à la fois de cabinet de travail, de salle à manger, de *nursery* même, car je vis un berceau dans un coin, près de la fenêtre. Les murs, tendus d'un affreux papier jaune, étaient absolument nus. Des livres s'éparpillaient sur tous les meubles. J'en reconnus quelques-uns que j'avais vus au Boisguillaume, dans la chambre de mon maître d'anglais.

On chuchota de l'autre côté de la porte ; puis la voix de Francis me parvint : « Ah ! je sais... » Un instant après, il entra en manches de chemise, la figure rouge de récentes ablutions.

Il me tendit la main.

— Voilà une visite qui me plaît, me dit-il, mais que je n'espérais pas. Comment as-tu pu te décider à monter, d'abord la montagne, puis mes cinq étages ?

Je répondis :

— Mon cher maître, je viens vous demander des conseils.

— Parfait, répliqua Francis... Les conseils sont la seule monnaie que je puisse prêter aux amis, mais je n'en suis point avare... Tu déjeunes avec nous ?

— Oui..., si je ne vous dérange pas. J'avoue que j'en avais l'intention.

— Tu as bien fait.

Et se tournant vers la porte, il cria :

— Marie ?

La jeune femme reparut.

— Tu mettras un couvert de plus. Périgny déjeune avec nous.

— Bien, fit-elle.

Elle sortit. Je questionnai O'Kent avec un peu d'embarras.

— Vous êtes marié ?

— Non..., pas encore. Marie est ma maîtresse pour le moment. Nous nous marierons quand nous aurons de l'argent, si toutefois nous sommes encore d'accord là-dessus.

J'eus envie de répondre : « De l'argent, en voulez-vous ?... » Mais je savais la susceptibilité chatouilleuse de Francis. Je dis seulement :

— Et l'enfant ?

Ses petits yeux pleins de génie luisirent.

— L'enfant est mon fils, dit-il. N'est-ce pas

que c'est un gaillard pour ses onze mois ?... Mais toi, à qui il suffit d'étendre la main, ne vas-tu pas te marier ?... Tel que je te connais, tu es fait pour avoir cinq enfants à trente ans.

Je lui dis que, jusqu'à présent, je n'avais pas fréquenté le monde; que pourtant un parent m'avait sondé sur la question du mariage, mais que je n'avais pas vu la jeune fille.

Francis me regarda fixement.

— Allons, fit-il, je comprends ce qui t'amène ici. Quelque intrigue de femme que tu as nouée dans ton monde et dont tu ne sais plus comment te dépêtrer. Je ne suis pas grand clerc en la matière; je n'ai jamais vu les femmes du monde qu'à travers les vitres de leurs coupés ou au théâtre. Enfin, n'importe, nous tâcherons d'en raisonner *à priori,* en géomètres.

Tandis qu'il parlait, Marie rentrait, apportait la vaisselle et mettait le couvert. Je l'observais. Elle m'inspirait un peu de dégoût et de trouble, car, pour moi, c'était une *mauvaise femme,* la concubine d'un homme. Je regrettai à ce moment d'être venu; j'aurais voulu supprimer ce que je regardais comme une démarche dangereuse.

La table mise, la jeune femme servit des œufs à la coque et dit :

— C'est prêt.

Le repas, d'abord silencieux, s'anima vite. Les souvenirs de collège sont toujours un inépuisable sujet d'entretien. Nous rappelions les noms de ceux que nous avions connus, ceux qui avaient disparu, ceux qui déjà se séparaient de la foule. Je m'étais échauffé peu à peu : je sentais une affection réelle, à travers la brusquerie familière de Francis; et puis, Francis, c'était un peu de ma jeunesse, et tout m'était cher qui me rappelait ma jeunesse heureuse. Je mangeais de grand appétit, comme jamais il ne m'arrivait de manger, rue Madame, bien que mon domestique fût un assez bon cuisinier. Le cidre était l'ordinaire boisson de ferme de mon pays; il me râpait la langue : mais je le buvais avec joie, et quand je portais le verre à mes lèvres, l'odeur malique évoquait la vision de grasses pâtures vertes, encloses de haies et de fossés, avec les pommiers tortueux, plantés en quinconce, et les vaches couchées à leur pied. Marie, sans oublier son enfant qui dormait dans la chambre voisine, nous servait avec un mutisme d'esclave.

A l'heure du café, — après avoir allumé une pipe en me demandant ironiquement si l'odeur du tabac ne me gênait pas, Francis s'écria :

— Voici le moment de la consultation. Raconte-moi ton cas, je mettrai mes lumières à ta disposition.

J'éprouvais quelque gêne à parler devant Marie. Francis s'en aperçut. Il hocha la tête, répondant à une idée que je n'avais pas exprimée :

— Si tu crois, fit-il, que Marie va écouter ce que tu dis et que les histoires de femmes du monde l'intéressent! Elle a bien autre chose à penser, va; — sans compter le dîner de ce soir, le terme à payer, et tout le ménage à faire aller avec dix francs par jour! N'est-ce pas, Marie?

La jeune femme nous regarda avec son air placide, un peu animal, et murmura :

— Pour sûr!

Je me décidai, je contai à demi-voix, d'abord avec effort, puis sincèrement et sans timidité, l'histoire de mes luttes intérieures; en les contant, j'avoue qu'elles m'apparaissaient mesquines, — et je m'étonnais d'avoir eu l'âme si fort bouleversée, d'avoir tant combattu, presque souffert, pour de pareils fantômes.

Francis démêla très finement ces sentiments à travers les embarras de mon langage. Quand j'eus fini, il répliqua, après un temps de silence :

— J'aime à voir, mon cher Frédéric, qu'au

fond, tu te rends compte de la vanité de ce grand drame que tu viens de raconter.

— C'est vrai, répliquai-je..., mais demain ?...

— Justement, reprit Francis, tu t'en rends compte aujourd'hui, parce que tu me l'as dit ici, dans cette chambre de pauvre, où de pauvres gens t'ont fait partager leur pain rassis et leur cidre vert; où tu vois des êtres humains aux prises avec la vie vraie, et non plus, comme toi, avec des chimères. Quand tu te retrouveras en tête-à-tête avec toi-même, dans ton appartement de la rue Madame, tu attacheras à nouveau de l'importance à ces misères et le monde finira pour toi au jardin de M. de Maleserre et aux yeux de sa femme... N'ai-je pas raison ?

Je murmurai :

— Si..., je crois que vous avez raison.

A ce moment, un cri d'enfant jaillit de la pièce voisine; Marie, qui tricotait une brassière, se leva lestement, alla chercher le bébé, et revint en déboutonnant son corsage. Puis elle s'assit et commença à l'allaiter.

O'Kent regarda ce tableau avec complaisance. Il poursuivit lentement, sans le quitter des yeux :

— J'ai raison, c'est bien certain. Par consé-

quent, il nous faut traiter tes préoccupations comme si elles étaient sérieuses. En somme, si j'ai su comprendre tes explications de tout à l'heure, tu es venu me consulter sur deux points : tu voudrais qu'on t'éclairât sur la nature de tes sentiments à l'égard de ta cousine et réciproquement; de plus, cela éclairci, tu désirerais qu'on te dictât ta conduite ?

Il s'arrêta, quêtant un assentiment que je donnai de la tête.

Il continua :

— Je te répète d'abord que je n'entends pas grand'chose à toutes ces sentimentalités de fainéants et de riches; toutefois, avec mon bon sens vulgaire, voici ce que je crois voir dans ton cas : Premièrement, Mme de Maleserre est une gaillarde qui n'en est pas à son premier amant, j'en donnerais à couper la main de mon fils...

Il fit encore une pause; sa phrase m'avait heurté au cœur; elle évoquait des soupçons que je ne m'avouais point à moi-même.

— Deuxièmement, reprit-il, cette coquine qui a envie de te déniaiser, tu ne l'aimes pas, toi..., car si tu l'aimais, tu ne m'aurais pas laissé parler d'elle comme je viens de le faire...

J'avoue que cette démonstration brutale me

frappa. C'était un coup de bistouri rudement donné en plein abcès; cela faisait mal, mais cela soulageait.

— Voilà donc, continua Francis, vos situations respectives : elle, sensuelle et curieuse; toi, ignorant, chaste quant aux sens, inquiet quant à l'esprit, espèce de chérubin névrosé qui marche à l'amour avec des trépidations de dévote en mal de confession.

— Peut-être, répliquai-je. Mais le remède?

— Ah! le remède... Je vois deux partis possibles. L'un, c'est de t'abandonner, de laisser faire aux événements : alors je sais bien ce qui arrivera. Mme de Maleserre deviendra ta maîtresse, et jamais ce mot si étrangement appliqué à l'amante n'aura été plus vrai. C'est aussi sûr que les lois de la mécanique.

— Mais c'est affreux, ce que vous dites là! m'écriai-je. Vous savez bien que je ne veux pas tromper son mari...

— Évidemment, reprit O'Kent, voilà le point délicat. Sans ce diable de mari, il n'y aurait pas grand mal à ce qu'une coquette déniaisât un bel innocent de plus. Mais le mari est ton ami, un peu ton bienfaiteur?

— Mon bienfaiteur, certainement...

— Eh bien! alors, mon cher Frédéric, il faut prendre le second parti. Un homme énergique, moi, par exemple, irait trouver le mari et lui dirait qu'il ne peut plus aller chez lui. Je te connais, tu n'oseras pas faire cela.

— Oh! non...

— Tu rompras donc sans phrase, tu ne remettras plus les pieds chez Mme de Maleserre. Et encore, je ne serais pas surpris qu'elle vînt te poursuivre chez toi!... Par conséquent, si sincèrement, courageusement, tu veux faire ce que tu crois ton devoir, dépayse-toi, quitte la France sans donner ton adresse, et voyage quelque temps sur le continent, comme disent les Anglais. Remarque que ce que tu t'imposes là n'est pas bien pénible. Combien de pauvres diables intelligents, dont je suis, payeraient d'un an de leur vie la possibilité de faire un pareil voyage!... Quand tu reviendras, Mme de Maleserre aura pris un autre amant, à moins que tu ne la retrouves fortement marquée et vieillie, ce qui ne serait pas autrement extraordinaire, puisqu'elle a été la compagne de couvent de ta mère. Toi, qui ne sais rien de la vie pour le moment, tu auras acquis quelque expérience; rappelle-toi le dicton sur les voyages et la jeunesse. Tu auras eu des

maîtresses à Vienne et à Florence, tu n'auras plus peur d'une coquette sur le retour... Et puis, l'espace et le temps sont de puissants facteurs d'oubli; qui sait si ta cousine aura encore envie de toi ?

J'avais écouté avec beaucoup d'attention et d'intérêt les paroles de Francis. Elles me semblaient contenir une forte dose de vérité mélangée à pas mal d'erreurs. La vérité, c'était que je devais quitter Paris. Après cela seulement je pourrais me dire : « J'ai fait tout mon devoir... » Mais je ne croyais pas, comme lui, qu'un simple dépaysement me guérirait l'âme. Quant à cette vie dissolue qu'il m'offrait comme un moyen de cure, elle me faisait horreur. Mon imagination, sur les derniers mots de l'Irlandais, s'était mise en campagne, et je me voyais déjà traînant d'hôtel en hôtel, en Allemagne ou en Italie, le même ennui, la même inquiétude...

Autour de moi, l'on se taisait. Je n'entendais que le bruit de succion de l'enfant, dont les mains se crispaient sur le sein de sa mère. L'avenir m'apparut soudain empoisonné par cette fatalité de ma rencontre avec Mme de Maleserre. J'aperçus la nécessité de la chute, mon impuissance à combattre une force supérieure à ma volonté... La

comparaison s'établit spontanément dans mon esprit, entre la robuste santé morale de Francis O'Kent et ma propre infirmité, entre la noblesse du but vers lequel il marchait d'un pas égal et l'égoïsme de mes inquiétudes. Je laissai tomber ma tête dans mes mains, et je m'écriai :

— Ah ! je suis un misérable et un malheureux !

Des larmes que je contraignais, se pressaient au bord de mes yeux.

Mon ancien maître m'observa quelque temps sans rien dire. Puis, tourné du côté de sa femme, et me montrant à elle, il se mit à parler à demi-voix :

— Regarde pleurer cet homme. Il a tout ce que le désir le plus capricieux peut rêver pour assurer un bonheur humain. Il est plus que millionnaire, il est beau, il est intelligent, il est jeune, il porte un grand nom, il possède ce bien inappréciable : la Liberté. Nul n'a le droit de lui dire : « Va là, » ou : « Fais ceci. » Il est son maître. S'il lui plaît de partir dans une heure pour un voyage outre les mers, il le peut. S'il veut distribuer sa fortune aux pauvres et se faire moine, il le peut; il a le plus haut degré de la liberté, celle qui n'est entravée ni par le besoin d'argent,

ni par l'encombrement d'un travail opiniâtre, ni par la nécessité de demeurer en un même lieu, ni par aucune fragilité d'esprit ou de corps. Et le voilà qui se trouve le plus misérable et le plus pitoyable des hommes, parce qu'une femme légère dont il aime le mari veut faire de lui son amant.

Il haussait la voix, grisé par sa propre déclamation, et ce fut avec son « gueuloir de meeting, » comme il disait, qu'il poursuivit :

— Hé! chérubin de décadence! Aime donc ta cousine ou ne l'aime pas (les mots qu'il employa furent plus brutaux); crois-tu que la société en sera étonnée ou troublée ? Parce que des prêtres et des femmes t'ont élevé, parce qu'on t'a persuadé qu'il y avait une moralité et une immoralité dans l'amour, tu espères échapper à une force qui depuis des milliers d'années rapproche les êtres humains, consentants ou non, les fait se désirer de toute leur puissance pour un instant de mystérieuse communion ? Autant vaudrait tenter de se soustraire par des raisonnements à la pesanteur ou à la force centrifuge... Allons, Wilhelm Meister, pars en voyage dans la vie; fais l'apprentissage de la passion; au bout de la route, la nature t'aura affranchi. Les moralistes auront

beau se rebeller là contre et crier comme des paons pour quelques baisers échangés : l'âme n'est pas aguerrie, elle est même inapte à la pitié, au sacrifice, quand elle n'a pas été éprouvée, meurtrie, bouleversée par l'amour. Il est des âmes qui en sont brisées : les fortes survivent plus fortes; c'est la loi magnifique de la sélection... Hausse-toi à ces hauteurs spéculatives, et tu ne viendras plus pleurer ici comme un enfant pour une misérable intrigue mondaine, aussi indifférente à l'humanité que la rencontre d'un gueux et d'une gueuse.

Marie, qui tenait dans les bras son enfant maintenant endormi, murmura doucement :

— Francis !

— Oui, répondit-il d'une voix calmée, tu as raison, je m'emballe...

Et il ajouta, très doucement, en se tournant vers moi :

— Ecoute, Périgny, tu es venu me demander mon avis sur un cas de conscience : je te le donne en toute franchise; tant pis s'il blesse tes convictions. A mon sens, l'amour n'est qu'un geste : sa moralité est toujours limitée par le bien et le mal que ce geste cause autour de lui; de moralité intrinsèque, il n'en a point. En lui-même, il n'est

ni noble, ni honteux : il est seulement égoïste. C'est sans doute pour masquer cet égoïsme que les femmes et les poètes ont tissé et brodé le voile des complications sentimentales; enjolivements puérils, mais si séduisants que la plupart des amants finissent par les goûter plus que l'amour même. Tu es de ceux-ci, mon enfant. Aime donc; approche du Zaïmph avec tremblement, touche-le et soulève-le : derrière, tu trouveras, au lieu de l'immatérielle image que tu rêves, le froid symbole de la débauche humaine. Alors tu pleureras, tu maudiras ton illusion et le leurre de la nature; ne te désespère pas, cependant. L'amour égoïste n'est que la première étape, l'étape nécessaire, vers cet autre amour qui ne trompe point, qui ne laisse point au palais un goût de cendres : je veux dire l'amour impersonnel, celui que tes éducatrices appelaient la charité, — que nous appelons, nous, la pitié.

Il avait peu à peu baissé la voix, ému lui-même par ses propres paroles, tant elles jaillissaient des replis intimes de son cœur... Il se tut tout à fait. Moi aussi, je me sentais troublé. Cette chambre dont les murs nus suaient la pauvreté banale; cette femme du peuple berçant un enfant sur ses genoux; Francis pensif, les yeux illuminés

par je ne sais quelle vision d'avenir, se transfiguraient. J'y voyais maintenant l'humble laboratoire et les ouvriers désintéressés d'un travail obscur, chimérique peut-être, mais autrement noble, assurément, que tout ce qui sollicitait ma pensée ou mon effort. Je fus sur le point de m'écrier : « Prenez-moi avec vous..., dites-moi ce qu'il faut faire; j'ignore le but que vous poursuivez; n'importe! ce sera le mien... Délivrez-moi de l'amour égoïste. » L'Irlandais, qui ne me quittait pas du regard, devina mon envie. Il posa doucement sa main sur la mienne et murmura :

— Pas encore... Plus tard, peut-être.

On frappa à la porte. Marie alla ouvrir, et je vis entrer un grand garçon maigre, à longs cheveux blonds.

— Eh bien! lui dit O'Kent en lui tendant la main ; déjà revenu ?

— Oui, tous nos amis ont été exacts au rendez-vous; comme cela, il n'y a pas eu de temps perdu.

— Des nouvelles ? insista Francis.

— Quelques-unes... Bonnes et mauvaises.

L'inconnu me jeta un regard qui signifiait : « Je parlerai quand ce monsieur sera parti. »

— Excuse-moi, fit O'Kent; je suis obligé de te

renvoyer. Nous avons à causer tout de suite de choses dont le secret n'est pas seulement à nous.

Je serrai la main de mon ancien maître; je saluai Marie et l'étranger. En traversant l'antichambre, je demandai :

— Viendrez-vous, à votre tour, déjeuner un de ces jours avec moi ?

— Oui, répliqua-t-il. Je te promets de venir dès que j'aurai le temps. En passant rue Madame, je monterai chez toi, si toutefois ton portier n'a pas peur de ma tête d'insurgé.

IV

Ma visite rue du Cardinal-Lemoine me laissa une ample matière à réflexions; mais elle ne me donna point le repos. Quand le temps et la solitude eurent tamisé mes souvenirs, je me retrouvai aussi incertain, aussi anxieux de l'avenir que jamais. Certes, j'avais trop de foi dans les doctrines que m'avaient léguées mes saintes pour accepter aveuglément les principes de Francis O'Kent. Pourtant sa formule : *l'amour n'est qu'un geste,* me revenait importunément. Je m'efforçais de me démontrer à moi-même que la morale des mœurs avait une base nécessaire, en dehors des convenances

sociales et des inspirations du sentiment. Je m'en voulais de ne point trouver cette base... « N'importe, me disais-je. Je ne céderai point. » Et je m'arrêtai à une résolution bien digne de mon âme irrésolue : Ne point rompre avec les Maleserre, mais seulement espacer mes visites; n'aller voir Marie-Thérèse qu'une fois la semaine, et à son jour. Je me tins parole quelque temps. Elle parut surprise d'abord, devina vite un parti pris et ne me fit aucun reproche. A chaque visite, je la trouvai plus triste, et les regards qu'elle fixait sur moi semblaient me dire : « Comment ai-je mérité d'être traitée ainsi ? » Cette tristesse m'attaquait le cœur par l'émotion à laquelle je savais le moins résister, l'émotion tendre, en même temps que la contrainte aiguisait cruellement ma fièvre sentimentale.

Ce ne furent pas les seuls facteurs de ma transformation. J'avais fait un acte de renoncement définitif au travail. Le matin, on m'amenait un cheval du manège de la rue Lhomond, et je partais pour le Bois. Dans ces promenades, où je ne cherchais qu'une distraction physique, l'âme de Paris commença à me pénétrer... Juillet finissait; la montée des avenues, vers la porte grillagée d'or, était un perpétuel et multiple enchante-

ment. Le ciel avait une pâleur à peine bleuâtre; un poudroiement de soleil, délicat, fugace, s'épandait de ce ciel sur les verdures atténuées, sur le cadre monumental des somptueux hôtels aux fenêtres endormies. Quelques voitures roulaient sur le pavé de bois, des charrettes légères, fuyantes; des mails d'exercice attelés de bêtes neuves qui ruaient aux caresses du fouet. Dans la contre-allée que je suivais au pas, des cavaliers me dépassaient. Parfois c'étaient des fillettes, serrées dans leur habit de cheval, trottant à côté de leur père. Elles me lançaient un coup d'œil au passage. Elles ignoraient que ce regard éveillait en moi des résonances douloureuses, je ne sais quel sentiment de vie manquée, de tendresse mal engagée et dépensée contre le but.

L'après-midi, je visitais Paris, avec la curiosité professionnelle d'un Anglais spleenétique. Je connus un à un les trésors de pierre que les siècles ont légués à l'incomparable cité; je passai de longues heures dans les galeries du Louvre, m'imprégnant d'une atmosphère de chefs-d'œuvre qui, peu à peu, me montait au cerveau et me grisait. Mais je me rendais bien compte que ce n'était là qu'une émotion affleurante; mon âme n'en était pas atteinte comme par les spec-

tacles de la nature ou par la présence des êtres aimés...

Un soir, une réclame de plage, tombée sous mes yeux, me donna un brusque désir de fuite. La nuit et le lendemain, je mûris ce désir. Rien ne m'empêchait de partir; mais, après tant de tentatives inutiles, j'avais perdu l'espoir du divertissement. Où irais-je ?... Le Plouis s'évoqua aux profondeurs de mon rêve; en deux heures, je pouvais m'y retrouver. Mystérieuse hypocrisie de la conscience humaine! Je repoussai la vision salutaire en me disant, comme le centurion: « Non! je ne suis pas digne d'entrer dans cette demeure, » et l'envers de ma pensée était: « J'aime le mal de mon âme; et j'ai peur de la guérison. » Je ne voulus même pas de la Normandie : je choisis une station de la mer du Nord, très peu mondaine, fréquentée seulement par les gens du pays. Le jour même où mon choix fut arrêté, j'allai boulevard de Latour-Maubourg, heureux de donner un prétexte plausible à la rupture de mes engagements. Je trouvai Marie-Thérèse seule. Elle me toucha par son attitude triste, humiliée, presque craintive. Nous parlâmes de choses indifférentes. Aux dernières minutes, comme nous étions debout près de la porte, j'osai lui dire :

— Je quitte Paris.

Elle devint toute blanche. Sa bouche se crispa. Elle dit seulement :

— Ah!

Tout de suite, tant je souffrais moi-même de la faire souffrir, j'ajoutai :

— Pour quelques semaines seulement... Je vais à la mer.

— Eh bien, fit-elle, redevenue maîtresse d'elle-même, soyez heureux...

Et, sans me tendre la main, elle me salua de la tête et rentra.

... La mer du Nord n'est point bleue comme la Méditerranée, elle n'est point glauque comme l'Océan. Elle développe sous le regard, depuis la plage de sable, à peine déclive, jusqu'à l'horizon violet, une immense étendue livide, striée de bandes grises, noires ou jaunes, — vagues d'eau souillée dont l'écume même est dépourvue de blancheur. Le soleil qui moire cette blafarde étendue est lui-même pâle et comme convalescent : on peut aisément fixer son disque à travers le voile de brumes qui l'enveloppe. La mer du Nord est triste, et ses bords sont tristes comme elle. Sur les dunes de sable basses, informes, arrondies et affaissées, il pousse çà et

là une herbe misérable, rongée par le sel et rouillée par le vent... Les plages françaises sont fréquentées par des gens de la région, calmes, peu expansifs, peu exigeants sur la qualité de leurs plaisirs. Quelques cafés, un médiocre casino leur suffisent. Durant un mois, je goûtai dans l'isolement l'affreuse douceur de cette tristesse. Avec la persistance d'un mangeur d'opium, je m'en grisai : je ne laissai pas échapper une occasion d'éveiller en moi le désir des larmes, et, pour ainsi dire, *de me faire crier l'âme*. Je me rendais ce témoignage complaisant, qu'en fuyant Paris, j'avais agi héroïquement : et, me jugeant digne de récompense, je permettais à mes rêves le voyage périlleux du passé.

Le croirait-on ? Ce mois de solitude, où durant des journées entières je n'échangeai pas une parole, ce mois passa plus vite qu'un rêve. Même aujourd'hui, quand j'en rappelle le souvenir, je savoure avec un tressaillement le goût de sa voluptueuse amertume. Il me laissa consumé, tremblant, le cerveau vide et le cœur douloureux ; mais au moins, quand je rentrai à Paris aux premiers jours de septembre, je croyais savoir le nom de mon mal, et si, pensant à Marie-Thérèse, je ne disais point : « Je l'aime, » au moins je di-

sais : « J'ai besoin qu'elle m'aime, » et j'étais décidé à me laisser aimer.

A peine rentré, je me fis conduire à l'hôtel de Maleserre. Marie-Thérèse était sortie. Je trouvai Hector. Son premier mot, en me voyant, fut : — « Mon Dieu, mon pauvre enfant, comme vous êtes pâle et maigri? Êtes-vous souffrant?... » Les marques d'affection qu'il me prodigua m'embarrassèrent; il me sembla qu'il lisait à livre ouvert dans mon cœur, et voulait se faire pardonner le mal dont je souffrais à cause de lui.

Le lendemain matin, après une nuit agitée, je reçus une lettre dont je reconnus le parfum. Mme de Maleserre me disait son regret de ne pas s'être trouvée chez elle la veille. Elle m'engageait à venir, le soir même, les rejoindre à l'Opéra. On donnait une reprise de l'œuvre la plus fameuse d'un maître contemporain; et cette reprise avait l'éclat et l'attrait d'une *première,* grâce à la rentrée en scène d'une cantatrice incomparable, depuis cinq ans éloignée de Paris.

« Venez, mon cher enfant, concluait Marie-Thérèse. Votre grand deuil est fini. Venez; mon mari vous a trouvé changé et pâli. Vous êtes malade de solitude; il faut absolument vous distraire. »

La lettre me toucha par son allure simple et comme maternelle. « Je suis vraiment fou, pensai-je, de me dérober à cette affection sincère, qui me cherche. » Et pas un instant je ne songeai à refuser l'invitation...

Vers huit heures et demie, je descendais de voiture devant l'Opéra, avec le pressentiment que cette soirée marquerait dans ma vie. Arrivé au milieu de l'escalier, qui, de la place, accède au vestibule, j'éprouvai le désir de fixer dans ma mémoire le décor des événements que j'attendais. Je m'arrêtai sur le large palier, je me retournai. J'entrevis dans un éclair les marches de marbre moirées par la lumière électrique, les façades des hautes maisons à balcon de fer, les coupés fringants qui stoppaient au pied du perron, débarquaient des couples uniformes, une femme encapuchonnée de couleurs claires, un homme en frac sous le court pardessus, puis les gardes de Paris immobiles, figés sur leurs rudes chevaux rouges, puis la cohue des voitures heurtée en remous autour du *refuge,* et le double chapelet convergent des réverbères le long de l'avenue de l'Opéra et de la rue de la Paix... Sur ce mouvement, sur ces clartés, le ciel surbaissé, menaçant, tendait des nuées rougeâtres, tragiques

comme la fumée d'un incendie. Je détournai les yeux avec effort, et je me décidai à entrer dans le théâtre.

Je me revois, quelques instants plus tard, accoudé au balcon d'une loge entre colonnes. J'étais arrivé comme l'orchestre attaquait l'ouverture. Assis à côté de ma cousine, je sondais la salle du regard. Paris était là, Paris mondain, Paris riche, Paris célèbre. Ces femmes aux bustes nus où les diamants luisaient en feux prismatiques, elles étaient connues pour leur beauté professionnelle, pour leur nom, pour la situation de leurs maris. Ces hommes dont les silhouettes sombres, tachées de la grande tache blanche du plastron, s'ébauchaient dans le fond des loges, c'étaient des artistes, des rois de l'argent, des personnages politiques... Comment rendre l'impression produite sur l'enfant inexpérimenté que j'étais, qui n'avait jamais vu une gorge de femme, qui *n'avait jamais été au théâtre,* par cet étalage hardi de la beauté féminine, par cette manifestation éblouissante du prestige théâtral?

Près de moi, j'apercevais, avec un effarement de pudeur, le corsage de Marie-Thérèse largement échancré, sans manches, de simples agrafes de diamant cerclant les épaules. Je demeurai

quelques minutes la gorge serrée, les yeux hésitants comme un oiseau de nuit en plein jour. Heureusement, la musique était là pour niveler et fondre mes sensations, pour rythmer les battements de mes artères. Et puis, il y avait dans cette rentrée triomphale de la célèbre cantatrice, dans l'affolement électrique de cette salle bientôt levée et acclamante, un véritable *divertissement,* au sens où Pascal emploie le mot, c'est-à-dire quelque chose qui empêchait le reploiement de la pensée. Je pus ainsi reprendre quelque empire sur moi-même, et, pendant les entr'actes suivants, répondre sans trop d'embarras aux questions de mes cousins. Hector, comme à l'ordinaire, se montrait plein de sollicitude et fixait sur moi ce regard mêlé de reconnaissance et d'intérêt qui m'avait tant ému la veille. Marie-Thérèse parlait peu, mais elle ne cessait pas de m'observer, comme si elle eût voulu suivre dans mes gestes, dans mes yeux, l'effet produit sur moi par sa beauté. Et moi, le sang aux joues, la parole maintenant aisée et fiévreuse, vibrant sous une émotion vraiment unique, je souhaitais que ce trouble n'eût jamais de fin.

Au dernier entr'acte, M. de Maleserre quitta la loge, nous laissant dans le salon du fond, assis

sur un canapé. Comme par une divination de mes pudeurs, Marie-Thérèse avait enveloppé ses épaules d'un petit châle de blonde noire qui les voilait à demi; j'osais à présent la regarder et je pensais, sans entendre de ses paroles autre chose qu'une exquise musique : « Comme elle est belle... Et elle m'aime!... »

M. de Maleserre tardait à revenir. Nous voulûmes regagner nos places. Mais nous nous sentîmes pris l'un à l'autre: le bout du châle s'était accroché à la manche de mon habit. Debout tous deux, elle souriante, moi un peu gêné, je m'efforçai de défaire la maille. Il fallait me pencher tout contre l'épaule nue, et à l'émotion de ce voisinage, se joignait l'anxiété que mon cousin ne rentrât, que les spectateurs pussent nous voir de la salle; que sais-je?... Soudain Marie-Thérèse, qui me tournait le dos, eut un léger mouvement; son épaule nue effleura ma bouche. Le contact me fit frémir jusqu'aux moelles; mais je ne cherchai pas à y soustraire mes lèvres... Encore incapable de vouloir, je ne les appuyai point sur la peau blonde, subtilement odorante; mais je restai là, penché, un instant infiniment court pendant lequel mes doigts crispés sur le bouton prisonnier l'arrachèrent. Le châle re-

tomba... Alors Marie-Thérèse souleva son bras, et, se retournant vers moi lentement, le fit passer sous mes lèvres, tout du long, de l'épaule à l'ongle extrême de la main... Après, elle me jeta un regard où luisait je ne sais quel contentement qui ne me parut pas exempt de cruauté. Elle regagna sa place au balcon de la loge... Et moi, muet comme elle, je la suivis... Les vraies scènes d'amour n'ont point de paroles.

De cet amour qui devait bientôt devenir si pesant pour moi, je puis dire que ce fut la seule soirée vraiment douce, celle où je goûtai le bonheur de la faute. J'évoquais à chaque instant, sans me lasser, la sensation récente, et l'imagination me la rendait. En même temps, je regardais Marie-Thérèse à la dérobée; je revoyais l'épaule blanche, le bras, et la gorge découverte, le profil délicat et volontaire. Mes yeux se reportaient sur la silhouette d'Hector debout derrière sa femme: et sa vue ne me causait pas de remords, tant il y a d'aveuglement enchanté dans les premières approches de l'amour. Heureusement ou malheureusement, cela est court.

La toile s'abaissa, parmi la tempête des applaudissements et des bravos. Comme nous descendions les marches du grand escalier, Hector me

dit : « Vous allez monter dans notre voiture, Frédéric; nous vous reconduirons rue Madame; ce n'est pas un bien grand détour. »

J'acceptai : mon cousin me força de m'asseoir au fond du coupé, à côté de sa femme. La pluie tombait maintenant toute menue et tiède, sur l'effarement de la sortie des théâtres, qui encombrait de voitures ruisselantes les abords de la place. Il fallut quelque temps à la nôtre pour gagner l'avenue. Quand nous eûmes dépassé la place du Carrousel, il fit nuit dans le coupé. Alors je sentis sur ma main gantée une main nue se poser. Les doigts tâtonnèrent quelques instants autour de mon poignet, déboutonnèrent les agrafes du gant, se blottirent dans le creux de la paume et ne bougèrent plus. Cette caresse discrète, exquise, dura jusqu'au moment où le coupé s'arrêta devant la porte de ma maison.

Je montai chez moi, je me mis au lit le plus vite possible, avide d'obscurité. Et les yeux fermés, heureux de ne point sentir l'approche du sommeil, heureux de l'absolu silence qui m'entourait, — j'évoquai avec une persistance obstinée les incidents de la soirée. Je n'avais point de remords : car il me semblait que je n'avais point fait de mal, ce qui était un étrange aveuglement.

C'est que la douceur de ces premières caresses, encore chastes à demi, est extrême pour les âmes neuves et féminines. Rien, dans ce que j'avais fait, ne remua l'écume de dégoût qui dormait au fond de mon âme.

Pourquoi faut-il que ces chastes caresses ne soient pas tout l'amour?

V

PAR une sorte de grâce, la dernière que m'accorda la destinée, l'émoi délicieux de cette soirée ne s'évapora pas pendant le sommeil. Le lendemain matin, je sentis en outre un afflux de sève, une avidité d'agir, de me mêler à la foule des hommes, qui m'étaient bien peu ordinaires. Dès mon lever, je m'étais habillé pour le cheval : debout sur la terrasse vitrée, je déjeunai d'une tasse de thé, les yeux errants sur le lac de verdure, nuancé par l'automne, que le vent de septembre agitait à mes pieds. Mon rêve enlaçait le souvenir de Marie-Thérèse : mais je suis sûr qu'à ce moment je n'avais aucune pensée coupable. Si l'on m'eût

dit que dans quelques heures je commettrais une faute irréparable, j'aurais haussé les épaules. Par un sophisme bizarre je jugeais Marie-Thérèse à l'abri de tout soupçon depuis qu'elle avait eu pour moi des complaisances.

Dire que ce matin-là je vis plus brillants, plus souriants les quais de la Seine, les Champs-Élysées, le Bois; noter que pour la première fois je sentis mon cœur battre pour Paris de cette émotion tendre que m'avaient donnée jadis les lieux aimés, ce serait répéter l'observation banale et vraie de cette transfiguration du décor de la vie, au travers de l'âme qui change. Je me promenai plus longtemps que de coutume, sans fatigue : chaque coin d'allée où je passais m'était cher; il m'était à la fois cruel de m'en séparer et doux d'en chercher un plus secret, plus capteur. Je rebroussai chemin avec le contentement d'une journée bien commencée, d'une vie renouvelée. Et j'eus un élan de reconnaissance vers le dispensateur du bonheur humain, vers Dieu.

J'avais coutume, après mes promenades, de prendre une douche, dans un établissement voisin de Saint-Sulpice, puis de rentrer déjeuner, le plus souvent sur ma terrasse. Comme j'achevais mon repas, on sonna chez moi. Mon domestique

vint m'annoncer que Mme de Maleserre m'attendait au salon.

Je n'examinai pas si cette visite matinale était ou non correcte : je pensai seulement qu'*elle* était là, qu'elle venait pour moi, pour réchauffer mon rêve à la réalité de sa présence.

Je courus au salon. Je la trouvai assise dans un fauteuil, contre la fenêtre. Elle me tendit la main, en me disant d'une voix qui tremblait un peu :

— Voilà une visite, Frédéric, que vous n'attendiez pas...

Je balbutiai :

— Non..., mais c'est très aimable... d'être montée ainsi, en passant.

— En passant, répliqua-t-elle, vous dites bien. J'avais affaire dans ce quartie , et, séduite par la beauté du temps, je n'ai pas fait atteler. Alors, comme je traversais la rue du Vieux-Colombier, le nom de la rue Madame m'a fait penser à vous... J'ai eu la curiosité de revoir votre installation. C'est un peu mon ouvrage, vous savez...

Je la remerciai encore. Nous échangeâmes quelques répliques indifférentes où il fut question de M. de Maleserre, du talent de la cantatrice italienne entendue la veille, de l'averse que nous

avions reçue en sortant de l'Opéra. Et je goûtais le plaisir pervers de ces conversations à double entente où sans rien dire des complicités amoureuses, on en évoque pourtant le souvenir.

Marie-Thérèse avait reconquis son assurance ordinaire. Elle se leva et dit :

— Dieu ! qu'il fait chaud. On se croirait en plein été.

D'un geste mutin, elle défit sa voilette, assez épaisse, et la jeta sur mon bureau avec une courte épingle à grosse tête d'or. Puis elle se mit à inspecter en souriant la pièce où nous étions.

Je fis, sans trop de gaucherie, les honneurs de mon logis. Dans la serre, elle vit une table dressée où le dessert était intact.

— Tiens ! fit-elle. Vous déjeuniez ?

— Non, j'avais fini, répondis-je.

Elle sourit :

— Si j'avais su, je serais venue une demi-heure plus tôt, j'aurais déjeuné avec vous.

Des fraises s'entassaient dans un compotier... Elle en prit quelques-unes et les mangea, subitement distraite, les yeux perdus sur le panorama du Luxembourg. Je la regardais, la poitrine échauffée par l'adoration de sa beauté. Enfin, le sortilège

qui m'avait éloigné d'elle était vaincu : j'osais me laisser aimer.

Elle alla vers mon cabinet de travail, y pénétra, s'assit dans mon fauteuil, devant la table où des livres étaient épars, et en regarda les titres.

— Comme vous devez me trouver curieuse! dit-elle.

Puis :

— Qu'avez-vous fait de mon billet d'hier? Vous l'avez déchiré?

— Non, répliquai-je. Il est quelque part, dans un de ces livres.

— Ah! fit-elle incrédulement. Vous seriez bien embarrassé si je vous le redemandais.

Elle se leva et me montra le fauteuil. Je m'y assis à mon tour, et, me prêtant à sa fantaisie, je pris les livres un à un et les feuilletai.

Comme j'étais ainsi penché, je sentis que deux mains se posaient sur mes bras, et qu'une joue s'appuyait, mais à peine, contre ma joue. Ah! certes, en un coin de mon cœur, j'attendais cette caresse, car je m'y abandonnai tout de suite ; tout de suite je fus immobilisé par sa douceur, comme la veille... Mes paupières s'étaient d'elles-mêmes abaissées, sans voiler complètement mes yeux, et

j'apercevais juste au bord du champ de ma vue la courbe ferme du profil de Marie-Thérèse... Sa joue était fraîche; et pourtant la mienne, à son contact, devint vite brûlante... Autour de moi flottait son haleine, tiède comme l'arome des fleurs de serre. Et il me semblait que nous respirions par les mêmes lèvres.

Combien dura cette caresse, je ne sais. Je me souviens que les deux mains de Marie-Thérèse rejoignirent mes mains, et qu'une pression délicate me communiqua sa volonté. Je dus me lever... Elle me guida, ou plutôt un désir commun d'être proches l'un de l'autre nous mena vers le canapé, dans l'angle le plus obscur... Et sans que je susse comment tous ces gestes s'étaient enchaînés, sans que j'eusse un instant l'envie de résister, il se trouva que j'étais assis, appuyé sur les coussins, et Marie-Thérèse à mes pieds. Elle n'avait pas abandonné mes mains, qu'elle serrait contre sa gorge, et je sentais fléchir et résister à la fois cette gorge que la veille j'avais contemplée nue. Déjà pointait en moi la notion que nous faisions quelque chose de coupable; mais je goûtais tant de douceur à mon péché que je ne songeais pas même à lutter... Alors je regardai Mme de Maleserre : elle aussi leva vers moi son

front et ses yeux. Combien, combien différente elle était en ce moment de la créature enfantine et fragile de tout à l'heure! Ses prunelles d'onyx exprimaient une résolution indomptable; ses lèvres serrées avaient une crispation volontaire qui en altérait les douces lignes habituelles. Elle me fit peur; elle le vit; elle se releva à demi, se pencha sur moi. Ses mains se glissèrent sous ma nuque, relevèrent nerveusement ma tête, et elle me parla de tout près, avec des mots hachés, sans suite, que j'entendrai toute ma vie.

— Ah! balbutia-t-elle, être enfin comme cela..., près de toi! Comme je l'ai désiré, ce moment-là!... Tu n'étais qu'un enfant, vois-tu, et déjà je savais qu'il faudrait bien nous aimer, un jour. Et c'est arrivé, tu vois... Tu es près de moi, nous sommes seuls! Tout ce qui est ici, je l'ai préparé moi-même, avec la pensée que je te tiendrais ainsi, comme je te tiens..., que je serais à tes genoux..., que je baiserais ton front..., tes yeux... comme cela. Tu résistes... Oh! ne me repousse pas... Il faut bien que tu m'aimes. Si je croyais que tu vas me repousser, je me tuerais. Je ne veux pas vivre, si tu n'es pas à moi. La vie (et sa voix fléchissait dans un rire bizarre), la vie..., j'y tiens si peu... C'est t'aimer, pour moi, la vie.

Que veux-tu que je fasse? Dis-le..., je le ferai... Personne, pas une femme, plus jeune, plus belle que moi, ne te donnera autant d'amour que je veux t'en donner... Laisse-moi te regarder... Comme tu es beau! Comme tu es jeune! Comme tes yeux sont innocents! Comme ta joue et ton cou sont délicats! Tu es beau comme une femme...

Elle se tut un instant; sa langue s'embarrassait dans sa bouche sèche. Puis elle continua, très bas :

— Te rappelles-tu, quand tu étais enfant, comme je t'attirais?... D'abord tu ne voulais pas; toujours tu venais, pourtant... C'est que tu devais m'aimer. Vois-tu, on a beau se débattre : l'amour fait de vous ce qu'il veut... Tous ceux qui disent que l'on peut résister, sont des menteurs... Ah! prends-moi, prends-moi, je t'en supplie... Je suis à toi, prends-moi! Ah!...

Dites par cette femme à demi étendue sur moi, dont le visage était à la fois suppliant et menaçant, dont la voix se trouait à certaines syllabes, dont les yeux mouraient et revivaient coup sur coup, dont les mains, posées sur mon corps au hasard, passaient de la caresse à la brutalisation, ces paroles devaient terrasser

une âme neuve avec la violence d'un choc de foudre. Tout mon désir vague de la veille et du moment d'avant disparut subitement, ne me laissant qu'une extraordinaire froideur physique, presque un frisson qui s'injecta douloureusement dans mes membres. Et comme un homme qui voit monter la marée autour du récif où il s'est réfugié, je sentis que j'étais perdu, que toute volonté de défense était vaine. Puis mon propre vouloir m'échappa; le coup de fouet d'une force ignorée, intérieure, me secoua. Certes, à ce moment où le sens moral et l'instinct se livrèrent en moi, un bizarre et indiscernable combat, j'eus des gestes purement réflexes, contre lesquels mon âme apeurée protesta. Un affreux dégoût, mêlé (en quelle mesure?) à une curiosité, à un appétit obscur et comme animal, tout cela fut en moi... Mon front s'était détourné des lèvres de Marie-Thérèse; mes yeux se fermaient obstinément... Une voiture roula dans la rue déserte; la cloche lointaine d'un couvent tinta l'*Angelus,* un caprice de ma mémoire évoqua la porte à grands clous du Plouis... Puis, je m'anéantis, je ne pensai plus.

. . . . . .

J'ai été la femme de cet accouplement.

. . . . . .

Délivré de l'étreinte qui m'avait meurtri, je rouvris les yeux; je réparai le désordre de mes vêtements, je jetai un regard autour de moi. Marie-Thérèse était assise près de la cheminée : elle avait les mains sur ses genoux et fixait droit devant elle des prunelles d'hypnotisée. Des réalités de l'amour que je venais d'apprendre, une mortelle écume de dégoût m'était remontée; toute ma rancœur, je la concentrai sur cette femme. Sa présence m'était tellement odieuse que j'eusse voulu la faire prendre par un autre, comme un objet impur, la faire jeter dehors, quitter aussitôt l'appartement pour n'y jamais revenir. Je me levai; je devinais chez elle, comme chez moi, une honte presque insurmontable qui faisait se fuir nos regards : la honte du premier homme et de la première femme quand ils connurent qu'ils étaient nus. J'allai, sans objet, vers une table de travail. Je rangeai des papiers, au hasard... Dans le silence tragique, un abîme de plus en plus profond se creusait ainsi, entre deux êtres qui venaient de se donner l'un à l'autre. Je sentis ces choses; j'eus la conscience de l'effroyable fatalité de l'amour humain, la certitude qu'une volonté extérieure nous manœuvrait en se jouant de

nous... J'entendis sans la voir que ma cousine se levait, et que, muette comme moi, elle rajustait ses cheveux et rattachait sa voilette devant la glace de la cheminée. Quand j'eus la force de me retourner, elle se penchait pour regarder le double cadre où se trouvaient côte à côte les photographies de Mme et de Mlle de Lacaze. Je pensai alors que ces saintes images avaient été témoins de l'acte coupable qui venait de s'accomplir; j'en fus blessé comme d'un sacrilège. J'allai vers la cheminée, je pris le porte-cartes sous les yeux de Marie-Thérèse; je le fermai d'un geste colère et le jetai dans un tiroir du bureau, que je refermai. Elle m'avait regardé faire avec une sorte d'hébétement. Un instant nous restâmes en face l'un de l'autre, les yeux sur les yeux, cette fois. Puis je vis les siens, ces yeux admirables où se reflétait son âme, son âme haute et troublée, je vis ces yeux s'obscurcir, se baigner de larmes qui jaillirent avec l'impétuosité d'une source... Elle se détourna, parut hésiter une seconde; puis, sans un regard en arrière, sans un mot, elle courut à la porte, souleva les tentures, et disparut...

Moi, je demeurai écroulé sur le divan où nous nous étions enlacés. Les pleurs de la jeune femme

m'avaient bouleversé. Un être humain qui m'aimait souffrait par ma faute; cette pensée m'était aussi cruelle que le sentiment de ma déchéance.

Et mon cœur, meurtri par la honte, se dissolvait maintenant dans la pitié.

. . . . . .

Je me sentis incapable d'achever la journée en tête-à-tête avec mes remords. J'écrivis quelques lignes et les fis porter rue du Cardinal-Lemoine. C'était un appel pressant à mon ancien maître. La réponse arriva au bout de trois quarts d'heure: « Je ne puis pas aller chez toi, je pars ce soir pour Calais et l'Amérique; mais trouve-toi à cinq heures à la gare du Nord. Nous dînerons ensemble et tu me diras ce que tu as à me dire. »

Je fus au rendez-vous avant l'instant convenu : Francis O'Kent arriva un peu en retard. En me tendant la main, il me dit avec un demi-sourire :

— Eh bien? *c'est fait,* je parie?

Je répondis :

— Tout à l'heure, je vous raconterai tout... Mais ne vous moquez pas de moi, je vous en prie... Si vous saviez comme je souffre!

Nous entrâmes dans un des restaurants qui avoisinent la gare du Nord; on nous servit un dîner quelconque : il me sembla que O'Kent

mangeait avec appétit. Je fis le récit minutieux des faits qui s'étaient passé depuis mon retour à Paris : je trouvai des expressions assez nettes pour caractériser mon état.

Quand j'eus fini, l'heure du train était proche. Nous quittâmes le restaurant pour gagner le quai de la gare. Francis, qui avait réfléchi quelque temps, me dit :

— Eh bien..., en dehors du rôle de confesseur que je viens de remplir, puis-je t'être utile en quelque chose ?

Autour de nous, dans le hall immense et enfumé, s'agitait le tumulte des départs, roulements de chariots, courses de voyageurs, halètements de locomotives. Ma poitrine se sangla du désespoir de mon inutilité, de ma vie sans but parmi la foule active : et je murmurai, comme on crie au secours.

— Conseillez-moi !

Francis alla jeter son bagage, une grosse valise de collégien, dans un compartiment de troisième classe. Puis :

— Là, fit-il, je suis tout à toi... Tu veux des conseils ? Je ne t'en donnerai pas : le seul que je t'avais donné, celui de voyager, tu ne l'as pas suivi : je n'en ai pas de rechange... En revanche,

je vais te faire une prédiction... Tu as horreur de ce que tu as fait..., ou de ce que tu as laissé faire aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Eh bien, tu recommenceras demain..., et cela durera ainsi longtemps..., et ce ne sera pas par ta volonté que cela finira...

— Et après ?

— Après, tu seras peut-être guéri de la maladie sentimentale... Peut-être pas.

Il vit que des larmes me montaient aux yeux.

— Allons, fit-il en me serrant fortement la main, sois un homme, que diable! Toute expérience se paye. Ton ami saint Augustin a dit que les malins profitent de tout, même de leurs péchés, entends-tu bien : *etiam peccata.*

On appelait les voyageurs pour Calais. O'Kent entra dans son compartiment, déjà plein de gens en blouse et de soldats... Le train s'ébranla. Francis revint à la portière, me fit signe de la main et m'envoya ce mot : « Courage! »

Alors je pensai que dans mon misérable égoïsme je ne lui avais pas demandé ce qu'il allait faire en Amérique. Poursuivre son œuvre, sans doute, l'œuvre anonyme et généreuse à laquelle il avait voué son effort!

J'eus la tentation de courir après ce train, de monter près de Francis, de me meurtrir le corps, comme lui, sur des banquettes de bois, de rompre avec ma vie mauvaise. Hélas! mes pieds restaient rivés au sol, tandis qu'avec un élan de désirs stériles je suivais le feu pourpre qui fuyait vers le Nord, et disparaissait dans la nuit.

VI

J'AI rapporté minutieusement tous les événements qui se sont succédé entre mon arrivée à Paris et ma première chute, parce qu'ils marquent les phases de mon évolution. Telle j'ai conté cette époque, du reste, telle elle m'apparaît avec ses moindres reliefs. Au contraire, à partir de cette date inoubliable, les jours, les mois, près de trois années s'écoulent où je ne distingue plus qu'un amas de faits vulgaires, s'enchaînant les uns aux autres sans me modifier. Après bien des soubresauts et des incertitudes, mon activité s'était enfin orientée. Puisque je veux seulement noter mes étapes vers le recueillement définitif, je résumerai en quelques

pages les trente mois où l'équilibre de mon cœur, bien qu'instable, ne varia pas.

Je distingue d'abord, au premier plan de mes souvenirs, une scène unique, répétée comme une même image par des miroirs opposés : c'est la scène de notre première faute. Nos âmes s'y rencontrent comme la première fois, attirées l'une vers l'autre et ennemies, quêtant dans leur union un impossible assouvissement : elle, celui de ses sens, moi, celui de ma tendresse. Elle eut des théâtres bien divers, cette scène unique : tantôt une chambre banale de bains de mer ou de villes d'eaux, tantôt un des réduits luxueux de l'hôtel de Maleserre ; mais c'est surtout chez moi, où elle s'était passée d'abord, qu'elle m'apparaît avec son terrible caractère d'identité. L'appartement de la rue Madame abrita presque tous nos rendez-vous d'hiver. En ces journées froides de décembre, je fermais hermétiquement les rideaux des fenêtres ; j'allumais les lampes et j'attendais Marie-Thérèse... Le timbre de ma porte sonnait un coup bref : comme j'avais renvoyé mon domestique pour l'après-midi, j'allais moi-même ouvrir... Je n'ai point connu la douceur des baisers que le tulle noir tamise : nous nous abordions toujours comme des indifférents, d'une poignée

de main. Mais j'évoque, non sans douceur, les instants qui suivaient l'entrée de ma maîtresse : c'étaient les meilleurs. Quand elle s'asseyait au coin de la cheminée, relevant sa voilette pailletée d'aiguail, appuyant ses pieds menus contre les chenets, tendant à la flamme ses doigts gantés, il me semblait que je l'aimais; je lui savais gré d'être ainsi venue, bien fidèlement, de m'avoir délivré des fantômes de la solitude... Nos paroles étaient de celles que tout le monde aurait pu entendre. Les événements de la veille y revenaient naturellement, avec les noms de M. de Maleserre, de ma mère et de mes saintes; car même ces derniers prononcés à cette heure d'intimité fraternelle, ne me choquaient point dans sa bouche.

Peu à peu, je percevais dans les yeux de ma cousine un pâlissement singulier; les fibrilles grises qui rayonnaient dans la pupille noire semblaient se dilater : en même temps, le regard se dispersait, se perdait. Elle ne me répondait plus que par monosyllabes, au hasard, sans m'écouter. Brusquement elle se levait, ôtait son chapeau, sa jaquette de loutre, ses gants... Jamais je n'ai assisté à ces préludes sans un sursaut d'angoisse. Elle venait à moi, parfois s'accoudant sur le dossier de ma chaise, approchant de ma joue ses

lèvres lentement, lentement, jusqu'au baiser, parfois m'attaquant de front, s'asseyant sur mes genoux et me jetant son étreinte autour du col... D'instinct, j'essayais de me dérober, secoué par ce même effroi rétractile, que ni le temps, ni l'habitude ne calmaient. Suis-je le seul être humain à ressentir si cruellement les affres de l'amour ? ou bien Marie-Thérèse était-elle la seule qui pût les susciter ?... Je ne sais : mais il fallut un étrange courage à cette femme pour me conquérir chaque fois sur moi-même. Il est dans l'amour, disent les poètes, un moment où l'on oublie tout. Plus que jamais à ce moment, la disparité de notre association éclatait : et, dans les regards que nous échangions alors, nous lisions, moi, la révolte d'une âme généreuse sous le mépris, elle, sans doute, tant de dégoût et de peur que leur mélange faisait presque de la haine.

Ce qui était affreux, c'était les *après*. A l'heure où la folie des nerfs est calmée, quand l'âme reprend sa lucidité et sa maîtrise, la honte, le remords commençaient à me brûler. Elle souffrait autant que moi : être l'un près de l'autre nous devenait également impossible ; elle me quittait, sans se retourner, elle allait dans une chambre voisine... Telle était alors ma rancune que, même

hors de ma vue, le bruit de ses pas sur le tapis, une toux brève qu'elle avait par moments, un choc de vaisselle, étaient pour moi des sensations douloureuses... J'aurais souhaité fuir, puisque je ne pouvais la chasser de chez moi. Mais mes muscles morts lâchaient mes membres au hasard : j'étais incapable de remuer. Quelquefois, une courte torpeur me faisait perdre le sentiment.

Cela durait?... Ah! je ne sais pas combien de minutes..., peu de temps, à coup sûr; mais la durée est une expression vaine; les minutes ne valent que par la quantité de sensations qu'elles enclosent; celles-là valaient des jours. Peu à peu la solitude me guérissait. Mes yeux ne se détournaient plus des objets qui attestaient la présence de Marie-Thérèse; l'écho de ses mouvements ne me parvenait plus comme un bruit importun, mais comme une musique familière, témoignage que je n'étais pas seul. Oui, dans ce calme qui me pénétrait maintenant, je goûtais la consolation de savoir une âme humaine toute proche de moi, la même que je venais de haïr. Cette âme, mon image y était constamment reflétée et nulle autre ici-bas n'était ainsi remplie de moi! Ah! j'avais été ingrat en la traitant comme j'avais fait. La faute, la misère, n'étaient-elle pas à nous deux?

Voici que la pitié pour notre condition commune d'êtres incertains, en quête de félicité, débordait mon cœur; cette poursuite du bonheur, je la voyais si aveugle et si trompeuse, que j'étais saisi du désir des larmes. Je me disais : « Je vais me lever; je vais aller rejoindre Marie-Thérèse, qui m'attend, qui souffre à côté de moi. » Hélas, pour cet acte, ma volonté était encore trop infirme. Je demeurais immobile, hypnotisé sur mon rêve intérieur, jusqu'à ce que ma maîtresse vînt elle-même me retrouver... Oh! l'impuissant apitoiement, quand je la voyais abîmée à mes pieds, ses mains serrant mes mains, sa figure cachée entre mes genoux... Je ne voyais d'elle que la nuque penchée, toute blanche entre les frisements noirs, les épaules rondes, le buste vite aminci vers la taille, puis un grand flot d'etoffe sombre abattu en cercle sur le tapis. Je sentais sa gorge presser rythmiquement mes genoux : et parfois, le sursaut d'un de ses sanglots me heurtait, parcourait mon corps, et venait mourir dans les échos de mon propre cœur... Telle qu'elle était là, douloureuse, muette et pleurante, je lui pardonnais ce que je souffrais par elle... Elle se relevait : nous nous regardions, les yeux dans les yeux. Nos larmes séchaient lentement, laissant

sur nos joues leurs marques cuisantes, et avec leur moiteur semblait s'évaporer notre rancune, notre vaine rancune d'amants ennemis. Ensemble nous avions entrevu les abîmes : parfois nous échangions un baiser, et ce baiser était doux.

C'est par ces instants de tristesse sereine, dont la saveur me hantait ensuite comme un goût d'opium, que j'ai été enchaîné trois années...

Alors Marie-Thérèse mettait son âme à nu, avec une impétuosité qui m'épouvantait. Pourquoi m'a-t-elle avoué que je n'étais pas son premier amant? pourquoi m'a-t-elle conté cette lamentable histoire de l'autre adultère, si banal, si décevant, que, de honte et de dépit, elle avait tout laissé deviner à M. de Maleserre?...

— Et il ne m'a pas tuée? s'écriait-elle... C'est ce que j'espérais!...

Non, il ne l'avait pas tuée. Il avait couru à Mme de Lacaze, presque fou; la sainte femme lui avait dit: « Il faut pardonner. » Et il avait obéi, s'abusant lui-même, masquant du nom de pitié chrétienne l'esclavage de sa tendresse. Marie-Thérèse ne s'y trompait point. « Il me méprise toujours, disait-elle; il ne m'aime pas; seulement il me désire, et ne peut pas se passer de moi... » Je lui mettais ma main sur la bouche pour arrêter

ces paroles; je la suppliais de se taire... Elle continuait, poussée par je ne sais quel orgueil d'abjection... D'autres fois, elle appuyait ma tête sur sa poitrine, et me disait câlinement : « Je suis coupable, je suis malheureuse... Mais que m'importe, je t'aime... Toi, tu ne m'aimes pas; mais tu ne saurais empêcher que je t'aime... Tu peux me mépriser, me tromper, me tuer... Je t'aime... » Ou bien : « Si pourtant j'avais ton âge..., tu m'aurais peut-être épousée?... Je ne t'aurais jamais trahi, toi. Est-ce ma faute si j'ai quinze ans de plus que toi?... » Je la regardais alors et je pensais : Quinze ans! Elle a quarante ans!... Vraiment, on eût dit que l'amour accomplissait ce miracle de la rajeunir selon son vœu, de la ramener à mon âge.

Hélas! elle disait vrai quand elle prononçait ces mots cruels : « tu ne m'aimes pas. » Même quand la pitié la plus attendrie me rapprochait d'elle, je ne l'aimais pas. J'éprouvais pour elle un sentiment de reconnaissance passive. Je lui savais gré de mener ma vie, de prendre la direction de ma volonté. Tant que dura notre liaison, elle me fut dévouée comme une mère. Elle dirigea mon initiation; elle fit de moi l'homme qu'elle pouvait rêver : un mondain. J'ai dit qu'elle sortait

peu, d'ordinaire; elle força, pour me rencontrer dans le monde, les portes des maisons qu'on lui tenait fermées. Par elle, trente mois durant, je fus un de ces êtres quelconques qui ont de la fortune et un nom, et que les mêmes gens voient partout où ils vont. De cercle en salon, de champ de course en théâtre, je traînai un ennui intime qui tentait vainement d'échapper à soi-même. Les hommes m'aimèrent peu, parce que je ne savais pas masquer mon mépris pour la vie dissipée que je menais avec eux; les femmes comprirent que j'avais à l'âme une maladie cachée, et beaucoup d'entre elles, je le dis sans orgueil, s'offrirent à me consoler. J'eus du moins la vertu de demeurer fidèle à mon crime; je fus pour Marie-Thérèse un médiocre amant, mais un amant impartagé... Cette fidélité fut remarquée et critiquée : car, bien que ni ma maîtresse ni moi n'eussions affiché notre amour, le monde le devina, puis le divulgua. Un jour, il m'arriva d'entendre traiter ce sujet par des gens de ce monde qui ne me savaient pas si près d'eux. J'écoutai avec attention cet horrible entretien, qui bourdonne encore à mes oreilles. On commença par déshabiller Marie-Thérèse avec des mots brutaux comme des mains; on apprécia ses qualités d'a-

moureuse dans les termes qu'ont les gens d'écurie pour estimer une bête de course. Pour moi, on déclara que j'étais un galant homme, de relations sûres, mais un peu mystérieux et fermé. Quelqu'un cita alors les faits qui prouvaient notre liaison. Je fréquentais assidûment boulevard de Latour-Maubourg; j'étais le plus intime ami du mari; je suivais mes cousins dans leurs villégiatures d'été : je n'avais d'ailleurs pas de maîtresse connue. Enfin on parla d'Hector. Après quelques phrases de dédain pour les occupations de « pion » auxquelles ce gentilhomme se livrait, on posa cette question : « Sait-il la vérité? » La discussion fut courte; on tomba d'accord qu'il n'ignorait rien et qu'il trouvait sans doute « cela » très commode, étant de pauvre santé. Ce dernier coup me fut le plus sensible : Je fis sur moi-même un rude effort pour ne point souffleter les calomniateurs. Hector, — j'en avais déjà la conviction, j'en acquis plus tard la certitude, — Hector ignorait tout : s'il avait conçu d'abord quelques inquiétudes, elles s'étaient peu à peu dissipées. Jamais nos rapports n'eurent plus de cordialité, et ce fut mon châtiment. D'ailleurs son état s'aggravait chaque jour; il avait la tristesse incurable des gens qui se savent

un mal d'organe essentiel, et ce mal, il faut bien le dire, le préoccupait avant tout.

Je fis tout ce qui était en moi pour racheter par mes soins et mon dévouement le dommage que je causais à son honneur. J'aimais le mari de ma maîtresse. Je n'ai point connu les sentiments de jalousie décrits dans un roman célèbre : et pourtant, jamais Marie-Thérèse, qui ne savait pas mentir, n'eut recours aux artifices de *Fanny*. Oui, j'aimais M. de Maleserre. Et même, durant cette période trouble où je vivais avec des hommes dont je méprisais le caractère et l'esprit, où mon conseiller O'Kent ne se rappelait à moi que par de rares lettres, j'avoue qu'Hector a été mon seul ami. Puisse cet aveu ne pas être un objet de scandale!

Si un incroyable aveuglement empêcha mon cousin de soupçonner son déshonneur, je ne pus lui cacher que j'avais l'âme obstruée par un chagrin aussi cruel que sa propre maladie. Il pensa d'abord que je souffrais d'être seul et, rêvant toujours de me marier, il me fit faire la connaissance de Claire Espilette. Elle venait de sortir du couvent, comme j'arrivais à Paris : elle avait dix-sept ans, on commençait à la mener dans d'intimes réunions. Elle fit, sinon sur mon cœur, du moins sur mes yeux et sur mon esprit, une impression

qui n'est pas encore effacée. Je dessinerais son portrait de mémoire. Sa taille, un peu plus haute que l'ordinaire, évoquait l'image d'un arbuste vigoureux, mais mince et mobile. La tête était petite, supportée par un cou souple et long; elle gardait d'une enfant la blancheur du teint, la mollesse courbe des lignes, l'arrangement simple des cheveux relevés sur le front, noués une fois, et retombant en boucles sur la nuque. Des yeux d'un bleu d'outremer incroyablement limpide éclairaient ce visage : leurs prunelles remuaient rarement dans l'orbite, donnant au regard une fixité, une franchise qui tempérait la grâce peut-être trop indécise de la physionomie. Je n'ai vu personne demeurer indifférent au magnétisme de cet immobile regard...

Certes, le cœur d'une jeune fille est un livre clos de sept serrures; je n'ai point lu dans celui de Claire Espilette, n'ayant jamais échangé avec elle que ces menus propos dont les lèvres seules sont agitées; mais, sans nous être rien confié, nous savions qu'à nous trouver l'un près de l'autre au bal, au spectacle, à une même table, nous éprouvions quelque plaisir... L'image de cette enfant que je n'ai point aimée, qui m'aima peut-être, et qui m'aurait probablement

donné le bonheur si je l'avais épousée, m'apparaît dans ce passé sombre comme une clarté. Elle a symbolisé pour moi l'antithèse de ce que j'aurais dû faire avec ce que je faisais; elle a souvent donné une forme vivante à mes remords; je ne la reverrai sans doute jamais, mais cette confession eût été incomplète si son souvenir n'y eût pas trouvé place.

Il ne me reste à noter qu'un fait important : la rupture de mes habitudes religieuses. Je ne puis pas dire que j'aie perdu la foi; on ne la perd jamais : ceux qui disent qu'ils l'ont perdue ne l'ont jamais eue. On est ou on n'est pas un être religieux, voilà tout. L'être non religieux ne ressent pas le besoin de prier : l'être religieux prie toujours et malgré tout, malgré les remontrances de sa raison révoltée contre les dogmes, malgré l'aigrissante misère, malgré ses défaillances même et le désaccord de sa vie privée avec les préceptes de la morale révélée. Or, moi, j'ai toujours prié. Je me suis abstenu des pratiques extérieures; mais si la flamme du culte intérieur a pâli, elle ne s'est pas éteinte.

Ainsi, la possession de ma volonté par une volonté plus énergique; un désir de résistance toujours en éveil, toujours vaincu; je ne sais

quelle tendresse confuse pour la femme qui me faisait ainsi souffrir, mais qui me donnait d'incomparables émotions sentimentales, et qui, surtout! m'aimait; l'initiation progressive et comme involontaire aux habitudes et aux mœurs du monde, mes yeux d'innocent dessillés et salis, l'abolition de mes habitudes religieuses : tel est le résumé de ma vie pendant trente mois... Pas un seul matin dans ces temps obscurs je ne me suis éveillé sans maudire ma faiblesse, sans me dire : « N'aurai-je pas le courage de fuir aujourd'hui?... » Hélas! le soir tombait sur un jour pareil aux autres, vide ou coupable... Je ne me préservais de la désespérance que par un pressentiment : « Ce temps est un temps d'attente; *il faudra bien* que les circonstances mettent fin à la vie que je mène. » J'entrevoyais ma rédemption dans le retour d'O'Kent à Paris, retour que ses lettres m'annonçaient de plus en plus prochain. Un événement tout différent, que je n'avais pas prévu, le hâta.

J'ai gardé ineffaçablement le souvenir de la dernière de nos scènes d'amour, si uniformes. Elle eut pour théâtre le petit salon de l'hôtel de Maleserre, où Marie-Thérèse avait mis sur mon front son premier baiser. La couleur de cette fin d'après-

midi de juin était rousse et dorée; par la fenêtre entr'ouverte, dont les rideaux frémissaient, on apercevait les branches des grands ormeaux gigantesques, que le vent balançait avec lenteur. Comme toujours dans ce coin désert de Paris, les bruits étaient rares; mais le jardin s'emplissait de chuchotements d'oiseaux.

J'étais assis; ma maîtresse était agenouillée à mes pieds, dans la posture implorante et douloureuse qui, d'ordinaire, succédait à nos étreintes. Nous touchions à l'instant unique où toute hostilité s'apaisait dans l'affaiblissement délicieux de la convalescence d'amour. Un élan de gratitude pour la destinée qui m'accordait cette furtive minute de bonheur, me transporta. Je forçai doucement Marie-Thérèse à montrer son visage; elle leva vers moi ses admirables yeux noirs, baignés de pleurs... Larmes féminines!... Tout s'y dissout, notre énergie, nos révoltes, nos rancunes... Tandis qu'elles roulaient lentement sur ce pâle visage, où donc aurais-je trouvé un mot de reproche pour le pauvre être fragile affaissé à mes pieds? Je me penchai sur les lèvres closes : j'y collai les miennes, longuement. Et je sentais le cœur troublé de ma maîtresse battre sur l'épiderme délicat de sa bouche.

Un frôlement, un soupir étouffé, nous tirèrent de notre extase.

M. de Maleserre était là, entre la fenêtre et nous. Je n'éprouvai ni peur ni surprise : je ressentis seulement une pitié profonde pour le malheureux dont l'angoisse muette me reprochait mon crime plus cruellement que toute parole humaine... Il s'était appuyé contre la muraille, pour ne pas défaillir. Il nous observait et ne bougeait pas.

Marie-Thérèse se releva, fixa un instant sur son mari des yeux où les larmes s'étaient brusquement séchées, où luisait maintenant un mélange de mépris et de défi... Puis elle sortit lentement, gagna sa chambre; le pène craqua sous la clef.

Je me levai à mon tour, je marchai vers Hector. Je trouvai la force de lui dire :

— Monsieur... Je suis seul coupable... Je vous appartiens... Que voulez-vous que je fasse?

Les doigts de sa main droite se crispèrent sur le revers de mon vêtement. Je crus qu'il allait me frapper, et la pensée de subir cela, sans résistance, me glaça la moelle et me couvrit le front de gouttes froides.

Mais, tout de suite, son autre main lâcha la muraille et se porta à son cœur...

— Je souffre, fit-il. Vous me tuez, tous les deux.

Et, s'appuyant sur moi, tandis que je sentais ses ongles s'enfoncer dans mon épaule, il murmura :

— Soutiens-moi.

Il s'assit dans le fauteuil où, tout à l'heure, Marie-Thérèse et moi, nous échangions nos graves caresses. Il s'y abîma, la tête en arrière, la main sur son gilet, cherchant la place du cœur.

Alors j'eus deux éclairs de pensée, sans suite, dont je me souviens nettement :

Ces pensées furent : « Comme il est vieux ! » Puis : « Il m'a tutoyé, tout à l'heure, pour la première fois. »

Je murmurai :

— Dois-je sonner ?

Il fit signe que non. Nous demeurâmes quelques instants ainsi, moi debout à le regarder, lui renversé dans son attitude d'auscultation, laissant voir son menton relevé, plissé de rides, hérissé de poils gris.

Un peu de sang vint nuancer les tons d'ivoire de ses joues; il se redressa avec effort.

— Je crois que ce ne sera pas encore pour cette fois, fit-il... C'est étonnant comme depuis un mois les crises deviennent fréquentes. Tout à

l'heure j'éprouvais l'impression que mon cœur m'était arraché lentement de la poitrine, et que toutes les fibres d'attache se rompaient une à une. Maintenant, je ne le sens plus. Positivement, c'est comme si je n'en avais pas. Tâte ici, Frédéric.

Il prit ma main, et la plaça lui-même. Je me laissai faire. J'admirais cet égoïsme de la douleur physique, plus fort que tout.

— C'est vrai, dis-je. On ne perçoit rien.

Hector respira à deux reprises, longuement... Puis il dit :

— Viens t'asseoir à côté de moi

J'obéis.

— Écoute, Frédéric..., je ne vais pas te demander : Es-tu l'amant de ma femme ? Je trouve cette question bête et cruelle... D'ailleurs, je ne crois pas que tu sois son amant.

Il s'arrêta quelques secondes, m'observant de son pâle regard. Je verrai toujours ses deux prunelles grises, aux iris inégaux, attachées sur moi. Comment n'ai-je pas bondi, n'ai-je pas dit : « Si ! je suis ce misérable que vous ne croyez pas... » Les mots s'étranglèrent dans ma gorge. Je souffrais affreusement.

Hector continua :

— Non..., je ne crois pas que tu sois son amant. J'espère que ce que j'ai vu est tout, et que je ne suis pas arrivé trop tard.

— Mon cousin! balbutiai-je...

— Je ne te fais pas de reproches, tu vois... Seulement je te demande de respecter mon honneur, de m'épargner, de t'arrêter dans cette mauvaise action, de t'éloigner. Rappelle-toi, mon enfant, que je ne t'ai jamais fait que du bien... Seul, j'ai été près de toi dans tes deuils... J'avais rêvé de revivre en toi, comme en un fils, de mettre au service de ta jeunesse l'expérience que j'ai acquise au prix de tant de déceptions. Ce n'est pas ma faute si je n'ai pas réussi, et tu dois m'en savoir gré tout de même.

Je fondis en larmes. Je murmurai :

— Que voulez-vous que je fasse ?... Je le ferai..., tout de suite.

Hector répondit :

— Il faut partir... Il ne faut plus revenir ici... Il faut t'en aller dans un endroit où *elle* ne puisse pas te suivre.

Je songeai au Plouis, qui m'apparut comme un asile inviolable.

— Soit, répliquai-je en essuyant mes yeux, je partirai.

Et je me levai. Sans oser tendre la main à M. de Maleserre, j'ajoutai :

— Adieu.

Hector, sans me répondre, s'approcha de la porte qu'avait fermée Marie-Thérèse et écouta... Moi, je l'observais; l'écheveau de mes idées se démêlait, je songeais que la vie est plus simple que nos rêves, et que de grandes passions peuvent agiter deux hommes sans qu'ils cessent de s'exprimer avec les gestes et les mots de tous les jours.

Mon cousin revint vers moi.

— Allons, fit-il, séparons-nous... Il faut que je m'occupe de Marie-Thérèse...

Il m'ouvrit ses bras où je me jetai, sans parler. Un instant, il me pressa sur sa poitrine. Puis il me prit par la main, et m'éloigna de lui en disant :

— Pas de faiblesse!... Pars.

Je sortis du petit salon, je gagnai l'escalier, j'atteignis le vestibule sans me retourner...

Un domestique vint me présenter mon pardessus et ma canne.

Comme il m'ouvrait la porte, Marie-Thérèse apparut au seuil de la salle à manger.

Elle dit d'une voix sèche, sans paraître voir le valet de pied :

— Tu pars ?...

Je ne répondis pas; mais machinalement je la saluai.

Elle répéta :

— Tu pars ?...

Je la vis chanceler, tomber dans les bras du domestique. Un instant très court, j'hésitai... Un sursaut de volonté me galvanisa. Je tirai la porte derrière moi et je m'enfuis.

VII

Je puis me rendre ce témoignage que, revenu chez moi, comme un oiseau blessé qui traîne l'aile et perd du sang, je ne mis pas un instant en question si je tiendrais la promesse de départ que mon cousin m'avait arrachée. La fuite immédiate fut tout de suite résolue. Et, tant cette longue liaison avait été un asservissement, je ressentais, à prononcer ce mot : Fuir ! une impression de libération.

Je fuirais donc, et j'irais au Plouis. Le cher pays, la terre sacrée que je n'avais pas osé fouler, coupable, j'y reviendrais, racheté par la souffrance... J'exhumai les souvenirs et les portraits qui me rappelaient le passé, et que j'avais écartés

de moi pour qu'ils ne fussent pas mêlés à ma vie mauvaise. Je baisai doucement les boucles blanches de mes saintes; je baisai la glace qui recouvrait leur image. Et il me sembla que d'outre-tombe leur baiser m'était rendu et me pardonnait... Pour m'engager définitivement, j'annonçai à Juste, le vieux gardien du Plouis, mon arrivée pour le lendemain soir. Après des hésitations, je résolus de conserver mon appartement de Paris, défendant au concierge de donner mon adresse. Ces projets m'avaient surexcité, le sommeil fut lent à venir; mais, le lendemain, je me réveillai tard. Je constatai que mon effervescence était tombée : ma résolution pourtant n'était pas entamée; seulement, pendant la nuit, des fils s'étaient tendus mystérieusement qui m'attachaient à ces lieux où j'avais souffert, aimé, pleuré, où, en un mot, j'avais été homme : et je sentais que ces fils, en se brisant, arracheraient chacun un petit lambeau de moi-même. Ce ne fut donc pas sans tristesse que je fis mes derniers préparatifs. Quelques livres, les reliques de mes saintes, mes vêtements, c'était tout ce que j'emportais.

J'eus fini vers trois heures. Alors je voulus dire adieu à Paris, comme jadis j'avais dit adieu

au Plouis; et, du reste, il me restait un acte important à accomplir. J'avais soigneusement examiné mon cœur. J'avais constaté que la foi n'en était pas disparue : qu'elle ne demandait qu'à y revivre, réveillée par le choc cruel que je venais de subir. Pour bien marquer la fin de cette période de ma vie, je résolus de me confesser. Je partis au hasard des rues; elles me conduisirent, fatalement, vers ce quartier des Invalides où ma maîtresse souffrait aussi, sans doute, comme moi-même, plus que moi peut-être!... J'aperçus, en traversant le boulevard de Latour-Maubourg, la maison des Maleserre, et la grille que j'avais franchie la veille. Mais je n'osai pas en approcher...

Ce fut très loin dans les quartiers déserts, passé Grenelle et Javel, qu'une église de banlieue m'attira, par sa simplicité déserte. Elle était blanche, entourée d'un enclos d'arbres poudreux; elle avait l'air d'une humble maison et des enfants jouaient sur les marches... J'y pénétrai; je la trouvai plus pauvre encore à l'intérieur, avec ses chaises de bois blanc, ses murs peints à la colle, et de simples croix sur le mur marquant le chemin de croix. Une vieille pauvresse priait dans un coin.

Je gagnai la sacristie, où je trouvai un jeune prêtre disposant des fleurs artificielles dans des vases grossiers. Je lui demandai de m'entendre; aussitôt il prit son surplis, m'avança un prie-Dieu et s'assit près de moi. Notre entretien dura près d'une heure. J'y versai toute l'écume de mes fautes avec un inexprimable soulagement. J'admirais, dans la discrétion des questions que me posait l'abbé, dans la solidité de ses conseils, la puissance de l'enseignement psychologique que l'Église catholique donne à ses prêtres... Mon état d'âme, que j'estimais si complexe, il le démêla tout de suite et me dit ce mot qui me parut profond : « Je crois que vous triompherez, *parce que vous n'avez pas le goût du péché...* »

Je revins lentement chez moi, absous, calme et triste. Il m'eût semblé impossible de demeurer un soir encore dans cette maison où ma vie n'était déjà plus. L'express partait pour Rouen à huit heures, m'y mettait à dix. Je fis porter mes bagages à la gare.

Une fois seul, je me décidai à anéantir tout ce qui subsistait du vieil amour. Je tirai de mon portefeuille un portrait de Marie-Thérèse, les billets qu'elle m'avait écrits et une boucle de cheveux noirs. Je les jetai dans la cheminée sur

un tas de papiers et de journaux, et j'y mis le feu. Ces reliques malsaines brûlèrent ainsi, anonymes et invisibles.

Mais quand j'entendis le grésillement des cheveux, il me sembla qu'une aiguille me piquait le cœur.

TROISIÈME ÉPOQUE

I

Même à Paris, je n'avais jamais cru que j'aimais véritablement Marie-Thérèse. Quelques jours passés au Plouis achevèrent de me convaincre. En franchissant le seuil de cette retraite, où j'avais eu mes jours le plus sereinement heureux, je m'étais senti, pour la première fois depuis longtemps, assuré contre le danger d'une rechute, sinon contre le remords et la douleur. Je m'installai dans la chambre de Mme de Lacaze. L'horizon que je découvrais du

balcon était celui même qu'elle avait contemplé durant tant d'années; ses mains avaient touché les objets qui m'environnaient; je couchai dans le lit où elle avait souffert, où elle était morte.

Les jours suivants, je me laissai passivement conquérir à nouveau par les impressions anciennes... Elles ne vinrent pas tout de suite; il leur fallut se *rapprivoiser,* oiseaux naguère familiers, à qui l'absence avait désappris le chemin de mon cœur. Elles revinrent une à une, à des instants inattendus, et chaque fois c'était pour moi la même surprise d'un visage ami qu'on n'a pas vu depuis des jours et des jours, et que l'on rencontre au tournant d'un chemin.

Je m'asseyais sous la tonnelle, dont la mousse moisissait les lattes; longtemps je rêvais au hasard; puis, tout à coup, quelque chose palpitait en moi : c'était la fibre intime, jadis effleurée, qui redevenait sensible. L'odeur particulière d'un coin du parc, la couleur d'un soir, une incidence de jour dans une des chambres du château, me donnaient de ces chocs d'émotion, et chaque fois je me sentais un peu modifié, plus semblable à l'enfant contemplatif, paisible et tendre que j'avais été autrefois. De cette reprise de ma vie ancienne, de cette délivrance d'une existence

troublée, il résulta (j'ai quelque honte à le dire) des semaines presque heureuses. Oui... La pensée que deux êtres humains, — deux êtres qui m'avaient aimé! — souffraient par ma faute, fut moins forte que la douceur de mon repos d'âme; le cher passé ancien submergea le mauvais passé récent.

J'avais d'abord redouté l'arrivée subite, ou du moins une lettre de Marie-Thérèse. Comme rien ne venait, je me rassurai. Je fis ce raisonnement égoïste : Puisqu'elle ne m'écrit pas, c'est qu'elle aussi prend aisément son parti de notre rupture. Et j'eus alors des jours de plein calme, je connus la douceur de la vie progressive, si délicieuse aux convalescents. J'écrivis à Francis O'Kent une lettre mélancolique, mais ferme, où je lui disais sincèrement : « Je me crois sauvé. »

Il me répondit : « C'est bien. Voilà une épreuve finie. Mais t'imagines-tu qu'à vingt-sept ans, tu vas pouvoir vivre seul au Plouis, sans faire autre chose que de rêver ? Trouve bien vite une occupation, ou je ne te donne pas deux mois pour revenir à Paris... »

Je compris qu'il avait raison. Je ne voulus pas attendre la lassitude et l'ennui. Je réglai minu-

tieusement l'emploi de mes journées. Les promenades à cheval, la lecture en occupaient une partie : mais ce n'était point là un travail. Je résolus de m'adonner à l'agriculture. Le bail d'une des fermes dépendantes du Plouis allait échoir. Je la transformai en métairie, afin d'y tenter des essais. Les journées passèrent rapidement. La solitude ne m'avait pas pesé un instant quand elle fut troublée pour la première fois.

Un matin, je rentrais au Plouis, après une longue promenade à cheval, lorsque au tournant de la route de Saint-Aignan je croisai un coupé, dont le cocher me salua... Je regardai distraitement : derrière la vitre, je distinguai le visage d'une femme âgée, qui ne me sembla pas inconnue. Puis je me rappelai : c'était Mme Duchâtelier. Ma pensée erra quelque temps autour du souvenir de Valentine, de mes visites au Saillard, de ma première communion. Rentré au Plouis, une longue discussion avec un fermier me fit oublier ma rencontre.

Mais le lendemain, vers une heure, comme je lisais au coin de ma fenêtre, un bruit de voix s'éleva tout à coup devant le perron, s'apaisa, puis résonna de nouveau dans l'escalier. Ces voix semblaient se quereller ; je distinguai celle de

Médée, la femme de chambre, et celle de Juste... La troisième... Si c'était Marie-Thérèse ?

Ma porte s'ouvrit brusquement sur un spectacle assez comique.

Je vis une grosse dame à cheveux gris, que je n'aurais pas reconnue sans la rencontre de la veille.

Derrière elle apparaissaient les mines déconfites de Juste et de Médée, qui, n'ayant pu arrêter Mme Duchâtelier, voulaient au moins, par leur présence, témoigner qu'ils avaient fidèlement observé leur consigne.

Mme Duchâtelier était très rouge et mit quelque temps à reprendre haleine. Je m'étais levé; j'attendais qu'elle parlât, feignant de ne pas savoir qui elle était.

— Ah! fit-elle, cher monsieur, pardonnez-moi... Je suis tout essoufflée, tout en nage... Il a fallu batailler un quart d'heure avec vos domestiques... Sapristi! Ils sont fidèles à l'ordonnance, ceux-là... Mais vous me reconnaissez, n'est-ce pas ? Mme Duchâtelier ? La mère de la vicomtesse de Saint-Géry ?

Je m'inclinai, avec quelques mots de politesse. Juste et Médée restaient sur le seuil, comme s'ils attendaient l'ordre de saisir Mme Duchâtelier et

de la reporter dans sa voiture. Je leur fis signe de nous laisser.

Dès que nous fûmes seuls, la grosse dame recommença à parler.

— Vous ne pouvez pas vous figurer, mon cher monsieur, le plaisir que j'ai à vous regarder... C'est long, vous savez, quatre ans que nous ne nous sommes vus ! Quatre ans, n'est-ce pas ? Trois ans et demi, autant dire quatre... Savez-vous que vous avez changé ? Vous êtes toujours joli garçon (je peux bien vous dire ça, n'est-ce pas, à mon âge ?)... Seulement, vous avez l'air plus sérieux, plus homme... Ah ! vous devez en avoir eu des succès, à Paris ?

Je ne bronchai pas. Elle reprit :

— Nous ne nous sommes pas amusés comme vous, pendant ces trois ans... Je ne parle pas de M. Duchâtelier, qui n'est jamais ni heureux, ni malheureux... Ces inventeurs, vous savez, ça vit dans leurs *X* et ça n'est pas du monde... Mais ma pauvre fille... Ah ! monsieur de Périgny !

La douleur vraie n'est jamais ridicule... Dès qu'elle eut prononcé ces mots : « Ma pauvre fille ! » dès que je vis des larmes jaillir de ses yeux, je ne la trouvai plus grotesque... N'était-elle pas, elle aussi, un peu de mon passé ? Elle

avait connu mes saintes, elle en gardait la mémoire, puisqu'elle revenait chez moi. Et puis, le souvenir de Valentine, qu'elle évoquait, était un des meilleurs de mon enfance. Je questionnai :

— Mme de Saint-Géry a été souffrante ?

Elle hocha la tête.

— Souffrante..., non... Mais malheureuse, triste... Que voulez-vous ? C'est une âme d'élite, elle, une âme qui était faite pour le rêve, pour la vie romantique, pour la poésie... Vous savez comme elle a été élevée !...

Rien ne me choque davantage que d'entendre prononcer les mots de roman et de poésie par des êtres qui sont justement le contraire de la poésie et du rêve. L'émotion que m'avaient causée ses premières paroles s'évapora.

Mme Duchâtelier reprit :

— Voyez-vous, je n'ai pas eu de chance avec cette enfant. J'ai fait tout au monde pour lui donner un titre... J'avais raison : elle est *née de votre monde,* ma fille. Malheureusement, l'homme qu'elle a épousé n'était pas ce qu'il lui fallait. Il était trop vieux pour elle, d'abord... Et puis (on nous avait avertis, mais nous ne voulions pas le croire), c'était un homme usé, qui avait eu une mauvaise conduite et qui s'en ressentait... Ah !

nous avons passé par de durs moments, monsieur de Périgny!... J'ai vu *ma petite* revenir chez moi après son voyage de noces, toute seule... J'ai vu, plus tard, ce misérable, dans ma maison... avec une servante! Enfin, cela ne vous intéresse pas, pardon... Maintenant, du reste, autant dire que ce vilain monsieur n'existe plus; depuis son attaque, il est comme mort; et vraiment (que le bon Dieu me pardonne) il vaudrait mieux pour nous tous qu'il soit mort. Mais vous devinez la vie de cette pauvre jeune femme, dont le mari est gâteux, et qui passe toute l'année au Saillard entre deux vieux comme nous!...

De nouveau, elle s'attendrissait. Elle se moucha bruyamment. Je risquai des paroles banales de consolation; je fis allusion au tempérament que pouvait apporter à la douleur de la vicomtesse le dévouement de sa mère.

— Bien sûr, monsieur Frédéric, que je lui suis dévouée! *Allez, marchez* (quelques expressions locales traînaient dans les conversations de Mme Duchâtelier), Valentine n'aura jamais une garde-malade comme moi. Mais cela ne lui suffit pas, vous comprenez. C'est ça, qui est malade (elle mit le doigt sous la proéminence gauche de son corsage)... Il faudrait qu'elle pût se distraire,

voir des gens de son monde, causer avec d'autres qu'avec ses vieux parents!... Elle reste au Saillard, dans sa chambre, toute la journée, le plus souvent étendue sur une chaise longue, à lire des vers ou à rêver. Elle se lève tard... Elle pleure, elle ne veut pas avouer ensuite qu'elle a pleuré. Je lui ai proposé de faire un voyage, elle a refusé. Je lui ai dit : « Veux-tu divorcer?... » Elle n'a pas voulu, à cause des choses qu'il faudrait dire au tribunal. J'ai essayé de la mettre en rapport avec le nouveau curé du Mont-aux-Malades, l'abbé Grangeneuve. Mais ils ne s'entendent pas bien, à ce qu'il paraît. L'abbé a un peu peur d'elle, je crois, et elle le trouve commun. Moi aussi je le trouve commun. Vous savez! ces fils de paysan, le séminaire ne réussit pas toujours à les dégrossir!...

Toutes ces paroles tombaient des lèvres de la grosse dame avec une régularité précipitée. Je l'écoutais, non sans ennui.

Elle se tut enfin, me regarda fixement comme pour implorer un conseil. Voyant que je me taisais, elle se décida à parler; mais, cette fois, elle était embarrassée, elle cherchait ses mots.

— Voilà, dit-elle... J'ai pensé, quand je vous ai rencontré l'autre jour, que vous pourriez peut-

être me rendre service... Vous êtes habitué au grand monde...., vous, monsieur de Périgny; vous avez vu bien des choses... Ah! si Valentine était à Paris, dans votre milieu, elle se distrairait de ses chagrins tout naturellement...

Elle hésita, n'acheva pas sa phrase, puis reprit:

— Vous devez vous ennuyer tout seul ici, sans personne à voir?

Je répondis:

— Je m'ennuie si peu, madame, que vous avez dû forcer, pour pénétrer ici, une consigne dont personne n'est excepté.

Elle vit que je disais vrai; que j'étais bien résolu à m'enfermer au Plouis; et, l'espoir qui l'avait amenée chez moi s'évanouissant, elle redevint émue et naturelle.

— Alors, fit-elle avec des tremblements dans la voix, vous ne voulez pas venir? Vraiment, vous n'avez pas pitié de nous, monsieur Frédéric. Si j'avais demandé à Mme ou à Mlle de Lacaze ce que je vous demande là, de venir donner un peu de distraction à une pauvre enfant dont la santé m'inquiète, elles ne m'auraient pas refusé ça. Je ne vous demande pas de venir souvent au Saillard... Venez de temps à autre, quand vos promenades vous porteront de ce côté. Restez aussi peu que

vous voudrez... Ne pouvez-vous pas consacrer... une demi-heure dans une semaine à cette visite?...

— Mais, fis-je, essayant de l'interrompre...

— Je sais bien, continua-t-elle, que Duchâtelier et moi nous ne sommes pas une société pour vous... Oh! ne dites pas non..., nous sommes des gens tout simples, c'est vrai. Mais Valentine, monsieur! Est-ce que vous pouvez voir une femme plus distinguée qu'elle? Nous vous laisserons avec elle, nous ne vous ennuierons pas... Mais venez, je vous en prie! Vous êtes le seul auquel je puisse demander cela...

Elle levait vers moi son visage bouffi de pleurs. Je fus touché.

— Madame, lui dis-je, vous pouvez compter sur moi. J'irai voir la vicomtesse dès que je pourrai, dès que mes travaux me laisseront un peu de liberté. Je vous le promets.

Avant que j'eusse songé à l'en empêcher, la pauvre femme avait porté ma main à sa bouche et l'avait baisée... Puis elle sortit tout en larmes.

Moi, seul dans la chambre où demeurait épars un parfum entêtant d'ambre gris, je restais songeur, appuyé aux vitres. Je me disais avec quelque amertume qu'il est impossible de murer sa vie, que le monde pénètre toujours chez vous par

quelque côté... Il me semblait que c'en était fait de ma chère solitude; la promesse que je venais de me laisser arracher ouvrait une issue par où toutes mes résolutions salutaires allaient s'échapper.

II

CETTE promesse, je voulus m'en acquitter le plus vite possible. Deux jours après la visite de Mme Duchâtelier, je me rendis au Saillard.

Tandis que mon cheval longeait les grilles, je jetai un coup d'œil sur les profondeurs du parc où j'avais joué jadis. Était-ce la déception ordinaire que réservent à nos yeux d'hommes les objets que nos yeux d'enfants voyaient plus grands et plus beaux que la réalité? Etait-ce l'effet d'un temps couvert et triste?... Je ne sais pas; mais mon cœur se serra. Les allées étaient envahies par l'herbe, les pelouses transformées en prairies mal soignées; les corbeilles de fleurs n'avaient

même pas été repiquées. Seules, les belles futaies de l'ancien bois gardaient leur verdure glorieuse. J'atteignis la porte d'entrée; la mousse en déshonorait le fronton, où s'écaillait le stuc récent des armoiries.

L'impression lugubre que me donnait ce domaine, l'impression d'une « maison où il y a un malade » s'accentua quand j'y pénétrai à la suite du concierge. On ouvrit pour moi le grand salon du rez-de-chaussée; il y régnait un froid de cave, une odeur moisie : l'odeur de *mucre,* comme disent nos paysans, s'était emprisonnée dans les mailles des tentures. On essaya d'allumer le feu préparé dans l'âtre. Avant qu'on y eût réussi, Mme Duchâtelier parut, se précipita vers moi en me remerciant chaudement de ma visite.

— Valentine est là-haut, me dit-elle, dans la bibliothèque... Elle y passe ses journées... Elle vous prie de vouloir bien monter chez elle. Vous l'excuserez de ne pas descendre, n'est-ce pas, monsieur Frédéric?

Je suivis Mme Duchâtelier.

Valentine nous attendait, assise dans un fauteuil, tout près d'un sofa dont les coussins froissés témoignaient qu'elle venait de le quitter. Elle était vêtue d'un peignoir en cachemire mauve, serré à

la taille par une ceinture lâche et ornée de dentelles... La chambre me parut meublée avec une certaine affectation de simplicité. Aux fenêtres, des vitraux jaunes tamisaient la lumière et donnaient l'illusion d'une après-midi de soleil. Sur la cheminée, sur les tables, des romans traînaient dans des couvre-livres armoriés.

La jeune femme se souleva, me tendit la main. Nous échangeâmes les propos ordinaires et banals de gens qui ont longtemps vécu séparés : sa santé et le temps en firent le fond. Mme Duchâtelier nous laissa en tête-à-tête presque tout de suite, par une naïve attention qui ne fut pas heureuse : car, dès que nous fûmes seuls, les mots se figèrent pour ainsi dire sur nos lèvres. Nous nous regardions avec étonnement et tristesse : nos yeux cherchaient nos physionomies d'enfants à travers le masque que leur avaient mis les années, et ne les retrouvaient plus. Peut-être, si j'étais demeuré plus longtemps, le voile se fût-il déchiré. Mais, de cette entrevue ménagée en dehors de nous, les dernières minutes furent les plus gênées. Je m'étais assuré que ce n'était point Valentine qui avait désiré me voir. Nous nous trouvions donc rapprochés par une volonté étrangère. Et ce rapprochement n'eut d'autre effet que de

creuser dans notre âme le vide des déceptions sentimentales.

J'abrégeai ma visite : je quittai la vicomtesse avec une sorte de soulagement. En bas, Mme Duchâtelier me barra le chemin.

Elle me demanda anxieusement :

— Eh bien, comment *cela* s'est-il passé?

Je répondis :

— Mme de Saint-Géry a été charmante... Je crois, madame, que votre tendresse s'alarme trop vite. La vicomtesse paraît en très bonne santé.

La grosse dame hocha la tête. Elle ne demandait pas mieux que d'être convaincue.

On m'amenait mon cheval. Je me mis en selle, je saluai Mme Duchâtelier, et je m'éloignai. Passé les grilles, j'éperonnai les flancs de la bête, qui partit au galop sur la route de Déville. Je sentais un besoin de fouetter avec l'air vif mon singulier malaise. Et je pensais : « Pourquoi suis-je nerveux et triste? Pourquoi le souvenir de Marie-Thérèse, abandonnée, souffrante peut-être comme Valentine, me crispe-t-il les entrailles plus douloureusement? »

Cette mélancolie fiévreuse ne s'évapora ni le soir de ce jour, ni les jours d'après. Elle n'était pas sans douceur; je m'y plongeais avec l'avi-

dité d'émotion qui a toujours été mon dangereux penchant. Mon souvenir errait autour de Mme de Saint-Géry; j'essayais de me peindre l'état de son âme, cette âme juvénile que la banqueroute de l'amour avait dévastée... Quels étaient ses rêves à l'heure présente? Que pleurait-elle? Qu'espérait-elle? Faisait-elle, comme moi, le pèlerinage du passé? Pensait-elle à moi seulement?.. Oui, je n'en pouvais pas douter. Mon apparition était un événement considérable dans sa vie si close, si monotone! Et voilà qu'un élan de sympathie remuait mon cœur. Je me reprochais d'avoir mal rempli la mission que j'avais acceptée, de n'avoir pas su consoler un chagrin vraiment pitoyable... Oh! la charité sereine, le détachement salutaire qu'avaient pratiqués mes saintes, qui me les donnerait?... Les mots frivoles que nous avions dits avaient fui de ma mémoire, mais non le décor de la chambre où m'était apparue Valentine, mais non Valentine elle-même. Je revoyais dans la chambre quasi monastique, sous la lumière illusionnante des vitraux, ce visage mince et délicatement rose, ces yeux de fleur bleue sous les cils, ces cheveux ondulés, dont la couleur semblait faite de cendre et de poudre d'or mêlées, cette bouche entr'ouverte par un

sourire qui montrait les deux lignes de petites dents blanches et menues comme des dents de lait. Il m'arrivait de prendre un crayon, de le laisser courir au hasard : et voici que j'avais dessiné la silhouette de la jeune femme, assise, presque affaissée dans son fauteuil, comme je l'avais trouvée. Je regardais l'image et je pensais : « Pourquoi ne l'ai-je pas aimée lorsqu'elle était enfant? N'avais-je pas, en ce temps-là, l'âme assez pareille à la sienne pour aimer? Ainsi deux malheureux auraient pu être heureux l'un par l'autre!... Mais voilà, nous avons passé à côté l'un de l'autre sans nous voir. Et maintenant, il est trop tard. Son âme est épuisée ; elle n'aimera plus : et moi-même, si je pense à elle, c'est avec pitié, sans désir... »

... Les jours fuyaient parmi ces rêves ; déjà les premières feuilles tombaient de la couronne du parc. J'occupais toujours mes matinées à la promenade, mes après-midi aux soins de la ferme ; mais les soirées étaient longues, presque sinistres. J'y goûtais plus douloureusement l'amertume de ma solitude ; c'était l'heure que les mauvais fantômes, le remords du passé et la peur de l'avenir choisissaient pour me hanter. D'ailleurs, une sorte de conspiration de silence s'était ourdie

autour de moi. Mécontents sans doute de mon attitude, ni l'abbé Grangeneuve, ni le médecin, ni aucun des petits rentiers du village ne passaient la porte du Plouis. J'entrevoyais avec une sorte d'effroi le moment où l'hiver me tiendrait prisonnier dans le château, ou me forcerait à me réfugier rue de Crosnes. Quand les semailles automnales furent achevées, quand commença cette saison léthargique où la terre ne veut pas être travaillée, je pris en telle horreur mon isolement que, me donnant à moi-même le prétexte d'une démarche charitable, je retournai au Saillard.

Cette deuxième entrevue fut très différente de la première. On eût dit qu'un travail intérieur s'était poursuivi parallèlement dans l'âme de Valentine et dans la mienne; et qu'à présent, nous sentions ces âmes plus voisines, plus près de se pénétrer. Les traits de nos visages, eux aussi, nous étaient l'un à l'autre redevenus familiers; une main mystérieuse avait renoué le fil rompu par l'absence, entre nos souvenirs d'autrefois et nos impressions d'aujourd'hui.

Je trouvai la jeune femme étendue sur sa chaise longue, dans le même peignoir de cachemire mauve; mais ses cheveux, ses admirables

cheveux de cendre et d'or, étaient défaits sur ses épaules. Elle rougit en me voyant : je devinai un peu de honte d'être surprise en cet abandon. Pourtant, ma visite lui faisait plaisir; je le vis à l'éclat plus vif de ses yeux, à l'empressement qu'elle mit à venir au-devant de moi...

L'entretien s'engagea et se poursuivit sans effort; chacun de nous feuilletait l'esprit de l'autre avec une sorte d'avidité. Des souvenirs communs, de ces « vous rappelez-vous ?... » qui mélancolisent si délicieusement l'évocation des jours abolis, nous revenions à nos impressions de la veille, ou à cet inépuisable sujet de causerie entre gens qui pensent : les livres... Parfois, un mot nous amenait au seuil de la région interdite où chacun de nous avait scellé le secret de sa vie; et alors nous nous taisions, partagés entre la peur de nous déplaire et le désir de nous connaître. Il m'arriva de demander à Valentine des nouvelles de son mari. Elle détourna les yeux et répondit :

— Je ne sais pas. Ma mère vous le dira.

Nous nous quittâmes, je crois, satisfaits l'un de l'autre, et il y eut quelque sympathie dans le serrement de main échangé sur le pas de la porte.

A ce moment, elle me dit, hésitant un peu :

— Ma mère m'a conté que vous êtes très occupé au Plouis. Vous ne venez pas souvent de ce côté ?

Il y avait, dans le son de sa voix, dans son regard, un reproche discret et une inquiétude qui me remuèrent et me charmèrent. Je répondis en souriant :

— Au contraire... L'automne, c'est les vacances des paysans... Je vous promets de revenir... souvent.

III

Je pris l'habitude d'aller au Saillard tous les vendredis. Je me donnais ainsi le plaisir de désirer une date, et j'étais sûr de rencontrer ma nouvelle amie. J'emportais de ces longues visites, prolongées toute une après-midi, une indicible sensation d'apaisement qui souvent suffisait à toute la semaine. Si, dans l'intervalle de deux vendredis, les mauvais souvenirs me hantaient avec trop d'obstination, je montais à cheval et je me rendais au château des Duchâtelier. Valentine me recevait avec un sourire; je voyais que son rôle de *guérisseuse d'âme* la charmait. Maintenant, je la connaissais bien, il me semblait. C'était un esprit ouvert, un peu

indécis, auquel nuisait l'extraordinaire développement de la sensibilité. Toutes les femmes ont le défaut de modeler leurs jugements sur leurs émotions : mais Valentine l'avait au point de perdre toute faculté critique. Pour elle, une œuvre d'art était bonne si elle la transportait dans une atmosphère d'idéalité ; autrement, elle était mauvaise. Les mots de dévouement, de poésie, d'amour, voltigeaient sur ses lèvres sans qu'on s'en étonnât, tant ils semblaient l'émanation même de son cœur... Et puis, Mme de Saint-Géry possédait ce qu'on pourrait appeler *l'extérieur sentimental*. Il y avait dans la langueur souffrante de ses poses, dans les gestes de ses longues mains, si fines, dans la courbe amincie de son visage, dans la couleur de ses yeux et de ses cheveux, — que sais-je ? — une harmonie visible avec ses paroles. Ainsi s'harmonise la forme d'une fleur avec son parfum.

J'avais alors un tel dégoût des réalités de la vie que je me plaisais infiniment à ces causeries subtiles, où nous parlions souvent de l'amour, sans préciser le sens de ce mot mystérieux. Valentine, il me semble, concevait l'amour comme un sentiment vague, parfaitement capable de se passer d'objet, de s'alimenter de rêves, du roma-

nesque cueilli dans les livres ou fleuri spontanément dans le cœur. Rentré au Plouis, je souriais parfois des paroles qu'elle avait dites, mais avec une sorte de gratitude pour le plaisir que j'avais pris à les entendre. Lentement, sans qu'il se mêlât à cette affection le moindre désir, la jeune femme faisait la conquête de mon esprit. Même j'eusse voulu que mon amie fût moins jolie et moi moins jeune; je devinais qu'on pouvait interpréter fâcheusement mes assiduités au Saillard, et de pareils soupçons m'auraient désolé. Elle-même m'avait dit un jour, avec ce mélange d'enfantillage et de gravité qui la rendait si captivante :

— De temps en temps, je me regarde dans la glace; je cherche si je n'ai pas encore de cheveux blancs... J'aimerais être vieille.

Et je me surprenais à rêver la même chose.

Étant vieux moi-même, ni le regret, ni le remords du passé ne me troubleraient plus... J'imaginais ma vie, dans l'avenir; je serais un vieillard très doux, faisant du bien autour de lui, aimé comme l'avaient été mes saintes. Tant d'années auraient fermé mes blessures, et je ne saurais même plus retrouver la place des cicatrices... Une plus étroite affection m'unirait à Valentine;

car nous oserions alors nous confesser l'un à l'autre. Elle-même, grâce à ses cheveux blancs, pourrait à son tour venir chez moi, dans ce Plouis où, petite fille, elle avait un jour souhaité vivre...

... La monotonie des jours, pour les âmes contemplatives, les fait couler plus vite : aucun événement notoire n'en marque le nombre ni la durée. Une lettre d'O'Kent me rendit la notion du temps :

« A la fin d'octobre, disait-il, je reviendrai en France ; j'y passerai un mois avant de retourner en Irlande, où ma peine est prescrite et où l'on m'appelle... Ainsi, bientôt je te reverrai... »

Je consultai un calendrier... Octobre ! Nous touchions à la dernière semaine de septembre. J'étais arrivé au milieu de l'été. Depuis près de quatre mois j'habitais le Plouis. Comme mon cœur avait changé ! Je fis ce que l'Église appelle un examen particulier. Je dus m'avouer que j'oubliais trop le passé ; que vivre comme je vivais dans cette solitude inerte, ce n'était pas expier... Mes résolutions laborieuses, un vain plaisir de rêverie les avait dissoutes. Mes remords pour le mal que j'avais fait, le temps les avait dissipés, et de nouvelles affections poussaient déjà sur le

sol que j'avais cru dévasté. Je cherchai en moi les éléments de volonté nécessaires pour me reprendre à la vie laborieuse; je ne les trouvai point. Décidément, j'étais le même être impuissant qu'autrefois. A cette constatation, un peu de désespérance me saisit; puis, dans un retour de lassitude, je pensai : « Francis va venir... Il me conseillera... » Et je remis l'effort...

Francis arriva, comme il l'avait annoncé, octobre finissant. J'allai l'attendre à la gare de la rue Verte. Il était onze heures du matin. Parmi les voyageurs qui descendaient du train du Havre, je cherchai quelque temps mon ancien maître d'anglais. Tout à coup, j'entendis prononcer mon nom; Francis était près de moi. Je restai stupéfait. En deux ans, il avait beaucoup changé. Sa barbe avait poussé, toute grise jusqu'au creux du cou, une barbe lourde à la façon des Allemands. Son teint était devenu blafard; il avait la tenue d'un contre-maître d'atelier, et ses mains calleuses, irrémédiablement noircies au bout des doigts, complétaient la ressemblance. Seuls, ses petits yeux pleins de génie étaient restés les mêmes. Il lut ma surprise sur mon visage et me dit en souriant :

— Ah! mon cher Frédéric! Tu ne reconnais

plus ton *pion* du Boisguillaume... Est-ce que ton aristocratie rougirait d'un ami plébéien ? Allons, embrasse-moi tout de même. L'écorce a durci, mais le cœur n'a pas changé.

J'avais déjà honte de mon hésitation, et j'étais dans ses bras. Nous montâmes dans la charrette qui m'avait amené, et, trois quarts d'heure plus tard, nous étions au Plouis.

Il nous fallut quelque temps pour nous rhabituer l'un à l'autre. Sans doute, les années d'absence m'avaient modifié, moi aussi. Francis me regardait avec attention ; il me laissait parler sans presque rien dire lui-même. De temps en temps il murmurait :

— Oui..., c'est cela..., c'est bien cela...

Cette sorte d'examen me gênait. Avais-je donc quelque chose à cacher au plus sûr de mes amis ? Pour détourner son attention, je ne parlai que de lui pendant tout le déjeuner. Lui me raconta les détails de son voyage aux États-Unis ; il dépeignit la vie des Irlandais d'Amérique, leurs rêves, cette prodigieuse fidélité à la mère-patrie qui les soutient et les anime tous, depuis l'industriel enrichi jusqu'à la petite bonne économisant sur ses gages pour faire vivre les députés patriotes des Communes. Mais, dès que je précisais mes ques-

tions, dès que je l'interrogeais sur ce qu'il avait fait, lui, sur les motifs de son exil, sur le but secret qu'il avait poursuivi, il se dérobait ou se taisait. Il me dit seulement :

— Ma femme et mon enfant sont toujours aux environs de Paris. Je les verrai demain. Moi, j'ai été six mois professeur de français à Chicago, puis, comme je ne gagnais pas assez, je me suis fait garçon de brasserie... Voilà ma vie en deux mots.

Il ajouta :

— Et toi, que deviens-tu ?

Je répondis :

— Vous le voyez... Je vis comme un homme que les événements ont dégoûté du monde. Je suis un soldat dérouté et blessé qui prend ses Invalides.

— Et tu comptes demeurer ici... toujours ?

— Mais oui. Pourquoi pas ? J'y ai trouvé le bien le plus enviable, le repos. Ne m'approuvez-vous pas ?

— Si, si, murmura-t-il d'un air détaché.

Je compris qu'il ne comptait guère sur la solidité de ma résolution. J'insistai.

— Donnez-moi votre avis, voyons ?

Il réfléchit, puis il répliqua :

— Je ne veux pas te faire de peine et te troubler, mon enfant. Mais si tu veux mon avis, le voici : la retraite, à ton âge, c'est un calmant, ce n'est pas un remède... Tu penses pouvoir vivre toujours au Plouis parce que tu y as vu vivre deux vieilles femmes. Tu oublies que l'une n'en était jamais sortie, et que l'autre n'y était rentrée qu'après avoir connu la vie, toute la vie, et non après une intrigue amoureuse plus ou moins cruellement dénouée... Voyons, il n'y a pas six mois que tu vis ici. Es-tu calme ? Es-tu heureux ?

— Je suis aussi résolu qu'au premier jour

— Et tu ne penses plus à Marie-Thérèse ?

J'interrogeai ma conscience. Je répondis avec force :

— Non. Même je me reproche de ne plus y penser assez.

Francis me regardait bien en face. Il ne douta pas de ma sincérité. Mais il me répondit, de ce ton tranquille qu'il affectait quand il annonçait un fait considérable :

— Alors, tu n'as pas tout dit; tu aimes une autre femme, déjà.

Je devins tout pâle; tel doit être l'effet produit sur un homme qui se croit bien portant et auquel un médecin annonce brutalement qu'il a une

maladie grave. En un instant, toutes mes émotions des semaines précédentes se condensèrent, se cristallisèrent pour ainsi dire : je me rappelai mes alternatives d'abattement et d'allègement, l'importance que peu à peu avaient prise dans ma vie les visites au Saillard, et comme, depuis que j'y allais régulièrement, les cruels souvenirs de Paris avaient disparu de ma pensée. Je ne trouvais pas de réponse. O'Kent attendit quelque temps, puis murmura :

— Diable ! Il paraît que c'est déjà bien sensible. Et comme tu ne me demandes pas de conseils, cette fois-ci, comme tu caches ton jeu, je gagerais que c'est toi qui as le rôle actif. Est-ce un mariage qui se prépare ?

J'éprouvais maintenant un étrange besoin de confidences. Je racontai à Francis les origines et le développement de ma nouvelle amitié, essayant de noter toutes les émotions infiniment voisines par où mon cœur avait passé.

Quand je cessai de parler, il me questionna :

— En définitive, aimes-tu Mme de Saint-Géry ?

— Non, répliquai-je. Je n'ai pour elle qu'une sympathie très vive, où sa grâce de femme est bien pour quelque chose; mais c'est surtout sa douceur et sa triste situation qui m'ont touché.

En tout cas, ce dont je suis certain, c'est de n'avoir pas même été effleuré par un désir...

— Et elle? Quels sont ses sentiments pour toi?

— Elle est contente de me voir... Je représente pour elle le monde, dont les événements l'ont exclue.

O'Kent mit sa main sur mon bras.

— Voilà justement le péril... Vous êtes deux naufragés dans une île déserte. Quelles que soient d'abord leur antipathie, ils finiront toujours par s'aimer : c'est la loi de la nature...

Je ne sais pourquoi cette hypothèse de Valentine tombant vulgairement, comme une femme ordinaire, me blessa. Je voulus mettre Francis en contradiction avec lui-même.

— Eh bien, lui dis-je, quand cela serait? quand nous nous aimerions? Ne vous rappelez-vous pas ce que vous me disiez naguère au sujet de Mme de Maleserre : l'amour n'est qu'un geste.

Il agita les mains d'un air contrarié.

— Oui..., je t'ai dit cela... Pour une femme qui cherchait, en somme, à prendre un innocent, et que je ne trouvais pas très intéressante. Mais ta Valentine est une romanesque, et ce genre de femmes est vraiment digne de pitié, parce qu'elles

souffrent longuement, silencieusement... Et puis tu n'es plus un enfant. Tu n'es plus, tu n'as plus le droit d'être le chérubin névrosé d'il y a trois ans... Et puis enfin l'affaire est à peine engagée et il ne t'en coûterait pas beaucoup de la laisser là. Que dirais-tu si je te proposais... de partir?

Le coup fut brusque. Je perdis encore une fois contenance. Je balbutiai :

— Partir ? maintenant ?... Où cela ?

Il se leva, et, me regardant fixement, répéta avec une certaine solennité dans la voix :

— Où je vais... Mener la vie que je mène... Servir la même cause, avec la supériorité que te donnent sur moi ta situation dans le monde, ta grande fortune.

J'entrevis dans un éclair un avenir d'activité, de luttes, de dévouement, tout ce qui jusqu'alors avait manqué à ma vie bornée, impuissante et égoïste. J'eus un tressaillement de désir généreux. Puis, tout de suite, la pensée de m'arracher à mon Plouis retrouvé m'endolorit le cœur. Pourtant je n'osai pas prononcer le refus définitif qui me semblait une lâcheté. Je répliquai seulement.

— Non..., pas maintenant. Mes chagrins sont

trop cuisants encore. Je suis encore trop faible... Plus tard, je ne dis pas!...

Francis s'éloigna de moi, l'air mécontent, et fit plusieurs fois le tour de la chambre, s'arrêtant aux vitres pour regarder le jardin.

— Allons, fit-il, je vois que j'ai eu tort de compter sur toi... Pourtant, la première fois que tu as couru un danger pareil à celui qui te menace aujourd'hui, tu es venu me trouver, tu m'as demandé de t'emmener... Et moi, j'ai été assez crédule pour prendre sérieusement ta demande Je t'ai dit : « Pas encore; attends l'épreuve de la vie. » L'épreuve est faite; tu ne nous serviras jamais à rien. Tu n'es qu'un sentimental.

Les larmes aux yeux, je murmurai d'un ton de reproche ce seul mot :

— Francis!

Il revint brusquement à moi et me prit les mains :

— Pardon..., j'oublie que c'est moi qui te demandais un service et que tu as bien le droit de vivre à ta guise. Et puis, après tout, j'ai peut-être tort. Si tu veux, nous ne parlerons plus de cela. Il ne nous reste que peu d'heures à passer ensemble. Ne les gâtons pas par des disputes stériles.

Tout le reste de la journée nous ne parlâmes plus de Valentine. Mais on n'est pas le maître de sa pensée : tandis que nos bouches échangeaient des mots indifférents, notre rêve allait à cette femme dont le sourire suffirait, peut-être, à briser un jour notre amitié...

Le soir venu, quand l'instant de la séparation fut proche, quand, serrés l'un contre l'autre dans la voiture qui descendait vers Rouen, nous vîmes se découvrir en échappée la grande cité dans une vaporisation de lumière rouge, ses cheminées, ses toits, ses navires, — la cruauté des perpétuels départs nous étreignit la gorge, et nulle rancune ne subsista plus au fond de nos cœurs... Moi, le plus faible des deux, l'émotion me brisa, et je pleurai silencieusement. Francis me prit la main, et, comme répondant à des pensées que je n'avais pas dites, il murmura :

— Oui..., c'est la misère de la vie d'être ainsi ballottés, de ne retrouver ceux qu'on aime que pour s'en éloigner tout de suite. Mais quoi? N'est-ce pas notre faute? Les catholiques ont vu très bien notre psychologie quand ils ont défendu les affections personnelles... Aimons avant tout l'humanité, tout ce qui a un cœur de chair comme nous. Des hommes qui souffrent, nous en trou-

verons partout : et nous ne connaîtrons plus les séparations.

Ces paroles me paraissent aujourd'hui un peu déclamatoires : elles m'émurent alors, me firent entrevoir je ne sais quel idéal d'abnégation, supérieur en joie même à l'amour heureux. Tant nos émotions résultent d'un accord fugitif entre notre âme et les milieux !

IV

Nous nous quittâmes à la gare, nous demandant en secret : Nous reverrons-nous?... Je remontai tristement la côte, à pied, à côté des chevaux qui soufflaient. Le lendemain matin, qui était un dimanche, me surprit, au réveil, dans un état d'indicible détresse. Ah! j'en ai connu de ces heures où l'âme dévastée s'emplit de rancœur pour la vie inutile et mauvaise! Pourtant je crois n'avoir jamais tant souffert que cette fois. Je m'assis devant ma table de travail. Je recueillis mes souvenirs; je voulais fixer sur le papier mon entretien avec O'Kent. Mais le dégoût de moi-même m'accabla, je jetai ma plume sans avoir tracé une ligne. J'avais repoussé le

déjeuner qu'on m'avait servi. Je mesurais avec exaspération la longueur de cette journée d'isolement, toute pareille aux autres, si nombreuses déjà, passées à me tromper moi-même. Francis m'avait ouvert les yeux. J'étais toujours le même enfant, avide de tendresse; la vie avait meurtri mon cœur sans l'affermir. J'allai vers la fenêtre, je l'ouvris toute grande... La fraîcheur d'une matinée de fin d'automne me glaça les joues; c'était le temps de la veille, le temps clair, frais, triste par la pâleur des lumières et le dénûment du paysage. Soudain, au delà des lignes de peupliers qui limitaient le parc, un tintement de cloche résonna, affaibli par l'éloignement, mais parfaitement distinct tant l'air était limpide. Je la connaissais bien, cette cloche dont les sons s'effilaient au-dessus des plaines..., mon âme, en un coin secret, avait gardé le souvenir de ses intonations délicates. Petit enfant, elle m'annonçait, chaque dimanche, le plaisir d'aller en voiture jusqu'à l'église, de m'asseoir dans le banc du château, serré dans les jupes de Mlle Sidonie, de manger miette à miette le pain bénit... Oh! redevenir ce petit être et mourir tout de suite, ne pas revivre la mauvaise adolescence, le temps du doute et des amours honteux!... La cloche tintait

maintenant à coups précipités; cela voulait dire que la messe allait commencer dans quelques instants. La messe! un désir me vint d'y assister. Je ne voulus pas m'avouer que la cause secrète de ce désir était le besoin de voir Valentine : et pourtant, quand j'eus pensé qu'il ne tenait qu'à moi de la retrouver, d'être près d'elle, ma poitrine se dilata, l'air me fut plus léger et le jour plus clair. Je sonnai Juste; je lui commandai d'atteler. Une demi-heure plus tard, j'étais à l'église, dans le banc du Plouis.

J'y étais à peine que je me repentis d'être venu. Les gens me regardaient avec curiosité. Je donnais des distractions au chantre, aux enfants de chœur, au curé lui-même, qui levait involontairement ses yeux sur moi quand il se retournait pour dire : *Dominus vobiscum!...* Évidemment, tous pensaient : « Voilà un nouveau converti, un converti d'importance... » Peu à peu, le calme se rétablit; je me sentis, sinon oublié, du moins accepté. Alors, je regardai autour de moi; je refis connaissance avec chaque pierre de l'église, avec les bancs poudreux, les mains-courantes luisantes où s'étaient posés les doigts, les genoux de mes saintes.

J'y revenais, — dans ce banc où j'avais bal-

butié mes premières prières avec une foi naïve de tout petit, — j'y revenais homme, mûri par la vie, mais, hélas! dépouillé de toute foi agissante, bien près de regarder les croyances religieuses comme une philosophie plus sympathique, seulement. Si je priais encore, je sentais que je priais au hasard, avec un doute secret pour le cas où nul ne recevrait ma prière...

Tandis que mes lèvres balbutiaient les mots sacrés qui ne sont jamais sortis de ma mémoire, mon regard se fixait sur une tache d'un blond doux, presque gris, qu'il avait fuie obstinément tant que ma volonté n'était pas assoupie par le susurrement des prières. A quelques bancs en avant du mien, la chevelure simplement nouée de Valentine débordait sa capote noire; et je voyais sa taille délicate, ceinte d'une large bande de satin, ployée à côté de la lourde carrure de Mme Duchâtelier et de la silhouette vulgaire de l'ancien contre-maître. Et j'éprouvai ce que je n'avais jamais éprouvé pour aucune femme : un frémissement de la meilleure partie de moi-même, un besoin de dévouement, d'abnégation silencieuse, que même mes saintes ne provoquaient pas. J'étais attendri, échauffé, point troublé, et c'était pour moi nouveau et délicieux : délicieux

surtout, parce que cela ne me causait pas de remords, parce que je ne concevais pas l'obligation de réprimer un pareil émoi. Alors je pensai : « Est-ce que je l'aimerais vraiment ?... » Et je me répondis : « Non..., je ne l'aime pas... Je la plains et je l'admire, voilà tout... » Au fond de mon âme quelque chose de mystérieux répliquait : « Mais si..., tu l'aimes... Il faut l'aimer... »

Je ne saurais démêler quelle part eurent à cette sorte de crise le milieu religieux, les conversations de la veille, les souvenirs d'autrefois, toujours si puissants sur mon cœur. Mais, à coup sûr, cette fin de messe dans une église de village fut un des moments les plus exquis que j'aie vécus. Je ne l'oublierai jamais.

L'office s'acheva. L'église se vida peu à peu sur l'allée d'acacias défeuillés qui mène à la route du Plouis. Rangé près du somptueux équipage des Duchâtelier, mon coupé modeste attendait. J'aurais voulu ne pas parler à Valentine, emporter dans mon souvenir son image muette avec l'écho des derniers versets et le parfum des derniers encens. Mais, dans l'allée, il fallut bien saluer les châtelains du Saillard, serrer la main du filateur, échanger des lieux communs avec la mère... Valentine me regardait avec persistance. Comme

j'allais prendre congé, elle dit à Mme Duchâtelier :

— Mère, vous ne demandez pas à M. de Périgny de venir déjeuner au Saillard ?

La grosse dame recueillit la proposition avec enthousiasme, insista, mit en mouvement l'ancien contre-maître... Valentine me regardait toujours, et ses yeux disaient clairement : « Venez, je veux que vous veniez. » J'acceptai. Je renvoyai ma voiture en donnant à Juste l'ordre de venir me chercher vers trois heures.

Pendant le trajet, pendant le déjeuner qui suivit, il se livra en moi une lutte entre deux envies : l'une, celle de maintenir mon cœur fermé, de m'envelopper d'une tristesse bien digne d'un homme qui a passé par de dures épreuves, qui a quelque chose à expier ; — l'autre m'incitait au contraire à rompre la chaîne, à recommencer la vie, à me griser d'émotions nouvelles... Ai-je besoin de dire laquelle triompha ? Un démon intérieur me poussa à parler, me donna presque de l'esprit ; non seulement je mis en gaieté les honnêtes maîtres de la maison, mais je provoquai même à plusieurs reprises le beau rire juvénile, vite réprimé, de Valentine... Quand nous quittâmes la salle à manger, un so-

leil délicat illuminait le parc, les charmilles deminues, les pelouses rouillées, les allées encombrées de feuilles mortes. Mme Duchâtelier s'excusa : elle allait aux vêpres. Son mari me serra la main en m'assurant dans une phrase embrouillée que je lui avais fait beaucoup de plaisir et d'honneur, et que, si je voulais, « je pouvais venir déjeuner tous les jours... » Je restai seul dans le salon avec Valentine.

Ainsi, on nous laissait ensemble à peu près comme des fiancés, et cependant Valentine était mariée ; le vicomte habitait le château. Je m'avouai que la voie où je m'engageais était mauvaise ; certainement mes saintes m'en eussent détourné. Malgré tout, quand la jeune femme, après quelques instants, se tourna vers moi et me dit : — « J'ai envie de me promener dans le parc..., et vous ?... » je me sentis rougir de plaisir et je répondis : « Volontiers. » Je la suivis dans le vestibule où elle prit un chapeau de paille et une ombrelle, puis dans le jardin. Elle glissa son bras sous le mien. Nous gagnâmes les premières charmilles du parc. La résille des branches, même découronnées, suffisait à masquer le faible soleil d'automne. Valentine ferma son ombrelle, et me montrant la longue allée fermée par une sorte d'abside :

— N'est-ce pas, fit-elle, qu'on dirait d'une nef?

Je ne répondis rien. Je goûtais silencieusement la joie de la sentir si près de moi, et seule avec moi. Pourtant j'étais calme, comme abrité des mauvaises pensées. Je regardais mon amie : je la voyais telle qu'elle était vraiment, et non plus dans le faux jour de la bibliothèque ou de l'église. Je découvrais toutes les altérations de son visage, le teint comme lavé et brouillé par les larmes; les yeux pâlis, où la flamme intérieure semblait assoupie; quelques lignes de rides précoces au-dessus des paupières, ces rides qui viennent d'avoir trop pleuré. Je voyais tout cela : et elle me devenait d'autant plus chère. J'aurais voulu les baiser fraternellement, ces yeux voilés, ces joues déflorées par le chagrin.

Au tournant de l'allée, parmi les taillis déparés, nous aperçûmes un petit lilas dont les branches étaient chargées de verdure.

— Oh! les jolies feuilles! s'écria Valentine. Regardez, monsieur; se peut-il que ce petit arbre soit si en retard?

— Non, répondis-je en souriant, il n'est pas en retard. Il a probablement feuillé et fleuri de très bonne heure, aux derniers jours de mars; il

s'est dénudé à la fin de l'été. Et maintenant, comme l'automne est très doux, il a repris une verdure d'arrière-saison...

— Pauvre petit arbuste, murmura la jeune femme après un silence. Ne dirait-on pas qu'il a froid !

— Oui, ses jeunes pousses sont trop délicates pour résister à la fraîcheur des nuits de novembre. Elles se grilleront aux premiers froids, et les bourgeons moins avancés ne s'ouvriront jamais.

Nous marchâmes encore un peu sans plus parler; nous atteignîmes ainsi la lisière du parc, marquée par un fossé. Au delà, de grands enclos s'abaissaient en pente déclive jusqu'à la vallée de la Seine : c'était un paysage normand, toujours le même, avec ses pommiers bas et tordus, ses vaches, ses haies bordées de petites tranchées où des flaques d'eau reflètent le soleil. C'était le paysage du « bout du monde » au Plouis. Mon âme et celle de Valentine étaient en si parfaite harmonie qu'il nous suffit d'échanger un regard pour nous assurer que nous avions eu, au même instant, la même pensée, le même souvenir.

Alors mon amie, gardant son regard attaché sur le mien, me dit, avec un effort visible :

— Monsieur, je ne veux pas abuser de votre

complaisance... J'ai insisté, ce matin, pour vous amener ici malgré vous. Il faut m'excuser. J'ai un conseil à vous demander, quelque chose d'assez grave... Et, ajouta-t-elle en s'efforçant de sourire, je ne sais trop comment vous parler d'affaires aussi personnelles.

Je protestai de mon dévouement, de la joie que j'aurais à être utile.

— Je vous remercie, dit-elle. Venez dans mon pavillon. Nous y serons plus à l'aise pour causer.

Ce pavillon était une sorte de kiosque chinois, construit avec des tronceaux d'arbre entrecroisés. Mme de Saint-Géry ouvrit la porte à l'aide d'une clef qu'elle portait sur elle. Dans l'intérieur de la petite construction, je retrouvai les vitraux jaunes, un sofa, des livres.

— J'y viens souvent l'été, fit la jeune femme... Quand il y a de la verdure, c'est tout à fait charmant. Il m'est arrivé ici des aventures. L'été dernier, une vache a sauté par-dessus le fossé de l'enclos et a tourné longtemps autour du pavillon. Je voyais son gros museau mouillé se poser sur les appuis des croisées..., j'avais une peur affreuse... Je n'ai pas osé sortir, jusqu'au moment où, s'inquiétant de moi au château, on a envoyé un

domestique ici pour voir ce que je devenais. Il a chassé la vache...

Elle rit de son joli rire. Puis, redevenant sérieuse :

— Asseyez-vous, monsieur, reprit-elle.

Elle-même s'assit auprès de moi. Quelque temps elle réfléchit, gardant son front dans ses mains. Enfin, elle me demanda :

— Me trouvez-vous l'air souffrant?

Je la regardai avec surprise. Je répondis :

— Mais non... Aujourd'hui surtout, je vous trouve très bonne mine.

— Oh! c'est le grand air, la marche et puis le plaisir que j'ai à vous voir. Mais, ajouta-t-elle en recommençant à sourire, je suis malade, paraît-il... J'ai entendu, par hasard, avant-hier, le docteur causer avec ma mère; c'est grave, à ce qu'il disait.

J'avais senti, aux paroles de Valentine, ce coup de vent des mauvaises nouvelles, pareil au frôlement d'une aile d'ange qu'on ne verrait pas.

Je répétai :

— C'est grave?... Mais quel mal?

— Je n'ai pas bien compris les mots du docteur Madeleine... Il a parlé de consomption... « Le Saillard est humide, disait-il; il faut partir tout de

suite pour le Midi..., Cannes ou Menton. » Et depuis hier, je lutte avec ma mère : car je voudrais rester ici.

Malgré moi je murmurai :

— Partir! que deviendrai-je, moi, si vous partez!...

Elle sourit avec une joie visible.

— Vous ne voulez pas que je parte?

Mais déjà j'avais honte de ce que j'avais dit.

— Si, repris-je... Partez, au contraire : je suis un égoïste. Est-ce que j'ai le droit d'exprimer même un désir? Partez... le plus tôt possible... Il le faut...

Je ne l'avais jamais vue si radieuse.

— Non, mon ami... Je ne partirai pas. Je suis trop heureuse d'occuper une place dans votre vie, et que ma présence vous soit chère... Si longtemps j'ai eu horreur de mon existence inutile, que je puis bien la risquer un peu pour qu'elle serve à quelque chose. Oh! répondit-elle à un geste de moi, je vous dis cela tout simplement, voyez-vous... Je n'y mets nulle coquetterie... Le sentiment que j'ai pour vous est probablement un reflet de celui que vous avez pour moi; vous êtes venu au Saillard prié par ma mère, pour me distraire et faire un acte de charité... Et vous avez

trouvé en moi une compagne de souffrance, car vous-même, je le sais, je le devine au moins, vous avez un grand chagrin. Je ne vous demande pas de confidence... Vous verrez qu'un jour, nous nous dirons cela tout naturellement : mon secret payera le vôtre... C'était pour m'assurer si véritablement vous teniez à ma présence ici que je vous ai confié les projets de ma mère. Maintenant je suis décidée..., je reste.

J'étais confondu. L'attitude de Valentine était si imprévue, à la fois si naïve et si décidée ; elle affirmait si nettement notre amitié et éloignait si définitivement toute idée d'amour, que je demeurai un temps sans parler... A ce moment, j'eusse souhaité l'attirer contre moi et me serrer contre elle comme jadis dans les bras de mes saintes. Elle était bien de la même race, la race des dévouées. Je pris dans mes mains ses longues mains minces et transparentes, semblables aux mains des vierges de Primitifs, et je répondis :

— Je vous remercie. Vous êtes mille fois meilleure que moi. J'aurais dû depuis longtemps parler comme vous venez de le faire ; je ne sais quelle fausse pudeur m'a retenu. Oui, vous m'avez touché d'abord parce que vous étiez faible et que vous aviez du chagrin, c'est vrai. Mais depuis,

et maintenant surtout, j'ai appris à vous connaître. Si vous ne voulez pas me briser l'âme, vous partirez, le plus tôt possible, sans rien risquer de votre santé qui m'est plus chère que tout... Qu'est-ce que trois mois d'absence, en somme?... Voici novembre, déjà; le printemps est toujours hâtif en notre doux pays normand... Moi, je vous attendrai en pensant à vous. Puisque je sais que j'ai une amie, même absente, cela me soutiendra... Je vous proposerais bien de vous suivre..., mais je n'ai pas le droit de vous compromettre aux yeux du monde... Permettez-moi seulement de vous écrire, et promettez-moi de me répondre...

Le soir baissait très vite. Je ne distinguais plus le visage de Valentine. Je ne voyais plus que sa silhouette noire profilée sur les vitraux. Je tenais toujours ses mains dans les miennes, sans les presser. Elle murmura:

— Alors, vous m'ordonnez de partir?

Telle est la puissance communicative des sentiments vrais que je répondis:

— Oui, je vous l'ordonne.

— Eh bien, répliqua-t-elle, j'obéirai.

Nous demeurâmes encore quelque temps, les mains unies. L'obscurité était, peu à peu, devenue complète. Je jure que nulle tentation, nul

souvenir des mauvaises heures ne m'effleura. Et c'est pour cela même que ces minutes brillent comme des lumières dans l'histoire de mon amour.

Valentine s'arracha la première à l'enchantement de cette ombre, de ce silence, de cette union fraternelle de nos mains et de nos âmes. Elle se leva et dit à demi-voix, mais d'une voix qui n'était pas troublée : « Il faut rentrer, maman serait inquiète... Et puis j'abuse de vous, vraiment. Voilà une après-midi perdue. » Je tenais encore le bout de ses doigts. Je les baisai légèrement avant de les abandonner, puis je me levai. Nous quittâmes le pavillon. C'était la nuit maintenant, avec un léger brouillard qui fit frissonner ma compagne et la fit se serrer instinctivement contre moi... Nous ne distinguions rien dans les taillis, à droite et à gauche de l'allée : mais toute la vie mystérieuse des plantes et des bêtes nocturnes nous frôlait, et nos nerfs vibraient au même instant.

Au château, nous trouvâmes la fin du rêve, la chute dans la réalité. Mme Duchâtelier nous attendait devant le vestibule : elle nous regarda d'un air singulier, comme si elle cherchait à pénétrer notre pensée, à deviner ce qui s'était passé

entre nous deux pendant l'après-midi... Valentine dit très simplement :

— J'ai emmené M. de Périgny dans mon pavillon et nous nous sommes oubliés à causer.

A ce moment, la femme de chambre vint m'annoncer que Juste était là :

— Il est venu à trois heures pour chercher Monsieur avec le coupé ; puis, comme Monsieur ne rentrait pas, il a dételé ; faut-il qu'il attelle à présent ?

Elle disait cela avec un plissement de lèvres significatif. Ainsi, déjà, à son aube, notre intimité si chaste, si fraternelle, était suspectée. J'eus un mouvement de révolte, et devant tous ces étrangers au regard douteux, je pris la main de Valentine, et la portai à mes lèvres pour la seconde fois. Elle ne parut point gênée. Elle resta quelque temps sur le seuil, à me suivre des yeux, tandis que je montais en coupé, et me fit un signe d'adieu.

V

Le lendemain matin, j'envoyai Juste au village, chercher le docteur Madeleine. Il le ramena dans la voiture du château. Je fus touché de l'intérêt que me témoigna ce brave homme, un peu inquiet d'avoir été mandé si brusquement. Il s'attendrit en parlant de son plaisir à pénétrer dans une chambre où ses chères clientes défuntes l'avaient tant de fois reçu. Et une larme de vieillard, unique, brilla dans le coin de son œil.

— Mais vous, mon cher monsieur, me dit-il, qu'est-ce que vous avez?... Vous ne me paraissez pas malade.

Je me plaignis, au hasard, d'un léger embarras

d'estomac. Le bon Madeleine y trouva tout de suite des raisons.

— Parbleu! vous ne vous distrayez pas assez! Est-ce à votre âge qu'il faut mener la vie de moine que vous menez depuis votre retour ici? Toujours seul, toujours à l'écart... Nous parlons beaucoup de vous avec l'abbé Grangeneuve et Lecourt... Bien sûr, mon cher monsieur, vous avez vos bonnes raisons... Mais, que diable, les chagrins de cœur ne sont pas éternels... A vingt-sept ans, voyons! La meilleure ordonnance que je pourrais vous faire serait de vous renvoyer bien vite à Paris, vous amuser avec vos amis.

Je l'interrompis en souriant.

— Voilà une ordonnance que je n'observerais pas, mon cher docteur.

— Oh! je le sais bien... Pour le moment, je vais toujours vous prescrire quelques drogues... Mais prenez de l'exercice et ne pensez pas à vos peines de cœur, voilà le vrai remède.

Tandis qu'il écrivait une ordonnance, ayant tiré de leur étui, puis assujetti ses lunettes sur son nez, je cherchais un moyen d'amener l'entretien sur le sujet qui me tenait au cœur, — la santé de Valentine. Lui, tout en écrivant, suivait aussi sa pensée. Il se trouva que par des routes diffé-

rentes nous arrivâmes au même point, car, lorsqu'il releva la tête et serra ses lunettes, il me questionna :

— Et vous voyez souvent votre voisine du Saillard ?

Il y avait beaucoup de curiosité et un peu de malice dans ses petits yeux gris. Je pensai : « Celui-là aussi fait des jugements téméraires. » Et je répondis d'un air détaché :

— Oui..., hier, par exemple... Mais je crois que je ne la verrai plus guère. Ne va-t-elle pas partir pour le Midi ?

Madeleine répondit :

— Partir !... Partir... Elle est comme vous, mon cher monsieur, elle a une tête. Elle a mis dans cette tête qu'elle resterait au Saillard, qui est humide et qui ne lui vaut rien. Du diable si je sais pourquoi elle tient à y rester, par exemple ! Je pense que ce n'est pas son mari qui la retient.

— Mais enfin, quel est son mal ?

— Et quel est le vôtre, mon ami ? Mme de Saint-Géry est une femme nerveuse, trop romanesque, qui se nourrit le cerveau d'un tas de balivernes qui lui font le plus grand tort. Elle rêve, elle pleure, elle ne mange pas. Alors, l'estomac ne fonctionne plus, les organes se troublent, la

consomption commence son œuvre à la fois par le cœur, par les poumons, par les entrailles et le reste... L'organe le moins résistant cède le premier... Et alors on est tout étonné de voir une jeune femme emportée en deux jours par quelque mauvaise fièvre ou quelque inflammation du système respiratoire... Voilà tout... Si la vicomtesse reste au Saillard, elle peut vivre jusqu'à soixante ans, ou mourir dans l'année. Je ne garantis rien.

J'insistai.

— Alors elle n'est, en somme, attaquée gravement d'aucun côté ?

— Non. Elle n'est, à proprement parler, ni poitrinaire, ni cardiaque, ni diabétique..., etc... Mais elle est tout cela, virtuellement, et ma conviction intime est qu'elle traverse une période particulièrement critique.

Il toussa, réfléchit un peu en tapotant des doigts sur son étui à lunettes.

— Mme de Saint-Géry a eu une existence très malheureuse au point de vue de... l'amour... Je ne sais pas nettement ce qui s'est passé. Si je le savais, la discrétion professionnelle m'empêcherait d'en parler. Seulement, je puis vous dire ce que tout le monde sait. Cette jeune femme a été mariée à un viveur complètement épuisé, porteur

d'un beau nom qui était tout le reste de son patrimoine et qui séduisit la mère Duchâtelier. Vicomtesse de Saint-Géry, vous comprenez!... La couronne à fleurons sur les voitures et sur le fronton du Saillard!... Quant à la petite, elle sortait du Sacré-Cœur : elle ne connaissait rien de rien de la vie. Croiriez-vous qu'avant le mariage, elle aimait cette ruine de Saint-Géry ? Il est vrai qu'il savait s'habiller, parlait encore, portait beau. Mme Duchâtelier l'adorait, en proportion du mépris qu'il manifestait pour elle...

— Et le mariage se fit ?

— Le mariage se fit, quelques mois avant la mort de votre chère grand'mère... Les nouveaux mariés partirent pour les bords du Rhin. Que se passa-t-il alors? comme disent les feuilletons. Je l'ignore... Toujours est-il que la vicomtesse revint seule au Saillard la semaine d'après, suivie à quelques heures de distance par le vicomte, qui avait, m'a-t-on dit, l'air fort penaud. Il y eut entre les parents de la jeune femme et le vicomte une explication très vive. M. de Saint-Géry resta au château : mais la vicomtesse et lui habitèrent les deux ailes opposées. Le vicomte était tenu par le manque d'argent. Pour ne pas faillir à ses habitudes, il prit une maîtresse où il put, c'est-à-dire

parmi les filles de la concierge du Saillard. Ce que pouvait être une maîtresse pour ce personnage, dans son état, je me le suis toujours demandé : mais ceci touche à la discrétion professionnelle... Quoi qu'il en soit, la fillette le mena si vite que six mois après son mariage, il avait une attaque d'apoplexie..., à quarante-cinq ans... Maintenant il est paralysé du côté droit, cloué dans son fauteuil. Jamais sa femme ne va le voir : pour que sa rancune n'ait pas désarmé devant le châtiment de la Providence, vous jugez si elle est opiniâtre... Je soigne le mari : vivra-t-il ou non? Je n'en sais rien. Mais il peut durer encore cinq ou six ans.

Je ne sais quoi riait et chantait en moi tandis que le docteur parlait. Quand il eut fini, je lui dis :

— Mon cher docteur, tout cela est fort triste. Mais cela ne doit pas nous empêcher de déjeuner ensemble... Avez-vous des malades à voir?

Il parut surpris de mon invitation.

— Des malades?... Un seul. C'est une hépatite chronique. Je peux fort bien y aller ce soir... Quant à déjeuner avec vous, bien volontiers, mon cher monsieur, et très honoré, je vous assure.

J'ai commis, ce jour-là, une mauvaise action

que je me suis reprochée depuis. J'ai dit à Juste d'aller chercher à la cave une bouteille du vin le plus généreux, une autre de cognac, et je les ai mises à côté du médecin, en l'engageant à se servir lui-même, parce que j'étais fort distrait et que je buvais d'ailleurs très peu. Il s'en acquitta gaillardement. Quand la bouteille de vin fut achevée, il fit un grand éloge de ses clientes défuntes, et déclara que moi-même j'étais bien de la famille. Il me fut alors facile de le ramener au sujet qui m'intéressait.

— C'est vous, lui dis-je, qui soignez le vicomte de Saint-Géry?

— Oui, répliqua-t-il, en chauffant dans sa main son petit verre de cognac..., si l'on peut appeler soigner un malade, l'aller voir deux fois la semaine, dire à l'Anglaise qui le garde : « Rien de nouveau?... » l'entendre répondre : « Noovô?... No!... Rien noovô... Toojours tout droit!... » puis partir... C'est honteux de gagner un demi-louis à si peu de chose. Mais qu'y faire? Ce paralytique est actuellement une espèce de végétal qu'on peut seulement arroser, fumer et empêcher de geler. Quant à le faire marcher, autant essayer de mouvoir un ormeau du parc... Véritablement cette *fine* est extraordinaire.

Maintenant il avait renversé le petit verre vide sur la nappe, le frottait, puis respirait, avec des pétillements de prunelle, les vapeurs sublimées de l'alcool.

Il répéta :

— Extraordinaire, extraordinaire.

Je lui versai un second verre.

— Vous croyez que ce sont les excès... postérieurs à son mariage qui l'ont mis en cet état ?

Il prit un air de confidence.

— Je vous ai dit qu'il ne valait pas grand'-chose avant. Pour moi, ce n'était pas un mari, vous m'entendez bien... J'ai là-dessus, naturellement, des clartés particulières, moi qui suis le médecin du vicomte et de la vicomtesse. Eh bien, si l'on couronnait ici des rosières, comme à Yvetot... Enfin, je m'entends... Le secret professionnel m'empêcherait de donner mon avis.

Il parut, à ce moment, un peu inquiet de ce qu'il venait de dire, et m'observa. Je fis semblant de regarder très attentivement le bouchon du flacon d'eau-de-vie, sur lequel un nom, à demi rongé, était imprimé... Cette inattention le rassura ; mais il ne changea pas moins de conversation. Et, jusqu'à l'heure où il me quitta en me

recommandant les distractions, nous ne parlâmes plus du vicomte ni de Valentine.

A peine fut-il parti que je fis seller mon cheval, et que je partis au galop par la route qui mène à cette forêt, proche de Saint-Aignan, qu'on appelle la Forêt Verte. L'air avait fraîchi depuis la veille. Le ciel était blanc, la campagne n'avait plus sa légère parure de soleil. Je jouissais délicieusement de cette fraîcheur, des piqûres de cette brise, de la course folle qui semblait emporter, le long de la route, les pommiers rabougris, les enclos, les fermes, les haies où parfois s'appuyait un mufle rose, humide, frémissant. Tout naturellement, le souvenir me vint des sensations analogues de vie intense que m'avait données ma passion pour Marie-Thérèse. Oui, l'effervescence était bien la même; seulement, cette fois, nulle peur instinctive, nul désir non plus ne s'y mêlait. Par une miséricorde de la destinée, il se trouvait que j'aimais une jeune fille. N'était-ce pas la régénération, le rachat des mauvaises tendresses?

... Il était tard quand je regagnai le château. J'y trouvai une lettre d'une écriture à jambages allongés et pointus, de ces écritures que les bourgeois appellent aristocratiques. Une couronne ouverte fleuronnait l'angle.

« C'est décidé, monsieur, m'écrivait Valentine, je pars à la fin de cette semaine pour Cannes et les îles d'Hyères. Ma mère m'accompagne. J'espère que vous ne compterez plus vos visites au Saillard. Je pense toujours à notre après-midi de dimanche... Faisons, si vous voulez, provision de souvenirs pour le temps de l'absence. »

Pouvais-je refuser ? Je ne le tentai même pas. Jusqu'à la fin de cette semaine, je ne manquai pas un seul jour d'aller au château. Je m'y rendais après le repas du matin ; je ne partais qu'au soir tombant. Ces trois heures passées ensemble s'écoulaient avec lenteur ; nous ne parlions guère, les mots nous fuyaient ; le chagrin de la séparation, je crois, nous barrait la gorge à tous les deux. Elles s'écoulaient avec lenteur, ces dernières heures de communion ; elles m'étaient presque pénibles ; et pourtant j'aurais voulu qu'elles ne finissent jamais, et quand je m'en retournais au Plouis, je songeais avec épouvante que je venais de dépenser encore un peu de mon trésor... Le samedi arriva, c'était la date fixée pour le départ de la vicomtesse et de sa mère ; elles prenaient à Rouen le train de neuf heures du soir qui les amenait à onze heures à Paris. Dans la journée, je me rendis au Saillard. Valentine

me fit promettre de ne pas l'accompagner à la gare.

— Je n'aurais plus le courage de partir, disait-elle... Ces derniers jours m'ont enlevé mes forces...

Elle disait vrai. Maintenant, elle avait l'air d'une malade, toute pâle, les joues creuses, les yeux trop brillants. J'abrégeai ma visite; je souffrais cruellement. Je me souviens qu'au moment où nous nous quittions, sur le seuil de la bibliothèque, je pris ses mains froides, je les posai longuement sur mes yeux comme pour y refouler les larmes... Et elle me disait avec des sanglots dans la voix :

— Ne soyez pas triste... Je ne veux pas que vous soyez triste!

VI

Les mois de mon veuvage sentimental furent un temps de tristesse calme et de rédemption. Certes, l'isolement, l'absence de toute amitié me faisaient souffrir; mais je souffrais pour avoir aimé Valentine mieux que moi-même, et une telle souffrance est sans amertume. Pour la première fois depuis mon retour au Plouis, j'expiais. Je me sentais devenir meilleur; je sentais mon esprit se purifier et ma volonté s'affermir... Cette plante divine, l'espérance, poussait des racines neuves dans mon cœur.

Je recevais régulièrement des lettres du Midi.

Elles témoignaient qu'on pensait à moi, que l'éloignement n'embrumait pas les souvenirs de la voyageuse; j'y trouvais l'assurance que de semaine en semaine sa santé s'affermissait; mais elles étaient imprégnées d'un peu de gêne, d'une pudeur d'aveu que je connaissais bien, l'éprouvant moi-même quand j'écrivais. A nous parler ainsi de loin, sans nous voir, il nous semblait que nous étions écoutés.

Ces lettres étaient les seuls événements de ma solitude, avec quelques billets d'O'Kent, où il n'était jamais question des entretiens que nous avions eus au Plouis. Je méditais à loisir les unes et les autres. Chaque mot me fournissait un thème de longues rêveries. La lecture, quelques promenades, des entretiens avec mes fermiers occupaient le reste de mes heures; en somme, j'étais triste, mais je ne redoutais plus l'ennui.

Novembre, décembre passèrent ainsi, pluvieux et doux. Puis l'année nouvelle naquit dans le berceau des premières neiges. Je fus cloîtré au Plouis : car j'avais résolu de ne point le quitter, de ne pas habiter la morne maison de la rue de Crosnes... De ma chambre que je quittais rarement, je contemplais cette léthargie de la campagne, aussi nettement reflétée dans mon cœur

que dans mes yeux. De froides nuits de lune, des après-midi de faux jour entre le ciel blanc et la terre blanche me donnaient la commotion du *déjà vu* avec tant de puissance que parfois l'hallucination d'un frôlement me faisait soudain retourner : je croyais avoir entendu le pas de Mme de Lacaze ou la voix de Mlle Sidonie... Vers le milieu de février, les pluies recommencèrent : elles durèrent peu; subitement le vent s'aigrit, lava le ciel, et quelques tièdes journées luisirent sur la terre nue, sur les arbres sans bourgeons, où des oiseaux trompés par ce réveil hâtif de l'année essayaient de chanter.

Moi aussi, je guettais le retour de la saison aimée, le rajeunissement de la terre. Mais bien des semaines passèrent encore avant que les premières boules résineuses parussent au bout des ramilles, et que les prairies se vêtissent d'un duvet de verdure inégale, aux endroits les mieux ensoleillés.

Un dimanche, j'écrivis à Mme de Saint-Géry : — « Voici le beau temps : vous pouvez revenir. » Elle me répondit : — « Nous faisons nos malles; samedi, nous serons à Rouen. » Et elle indiquait l'heure de son arrivée si exactement que je vis bien qu'elle comptait sur ma présence à la gare.

Le vendredi soir, je restai fort tard à ma fenêtre, à rêver en regardant le parc. C'était la plus douce nuit de printemps que nous eussions eue encore; sa douceur entrait, pour ainsi dire, dans mes muscles et dans mes nerfs, et y répandait une calme énergie, une force consciente de soi. En de tels instants on voit la vie à l'avance, ou du moins on croit la voir se dérouler avec la rectitude aplanie d'une grande route. Il me semblait que je devinais la mienne, calme et sans accidents, la vie d'un homme qui, après des épreuves suffisantes pour justifier le renoncement, se recueille dans une attente de la mort pleine d'indifférence. Je ne me découvrais aucune ambition; à vrai dire, je n'en avais jamais eu; le sentiment que d'autres feraient aisément mieux que moi ce que j'aurais fait de mon mieux m'avait toujours détourné de l'effort. Mes travaux seraient donc ceux que tout le monde peut être assuré de mener à bien : lire, s'occuper des soins de la terre, tâcher de diminuer autour de soi le nombre des malheureux... Je conçus également le projet de retracer pour moi l'histoire de la période de ma vie qui, sans être romanesque, était tout mon roman. Mon activité se trouvait ainsi alimentée. J'estimai que mon

besoin de tendresse serait satisfait par la présence de Valentine. Elle personnifiait la seule tendresse enviable : celle qui va à l'esprit. Recommencer les heures passées avec Marie-Thérèse, pour rien au monde je ne l'aurais voulu. Mais je me promettais de goûter à fond le bienfait de cette amitié d'âmes, sans émoi de chair, sans caresses dissolvantes, pareille à celle qui nous unissait durant l'automne. Comme j'avais, — ou du moins comme je m'attribuais cette nuit-là une rare lucidité, j'osai aborder un problème, jusqu'alors laissé dans l'ombre. Je me dis : « Il est possible, il est probable que Valentine sera bientôt veuve; nous serons encore jeunes tous les deux. Si je lui demande de m'épouser, elle ne me repoussera pas; elle est incapable de causer un chagrin à qui l'aime. Donc, elle m'accordera sa main... » Et, comme je ne puis raisonner qu'en imaginant, je supposai que nous étions mariés; je forçai mon esprit à se jouer autour de ce rêve. Je me figurai le mariage à l'église, l'amenée de l'épouse sous mon toit, la solitude dans notre chambre, un enlacement de ce corps souple parmi les blancheurs du voile et de la robe... Mais au delà, je ne pouvais plus rêver : mon imagination se dérobait, se révoltait. Je revoyais toujours ma

Valentine chaste et inviolable, au corsage hermétiquement clos, quelque chose comme une religieuse... Cette femme dont la chasteté, si j'ose ainsi dire, était la raison d'être, qui avait traversé vierge le mariage, il me semblait que la mêler aux égarements de l'amour, c'était une sorte de crime. Ce sentiment m'emplit le cœur, déborda dans un cri qui jaillit de mes lèvres : « Non! je ne l'épouserai pas!... » Et je ramenai ma pensée sur des rêves moins énervants, sur cette journée du lendemain où je reverrais mon amie, où ses yeux me verraient, où nos mains se joindraient. J'imaginai les questions que nous échangerions, sans hâte, sans émoi, notre communion des mois d'automne reprise tout naturellement, comme les arbres avaient repris leurs feuilles et les prés leur herbe.

Mais la vie se joue de nous et de nos prévisions. Le lendemain, dès l'heure où j'arpentais les quais de la gare, attendant le train de Paris, je ne retrouvai plus la sérénité d'espoir qui avait bercé mes rêves, devant le décor paisible de mon cher Plouis... Un levain d'inquiétude fermentait en moi maintenant, je ne sais quelle divination de malheurs obscurs, la crainte de séparations prochaines... Jamais les bases sur lesquelles je

prétendais désormais asseoir ma vie ne m'avaient semblé si fragiles.

Je m'attardais dans ces réflexions, quand un agent passa le long du quai en criant: « En arrière, messieurs! » Sous le tunnel du Mont Gargan, une grosse lumière jaune courait vers nous en glissant au ras de terre. Les rails vibraient. C'était le train de Paris.

Il stoppa, les freins grinçants. D'un coupé, je vis sortir maladroitement une dame volumineuse que je reconnus. J'étais si ému que je n'osais approcher, craignant de trahir mon trouble par une cassure de ma voix ou par une impuissance absolue de parler. Mais, quand je devinai Valentine au pan de robe claire qui effleura la portière ouverte, je n'y pus tenir: je courus au coupé, et ce fut sur mon bras qu'elle s'appuya pour descendre.

Quelles paroles nous échangeâmes tous trois, à ce moment, je n'en sais rien. Je n'ai le souvenir que de la secousse ressentie à la vue de Valentine. Mes yeux l'enveloppèrent pour ainsi dire, et j'eus aussitôt cette cruelle pensée : « Ce n'est plus elle. » C'était elle, pourtant; c'étaient sa taille, ses yeux, ses gestes, sa figure même; mais ce je ne sais quoi qui est le reflet ou la transpa-

rition de l'âme à travers l'attitude et les traits avait changé. Elle avait engraissé de corps et de visage. Son teint, au hâle iodé de la Méditerranée, s'était à la fois amati et uni; ses yeux, que j'avais toujours connus voilés par des larmes récentes, brillaient extraordinairement. Elle avait sauté à terre avec une légèreté de pensionnaire; tout de suite, son « Bonjour! » avait entr'ouvert, d'un rire, ses lèvres bien rouges sur ses dents menues; et tandis que nous gagnions l'issue de la gare, que nous attendions les bagages, échangeant des propos entrecoupés, je pensais avec désolation : « Comme elle est changée! »

M. Duchâtelier arriva en ce moment. Tous les trois montèrent en voiture : ils insistèrent pour m'emmener, pour me garder à déjeuner au Saillard. Mais j'avais besoin d'être seul; je refusai. Quand ils furent partis, Valentine me laissant au cœur le transpercement d'un regard de reproche, je gagnai la rue de Crosnes et je m'enfermai dans la vaste pièce de ce morne hôtel qui avait été ma chambre, autrefois. J'étais effroyablement triste; je cherchai les causes de cette tristesse. Était-ce le mécontentement de retrouver Valentine guérie par l'absence même dont j'avais souffert? Était-ce l'horreur de ce qui change, le manque

de courage devant l'imprévu? Je ne le démêlai pas. Nous sommes à nous-mêmes un douloureux mystère.

En quittant les Duchâtelier, j'avais promis d'aller les voir le lendemain. A l'heure fixée, je trouvai Valentine dans le parc : elle m'attendait, elle était venue au-devant de moi. Plus que la veille encore, le contraste me frappa de cette jeune femme pleine de fraîcheur, de santé et de gaieté, avec la Valentine souffrante et sérieuse dont j'avais gardé le souvenir. De ses attitudes d'alors, de ses poses alanguies, de ses demi-sourires vite réprimés, rien ne demeurait. J'avais devant les yeux un être nouveau, dont le voisinage, les paroles et le regard me troublaient. Même ses toilettes désorientaient mes souvenirs. Elle portait une robe de cachemire clair, moulant son buste, ses bras, sa taille, avec une sincérité qui me choquait... Tout cela me déroutait, me donnait une singulière envie de pleurer..., oui, de pleurer comme un enfant jaloux. L'accord était rompu, désormais, entre cette belle jeune femme si gaie, si vivante, et l'être meurtri, endolori, que j'étais toujours.

J'eus la cruauté, — ou la faiblesse, — de lui laisser voir ma jalousie et ma déception. Mon

accueil fut si froid, je trouvai des réponses si sèches et si brèves à ses questions affectueuses sur ma vie pendant les mois d'absence, que, peu à peu, sa gaieté se glaça. Je goûtai une mauvaise satisfaction à voir ce visage chéri se rembrunir, ses yeux s'embuer comme naguère, des frémissements, des soupirs contenus agiter sa poitrine et ses lèvres. Nous nous étions, sans y songer, engagés dans la charmille qui menait au pavillon du parc. A mi-chemin, comme nous marchions côte à côte, sans parler, Valentine s'arrêta et me dit tristement :

— Si vous voulez, nous retournerons ?...

Je répondis :

— Oui..., je suis un peu pressé... Je vais vous quitter.

Nous revînmes en hâtant le pas. Nous nous séparâmes devant le château ; nos mains s'effleurèrent à peine.

Je m'enfuis plein de haine et de mépris pour moi-même ; mais en un coin obscur de mon cœur, j'étais satisfait de penser : « Maintenant, ELLE pleure à cause de moi... » Pourquoi faut-il que je fasse du mal à tous ceux qui m'aiment ?

... Je passai deux jours affreux, deux jours de tristesse indicible, de dégoût de la vie, où pour

la première fois je songeai à la mort volontaire. Il n'est pas de torture plus épouvantable que cette pensée : « J'aime une femme; elle m'aime; pourtant je lui déchire l'âme et je sens bien que je *ne peux pas* faire autrement. »

Le dimanche soir, je reçus un billet de Valentine.

« Mon cher ami, que devenez-vous ? Votre réserve, votre mélancolie de l'autre jour n'étaient donc pas un caprice passager ? Que vous ai-je fait ? Pourquoi me laissez-vous dans l'incertitude, ignorant si vous êtes malade, ou si moi, si quelqu'un des miens vous avons froissé ? Revenez ici et donnez-moi une preuve de votre amitié en m'ouvrant votre cœur. Ne vous rappelez-vous donc plus nos confidences de l'automne ? »

Je retournai longtemps le petit papier carré entre mes doigts. Pourquoi, si je ne voulais plus revoir Valentine, avais-je tremblé en le recevant ? Pourquoi l'avais-je approché de ma bouche, l'avais-je pressé contre mes lèvres qui disaient en même temps : « Non, je n'irai pas ! »

Je répondis que j'étais un peu souffrant; que je ne sortais pas de ma chambre et que j'irais au Saillard dès que je serais rétabli.

Juste porta la lettre. Quand il revint, je lui demandai s'il avait vu Mme de Saint-Géry.

— Oui, monsieur, fit-il... Je lui ai remis le mot moi-même. Elle l'a lu devant moi, dans la bibliothèque.

— Et elle n'a rien dit?

— J'ai demandé : « Madame n'a pas de réponse à me donner? » Elle m'a répondu : « Non, mon ami... C'est bien. »

Assurément, tout cela était naturel, et je ne pouvais rien attendre de la jeune femme. Pourtant, quand Juste fut sorti, il me sembla que tout croulait autour de moi. Je murmurai : « C'est fini..., fini... » Et je sentais mes lèvres tordues par l'émotion... Je tombai sur un fauteuil... Des heures passèrent... J'étais hypnotisé par cette pensée : « C'est fini!... » Et je ne pouvais pas pleurer.

De temps en temps je regardais le canon de mon revolver, et le mot de Werther me revenait : « Voici la clef de ta prison. »

VII

Je dînai comme un condamné, sans savoir ce que je faisais. J'errai quelque temps dans le parc, plein de nuit. Je m'arrêtai devant la tache métallique de l'étang et je songeai : « Il a deux mètres de fond... On peut glisser sur le bord..., naturellement... » Tout à coup j'entendis appeler :

— Monsieur!... Monsieur!...

Je me retournai... C'était Juste.

— Monsieur! fit-il tout essoufflé, Mme de Saint-Géry est au salon...; elle désire vous parler...

Mon cœur sauta de joie, de peur, je ne sais. Je répondis :

— C'est bien... Je vous suis... Allez dire que j'arrive.

Il s'éloigna en courant. Je demeurai quelque temps immobile. Je savais bien Valentine romanesque; mais jamais je ne l'aurais crue capable d'une démarche aussi folle que celle de se rendre le soir, dans une campagne solitaire, chez un jeune homme.

Lentement, je me dirigeai vers la maison. En passant devant la grille, j'aperçus les deux réflecteurs d'une voiture qui attendait... Valentine était venue en coupé; j'en fus à demi rassuré; je craignais qu'elle n'eût monté la côte à pied.

Quand j'ouvris la porte du salon, la jeune femme était debout, près de la cheminée. Elle ne bougea pas. J'allai à elle :

— Chère amie..., quelle imprudence..., comment avez-vous pu...

Elle repoussa doucement les mains que je lui tendais :

— Ah! mon ami, fit-elle, comme vous savez mal aimer!... Vous ne devinez pas pourquoi je suis venue ?

J'eus conscience de mon infériorité sentimentale, de la vanité de mes scrupules.

— Pardon, murmurai-je en reprenant sa main

que cette fois elle ne dérobe plus, et en la baisant. Vous avez raison... Mais le monde est méchant, et j'aime votre réputation plus que mon bonheur.

Elle secoua la tête.

— N'ayez pas peur. Je suis sûre de l'homme qui m'a amenée ici. On ne se doute de rien au Saillard. Ce n'est pas la première fois que la fantaisie me prend de me promener toute seule, le soir. Vous êtes sûr de vos domestiques?

— Oui.

— Eh bien, alors, cette démarche..., cette folie, si vous voulez, n'aura pas de conséquences fâcheuses... Et maintenant, mon ami, asseyez-vous près de moi sur ce canapé et dites-moi si vraiment vous souffrez.

J'obéis.

Je revois cette scène : nous étions assis sur le vaste canapé Empire, sans nous toucher; elle, tournée vers moi, les épaules serrées dans un petit châle de peluche noire; autour de nous, la vaste pièce mal éclairée par une seule lampe. Valentine avait relevé sa voilette, et dans la demi-ombre il me semblait voir son visage à la lueur de ses yeux.

J'eus honte de mes lâchetés et de mes mensonges. Je balbutiai :

— Je suis un mauvais ami, vous l'avez dit, je ne vaux rien. Je n'étais pas malade... Pourquoi j'ai refusé de venir, je ne le sais pas. Je savais que j'allais vous faire de la peine, et cette pensée me poussait à mentir. Vous le voyez, je suis cruel et sans foi. Il ne faut pas m'aimer.

Elle répliqua à voix très basse, après un silence :

— Je ne peux pas ne pas vous aimer.

Et comme j'avais repris sa main, et que je la posais sur mon front, qui brûlait, elle me parla par petites phrases entrecoupées.

— Mon ami..., ne refaites pas ce que vous avez fait là. Pourquoi me torturer à plaisir ? Ne pouvons-nous pas être heureux l'un par l'autre, et légitimement ? Revenez me voir chaque jour comme à l'automne. Ah ! je sais bien que je ne suis pas une femme qui puisse remplacer celles que vous avez connues à Paris... Je n'ai pas d'esprit, moi, je n'ai que mon cœur... Mais je vous aime bien.

Pourquoi certaines associations de syllabes frappent-elles mieux que d'autres les cordes profondes de notre émotion ? Cette phrase : « *Je n'ai que mon cœur,* » me pénétra comme une lame fine. Tout l'ébranlement de nerfs qui m'agitait

depuis deux jours se résolut en une crise aiguë. Je tombai aux pieds de Valentine, je couvris de baisers et de larmes ses mains ramassées dans les miennes; je respirai l'odeur de ses vêtements, je heurtai mon front contre ses genoux, et ces pleurs, ces parfums, ces contacts produisirent la plus violente explosion de sensibilité que j'aie jamais ressentie.

Elle murmurait, troublée :

— Mon ami..., Frédéric..., qu'avez-vous ?

Elle se courba sur moi et me força doucement à relever la tête, comme je faisais autrefois pour Marie-Thérèse. Son charmant visage était près du mien; je murmurai :

— Ce que j'ai, Valentine ?... J'ai que je vous aime..., je vous aime plus que je ne le savais moi-même... J'aime votre cœur et votre esprit, j'aime votre beauté... Ah ! laissez-moi vous regarder, mon amie... Vous êtes belle comme la pureté même... Vos yeux sont divins; votre cœur est exquis. Et je vous ai fait souffrir ! Ah ! je voudrais que tout finît autour de moi après le pardon que je vous demande et que vous ne me refuserez pas.

Elle cacha son front dans le creux de mon épaule et soupira :

— Oh! oui, je vous pardonne!...

Alors j'approchai mes lèvres de son cou, la blancheur luisait délicatement par l'entre-bâillement du corsage... Oh! des mots! des mots pour traduire l'enchantement de ce premier effleurement! Quoi! j'avais vécu près d'elle tant de mois, et jamais la tentation ne m'était venue de faire ce que je faisais aujourd'hui, de la sentir mienne entre mes bras, demi-vaincue?...

Elle souleva un peu la tête, se dérobant :

— Frédéric, dit-elle d'une voix qui mourait... Ayez pitié de moi!

J'étais envahi d'une de ces folies de sacrifices, d'héroïsme sentimental qui font expirer ensemble les amants, parfois.

Je me relevai.

J'allai vers la cheminée, et là, je m'accoudai, brisé, comme ivre. Des poussées de sang heurtaient mon cerveau. Ce que j'éprouvais, c'était presque de la douleur.

Quand je me retournai, Valentine était encore assise sur le canapé. Elle regardait devant soi, sans songer à réparer sur ses vêtements le froissement de mon étreinte.

Cette vision me glaça le cœur. Déjà, hélas! le flux de honte dont l'amour sensuel accable les

âmes délicates nous envahissait. Un voile se tendait entre nous, nous séparait; notre confiance s'était évaporée, parce qu'un souffle de désir avait frôlé nos fronts.

Je fis un effort pour revenir vers la jeune femme. Je pris ses mains inertes; je les pressai. Elle se leva, alla rajuster son chapeau et sa voilette devant la glace. J'assurai ma voix de mon mieux et je dis :

— Vous allez repartir?

Elle fit : « Oui, » de la tête. Je devinais la tristesse, l'envie d'être seule et de pleurer librement, dans ce regard qui fuyait le mien.

Elle sortit sans rien dire; je la suivis dans l'allée qui mène à la grille du parc. L'obscurité était épaisse; à droite et à gauche de l'allée, les arbres du parc s'immobilisaient en masses d'ombre. Près de la grille, quand j'aperçus les lanternes de la voiture, j'éprouvai irrésistiblement le besoin de presser encore Valentine dans mes bras. Je pris sa main malgré sa résistance bientôt vaincue, je l'attirai dans une allée latérale, en pleine nuit... De nouveau je serrai contre ma poitrine cette tête chérie, de nouveau mes lèvres effleurèrent ses cheveux et son cou... Puis je la ramenai dans l'allée, et je la conduisis jusqu'à son

coupé... Elle leva vers moi ses yeux où je vis des pleurs, et me dit :

— Vous viendrez au Saillard demain ?

Je répliquai :

— Oui..., demain...

La portière s'était refermée ; je posai un baiser sur la main gantée ; je ne pouvais pas m'en détacher, si bien que les roues, qui s'ébranlaient, me froissèrent les genoux et me firent un mal aigu, qui me fut cher.

Cette nuit qui suivit notre premier embrassement, cette journée du lendemain où je retournai au Saillard en me jurant à moi-même de ne point recommencer la scène de la veille, et où je la recommençai, pourtant, fatalement, sans pouvoir dire quel démon intérieur m'y contraignit ; toutes ces heures de torture et de joie mêlées, il me semble que je les revis en les évoquant.

Je me revois, parcourant ma chambre, comme une bête en cage, partagé entre des élans fous vers mes souvenirs et d'amers retours vers le présent. Je constatais que chaque seconde avait un peu davantage creusé le fossé qui me séparait déjà de l'adorée, et qui, peu à peu, s'élargirait jusqu'à devenir un abîme. Oui, il fallait bien me l'avouer, déjà il ne restait plus entre nous presque rien

de cette admirable et sereine communion d'âmes que nous avions connue au temps où ma détresse et sa débilité nous préservaient. Serions-nous condamnés désormais à ne plus goûter cette fraternelle, chaste tendresse? Hélas! je repassais les étapes récentes; je rappelais notre entrevue du jour même, cette terrible absence de paroles, semblable au silence des atmosphères suroxydées par l'orage; je revoyais Valentine effrayée et résignée; je souffrais à nouveau mes propres angoisses, quand je résistais à l'impérieux besoin de m'approcher d'elle, de l'attirer contre moi, et quand, presque aussitôt, j'y cédais. Ainsi déjà notre amour était devenu une lutte entre une faiblesse désarmée et dolente et la force désordonnée et sans loi qui était ma volonté.

Eh bien! parmi ces extases si courtes et ces remontées d'amertume, au moins ma vie passa vite; elle brûla. Les cruelles journées s'enfuirent en hâte, chacune laissant notre amitié amoindrie, et en même temps notre besoin de nous voir et de nous toucher accru. Seul, je me sentais vide de désir. Je me disais que ce que j'aimais en Valentine, c'était justement son intégrité physique; et j'allais briser ma chère idole, j'allais en faire une femme pareille aux autres! Non! sûre-

ment je ne ferais pas cela! Ne pouvions-nous donc demeurer aux présentes caresses, aux mains qui se pressent, aux effleurements d'un baiser dans ses cheveux ou sur ses beaux yeux clos, à la joie de la tenir, blottie contre moi, en des étreintes où le cœur se fond, où l'affection pour la créature prend les proportions de la dévotion à Dieu? A d'autres instants, ces mauvais instants où la chair se rebelle contre l'âme, je me disais, au contraire, que c'était folie de vouloir aimer Valentine autrement que s'aiment les amants ordinaires. Je m'efforçais d'imaginer l'inévitable scène chez moi, dans ce salon, par exemple, où pour la première fois nous avions rompu notre pacte fraternel, ou bien chez elle, dans la bibliothèque où nous demeurions ensemble des heures entières sans que nul vînt y troubler notre tête-à-tête. « Je m'approcherai d'elle, brusquement; je l'attirerai; je l'affolerai de baisers; puis quand le moment sera venu, quand je verrai ses yeux se fermer à demi, ses gestes mourir..., alors... » Mais, comme naguère, mon imagination fouettée par ma volonté se refusait absolument à me représenter ce qui se passerait ensuite. Si je persistais à vouloir imaginer quand même, non seulement je ne réussissais point, mais l'effort auquel je me

livrais dissipait promptement toute ardeur sensuelle. Ou bien, d'autres fois, c'était l'image de Marie-Thérèse qui venait se substituer à celle de Valentine, et mon rêve de lendemain se désorientait brusquement, s'égarait dans le passé.

Je note ces phénomènes d'âme comme je les ai éprouvés. Il faudrait un esprit plus exercé que le mien pour en démêler les causes et en expliquer l'enchaînement.

VIII

Des jours, puis deux semaines passèrent ainsi. Peu à peu nos entrevues étaient devenues si vides de pensées, — si énervantes, que nous résolûmes de nous voir le moins possible en tête-à-tête. Je suggérai un matin l'idée de promenades à cheval, et Valentine l'accueillit avec transport. Nous commençâmes dès le lendemain. C'était la fin du printemps; c'était juin, le mois des plaines parées et souriantes, le plus joli mois de notre pays. Quand nous galopions côte à côte sur les routes élastiques, quand l'air vif nous fouettait au visage, faisant flotter le voile de l'amazone, il me semblait, il lui semblait aussi, j'en suis certain, que notre ten-

dresse s'épurait, redevenait pareille à celle d'autrefois, tant la libre nature vue en même temps par les yeux de deux amants, assainit leurs âmes et les apaise. Alors, parfois, pris d'un désir de nous dire silencieusement la communauté de nos rêves, — nos mains se cherchaient, et quelque temps nous allions, grisés de vitesse, les doigts enlacés... Quand nous étions las de notre course, nous remettions nos chevaux au pas et nous causions. Lambeau par lambeau, nous nous disions le secret de notre tristesse, la double déception d'amour qui nous avait jetés l'un à l'autre, meurtris et souffrants. Nous entrions dans la cour de quelque ferme. Les chiens aboyaient; la fermière, en bonnet de coton, s'avançait vers nous, et, sans descendre, nous nous faisions porter du lait que nous buvions à la même tasse. Et l'on nous prenait sans doute pour des époux.

Souvent aussi, quand nous traversions un bois, une clairière, avec sa mousse parsemée de taches de soleil, nous attirait, ou bien, le long d'une route, quelque enclos normand bien seul, bien abrité, avec ses vaches somnolentes dans l'herbe, et ses pommiers bas qui en faisaient une sorte de grande tonnelle. Je sautais à terre, je nouais le filet de ma bête au tronc d'un arbre; puis, rete-

nant le cheval de Valentine, je recevais le corps délicat de ma bien-aimée dans mes bras; un instant, je la possédais contre ma poitrine. Nous nous asseyions à terre. Mais dans ces solitudes closes, le désir des caresses me ressaisissait. Oh! les minutes passées ainsi, quand je tenais son buste renversé en arrière sur mes genoux, et que mes lèvres parcouraient son visage, effleurant ses joues, son front, ses paupières, — respectant sa bouche, qui m'attirait pourtant à me faire pâlir de désir. Comment un cœur d'homme peut-il contenir de pareilles émotions sans se briser?

Les parents de Valentine nous laissaient libres, complètement libres; et il nous arrivait, partis à midi, de ne rentrer qu'au soir tombant. Le père ne voyait rien; c'était un de ces hommes qui traversent la vie les yeux fixés sur un problème intérieur. Quant à Mme Duchâtelier, je suis convaincu qu'elle fut notre complice inavouée : elle m'a cru l'amant de Mme de Saint-Géry. C'était une âme vulgaire, sans délicatesse; les scrupules, les hésitations qui nous travaillaient l'eussent sans doute bien étonnée. Elle ne jugeait pas que sa fille eût des devoirs envers le vicomte; souvent elle l'avait pressée de divorcer et n'avait

pas compris quelles raisons de pudeur intime dictaient le refus de Valentine.

Quant à l'impression que fit dans le village notre intimité au grand jour, elle fut évidemment mauvaise. L'abbé Grangeneuve me jetait des regards de prophète quand nous nous rencontrions; le docteur Madeleine me serrait la main d'une façon particulière, et, une fois, déjeunant chez moi, il s'oublia jusqu'à m'appeler : « Heureux mortel!... Don Juan!... » Mais tout cela m'était devenu aussi indifférent qu'à Valentine. Elle traversait le village à mes côtés, absolument calme : toutes les femmes d'âme haute ont cet orgueil de l'amour qui les élève au-dessus des foules et les rend à la fois si imprudentes et si respectables.

Malgré tout, malgré nos efforts, malgré nos résolutions et nos luttes, nous nous acheminions peu à peu vers le terme. Je le sentais bien, pour ma part, à mon trouble grandissant quand une circonstance nous isolait. Je le sentais au vide de mon cerveau; certainement nous n'avions qu'une pensée : la chute qui nous menaçait; et qu'une volonté : nous distraire de cette pensée. Elle, peu à peu, perdait à cette consomption sentimentale la fraîcheur qu'elle avait reprise dans le

Midi. Moi, je songeais avec terreur que mon vœu de la respecter était à la merci d'un moment d'oubli; que si, par exemple, elle revenait un soir au Plouis, nous étions perdus. Ainsi, nous avions plus peur l'un de l'autre à mesure que nous pouvions moins vivre séparés.

Telles étaient nos anxiétés, quand une lettre timbrée de Paris m'arriva une après-midi, à l'heure où je chaussais mes éperons pour notre promenade quotidienne. Aussitôt que j'eus jeté les yeux dessus, je reconnus l'écriture de M. de Maleserre. Je m'assis pour la lire, avec des frémissements dans les doigts qui faisaient trembler le papier.

Voici ce qu'elle contenait :

« Nous sommes cruellement frappés, mon enfant. Marie-Thérèse, dont la santé n'a guère cessé d'être éprouvée depuis un an, est gravement malade. Elle a exprimé le désir de te revoir. Toute rancune désarme, aux heures où je suis. Je ne me reconnais pas le droit de refuser aucune consolation à une mourante. Donc, je te transmets son désir. Fais ce que ta conscience, ton cœur, te dicteront.

« HECTOR. »

Je n'ai pas besoin de dire l'émotion où me jeta cette lettre. Marie-Thérèse malade, mourante... Marie-Thérèse voulant me revoir... Mon premier mouvement fut un refus. La démarche me semblait équivoque. En pensant à Mme de Maleserre, je me représentais la maîtresse despotique qui m'avait enchaîné trois ans, et, comme autrefois, je reculais. Le souvenir de Valentine m'emplit le cœur; je ne voulais pas, dans l'égoïsme de mon amour, que l'image d'une autre femme, si pitoyable qu'elle fût, pût un instant prendre sa place... Puis des voix lointaines de ma conscience parlèrent à leur tour. Elles me disaient qu'un devoir d'humanité commandait de me rendre à l'appel d'Hector, — qu'il y a des démarches qui, pour singulières et cruelles qu'elles nous paraissent, sont simplement des actes de chrétien.

Quand, à force de réflexions, je ne vis plus clair du tout au-dedans de moi, je m'avouai que ma seule ressource était de consulter Valentine

En hâte, je courus au Saillard. Je trouvai la jeune femme dans le salon d'en bas, en habit de cheval, prête à me suivre.

— Nous ne monterons probablement pas au-

jourd'hui, lui dis-je, ma chère amie. J'ai besoin de vous parler.

Elle devint pâle.

— Vous allez partir? fit-elle.

— Non, répondis-je en me dirigeant vers la bibliothèque et en l'entraînant doucement... Ou bien, ce sera pour très peu de temps... Mais, du reste, je ne sais pas encore si je partirai, et je viens justement vous demander conseil.

La porte de la grande pièce silencieuse et fraîche était restée ouverte. J'allai la fermer. Comme je revenais à Valentine, l'aiguillon du désir me piqua cette fois encore, et j'oubliai tout, et j'attirai contre moi le buste de la jeune femme.

Elle ne s'abandonna qu'un instant.

— Vite! dit-elle en se dérobant. Parlez. Ne voyez-vous pas que je suis affreusement inquiète?

Je lui tendis la lettre.

Elle hésita un instant à la prendre.

— Ce n'est pas de *cette femme,* au moins?

Je fis signe que non.

— Lisez! dis-je.

Elle la parcourut, en remuant légèrement les lèvres. Puis elle me la rendit; je vis qu'elle avait les yeux humides. Je demandai :

— Eh bien, que faut-il faire?

Elle fixa sur moi ses beaux yeux sincères :

— Mais, mon ami, il faut partir. En doutiez-vous ?

Je pris sa main, et, comme je le faisais quand je sentais un besoin impérieux de calmer la brûlure de ma pensée, je la posai sur mes yeux. Je comprenais bien, maintenant, qu'elle avait dit vrai : mon devoir était là-bas, bien sûr.

Mais, subitement, j'entrevis les ennuis matériels du voyage.

— Partir?... murmurai-je... Et quand?

— Mais aujourd'hui même, mon ami..., demain au plus tard. Songez à ces deux êtres qui ont mis en vous leur dernière espérance... Partez dès que vous le pourrez.

Nous consultâmes un indicateur. Il était impossible de partir le jour même. Un train quittait Rouen pour Paris le lendemain, à la première heure du jour... Je pouvais être prêt pour celui-là.

— Alors, dis-je à Valentine, il faut que je retourne tout de suite au Plouis faire mes préparatifs... Nous ne passerons pas l'après-midi ensemble.

Elle resta muette quelque temps. Elle aussi, qui pourtant m'avait conseillé, cette séparation la désolait. Elle murmura :

— N'importe, il le faut...

— Alors, d'ici à mon retour je ne vous reverrai point, fis-je en me levant.

Elle m'accompagna lentement jusqu'à la porte du salon. Là, elle se pencha sur mon épaule :

— Si vous ne me le défendez pas, murmura-t-elle, j'irai, ce soir, vous dire adieu... comme l'autre jour.

Je n'eus pas la force de répondre : non. Je posai ma bouche dans les frisements blonds de son front, et je répondis :

— Soit!... ce soir je vous attendrai au Plouis.

Et je partis, je descendis l'escalier, je traversai le parc, je remontai à cheval et je galopai jusqu'au Plouis, ne sachant ce qui me troublait davantage, l'anxiété de l'épreuve qui m'attendait le lendemain, ou l'affolement causé par cette idée : « Ce soir, Valentine sera chez moi... et nous serons seuls. »

Je passai une journée fiévreuse, pendant laquelle, tant bien que mal, s'achevèrent les préparatifs de mon voyage. L'atmosphère était tiède, parfaitement pure. Par les fenêtres aux persiennes entre-bâillées, les massifs m'envoyaient un arome capiteux de serre en fleur. Quand le soir baissa, je descendis dans le parc. Je me

promenai pour disputer au temps ses minutes lentes; j'errai au hasard par les allées jusqu'à l'heure douteuse où le ciel est encore clair au zénith, où la terre est déjà couverte de la cendre fine du crépuscule. Cette heure avait tant de calme que ma fièvre peu à peu s'apaisait, que mon incertitude se fondait dans l'intense besoin de revoir ma bien-aimée, celle que j'appelais la maîtresse de mon esprit. Je songeai que quelques semaines auparavant, j'avais eu un sursaut de mécontentement quand Juste était venu me dire, ici même: « Mme de Saint-Géry est au salon. » Ainsi, mon propre cœur changeait sans cesse, comme une eau où se reflètent des cieux eux-mêmes changeants. De la peur de l'amour, j'étais peu à peu venu au désir obscur, qu'on ne s'avoue pas à soi-même.

Quand je regagnai la maison; quand, après un repas léger, je m'accoudai au balcon de ma chambre, les yeux attachés à l'horizon du parc, j'étais absolument calme. Jamais l'approche d'une entrevue avec Valentine ne m'avait donné tant de joie et si peu de trouble. Il était huit heures environ; les branches fléchissantes des mélèzes, les palmes verticales des peupliers se détachaient toutes bleues, sur un ciel rose: puis ce ciel pâlit,

altéra insensiblement ses nuances, revêtit les transparences vertes d'un vitrail, et les arbres, sur ce fond de verre, parurent de noires silhouettes immobiles. L'ombre avait déjà caché les pelouses et les allées : elle semblait monter avec lenteur, s'élever comme une fumée qui peu à peu noya les plus hautes cimes vertes, et confondit enfin en lourdes masses noires les taillis et les bosquets. Les clameurs d'oiseaux s'étaient affaiblies : elles ne furent plus bientôt que des chuchotements, des appels brefs et bas, longuement espacés, puis cessèrent tout à fait.

Moi aussi, cette nature attiédie et assombrie par le soir m'apaisait : un doigt mystérieux s'était posé sur mon cœur et en alentissait les vibrations. Je sentais le besoin de ne plus remuer, de ne point parler. J'avais conscience d'atteindre une des haltes heureuses de ma vie.

Encore une fois le ciel changea, se fit bleu. Des croassements mélancoliques s'élevèrent du milieu de la grande pelouse, du point où l'étang se devinait à une tache sombre... Et les pelouses, les taillis, les enclos des fermes répondirent par ces notes géminées de flûte et d'harmonica qui sont l'adorable plainte d'amour du crapaud.

Un fil d'argent courbé s'inclinait vers l'horizon,

allait disparaître. Vers le zénith, la première lueur, la planète symbolique du désir, apparut.

Soirs du milieu de l'été, déclin des longs jours agonisants, montée de la nuit vers la coupole du ciel, où s'allument, une à une, les lampes astrales, bien des fois je vous ai contemplés, petit enfant, quand j'entr'ouvrais furtivement ma fenêtre, avide de sentir vos nuances, vos symphonies, vos syllabisations mystérieuses me caresser, m'envelopper, me pénétrer... Plus tard, dans ce Paris où l'horizon est fermé si vite par les maisons des hommes, votre spectacle amoindri apportait encore quelque tempérament à mes fièvres. Mais jamais je n'ai été plus envahi par vous, plus rasséréné, plus spiritualisé qu'à cette heure singulière, où je vous offrais une âme meurtrie, un cœur moulu comme le froment des Écritures, et par le souvenir de l'amour mort et par l'approche de l'amour nouveau. Si parfaite fut l'accalmie que je n'eus pas même d'émoi quand, après un roulement de voiture, la cloche de l'entrée tinta, quand la porte s'ouvrit, quand j'entendis des pas légers faire craquer le sable des allées, quand sur les marches du perron je reconnus la silhouette de Valentine, que Juste accompagnait. Quelques secondes passèrent encore; puis on frappa chez

moi. Alors seulement je quittai le balcon. Juste entra, portant une lanterne, et Valentine après lui. Nous nous serrâmes les mains sans parler.

Juste demanda :

— Dois-je allumer la lampe ?

Valentine me souffla : « Non ! » à l'oreille.

— Non, répétai-je... Je l'allumerai moi-même, tout à l'heure.

Le domestique sortit ; je me trouvai seul avec mon amie, dans la grande pièce qu'éclairait seulement le reflet du ciel, où la lune venait de disparaître.

J'attirai la jeune femme contre ma poitrine.

— Je vous aime ; vous êtes toute ma vie...

Elle me répondit :

— Moi aussi, je vous aime, mon ami. Je vous appartiens.

Ce furent toutes nos paroles. Sa tête se penchait, s'appuyait sur mon épaule. Je détachai l'épingle qui retenait son voile, puis la flèche qui fixait son chapeau à ses cheveux. Tête nue, débarrassée du mantelet qui lui enveloppait les épaules, elle me parut plus mienne, presque une épouse. Et je l'amenai par la main sur la terrasse où je m'étais accoudé seul l'instant d'avant.

Maintenant, la nuit triomphait : les pelouses, les fourrés du parc semblaient un gouffre d'ombre, un chaos d'où les hautes cimes d'arbre émergeaient comme des récifs. Seuls, l'étang, au milieu de cet abîme noir, reflétait un morceau du ciel. Les doigts entre-croisés, les joues proches, nous contemplions cette terre léthargique, au-dessus de laquelle le firmament seul vivait, dans la gloire de ses profondeurs scintillantes. Puis mes yeux se tournèrent vers ma bien-aimée : elle aussi me regarda. Sa chevelure me paraissait lumineuse, et dans le miroir de ses prunelles je voyais un ciel, aussi profond, aussi illuminé que l'autre.

Je touchai de mes lèvres ces beaux yeux, qui se fermèrent sous mon baiser.

— Je t'aime, balbutiai-je.

Elle se serra contre moi, longtemps, très longtemps. Une émotion mystique nous pénétrait. Vers l'ouest une étoile se détacha du cristal bleu, monta au zénith ainsi qu'une fusée et s'y éparpilla en étincelles. Nous eûmes ensemble cette pensée, que la terre était morte, que la vie stellaire subsistait seule, et que nous étions seuls à la contempler.

Valentine parla, d'une voix étrangement brisée.

— Je suis heureuse, dit-elle. Si des minutes comme celles-ci pouvaient durer, l'âme s'y consumerait.

Je répondis, ou bien seulement je pensai, je ne sais, tant nos rêves étaient confondus :

— Oui..., cette heure est de celles où l'inconnaissable nous pénètre et ne nous épouvante plus... Regarde ces espaces semés d'étoiles : ils ne nous font plus sentir douloureusement notre petitesse ? Ils semblent au contraire s'ouvrir et luire pour nous, veiller la communion de nos âmes. Ils sont nos complices. N'est-ce pas que nous les aimons ?

Elle répliqua, le front sur mon épaule, de sa voix brisée :

— Comme tu dis vrai ! mon ami. J'aime ce ciel qui n'a jamais changé, lui seul, depuis que j'ai appris à le regarder... Toute petite, je le contemplais, et je pensais : Peut-être y a-t-il des esprits pareils aux nôtres, mais sans corps, sans chair souffrante, qui vivent dans ces lumières... S'ils existent, qu'ils sont heureux, ceux-là ! Imagines-tu, Frédéric, une fuite à deux parmi les espaces, une fuite où nous nous tiendrions enlacés, comme maintenant, tandis que toutes les sphères d'or poursuivraient leur course autour

de nous... Viendra-t-il pour nous, ce moment-là... Dis, mon ami..., le crois-tu ?

— Peut-être, répondis-je, divinement troublé par ce rêve. Peut-être nous retrouverons-nous au delà de la mort; peut-être toutes ces légendes de la séparation de l'âme et du corps, puis de leur réunion définitive, sont-elles le symbole de la vérité. Mais il faut attendre sereinement ces choses et n'y point trop rêver.

Une bouffée de brise s'exhala des retraites du parc et fit bruire les feuilles à nos pieds.

— Ah! murmura Valentine avec la ferveur d'un élan de prière, si nous devons nous retrouver par delà la vie, tous les deux, sans ressentir nos émotions si douloureuses et si délicieuses, sans être attirés exclusivement l'un vers l'autre, si un autre amour, même plus grand, plus universel, doit nous faire oublier que nous nous appartenons, j'aime mieux ne pas renaître, vois-tu... Que Dieu me fasse mourir ici, près de toi, souffrante, ignorante et faible comme je suis, — mais à toi, toute à toi, t'aimant mieux que mon âme, que mon éternité, que tout...

Elle leva sur moi ses yeux pleins de tendresse exaltée; je me penchai, pour la première fois je posai mes lèvres sur les siennes. Je ne sais pas le

temps que dura ce baiser, je ne pouvais pas le rompre; il me semblait que sa douceur aiguë ne renaîtrait plus, plus jamais, une fois nos bouches désunies. Ceux qui n'ont pas, en de pareils instants, senti l'effrayante, l'angoissante envie de se fondre en un seul être désormais indivisible, ne savent pas ce que c'est que d'aimer.

Ce fut la lassitude de nos corps, moins forts que nos rêves, qui nous sépara... Déjà, l'inquiétude, le trouble, nous envahissaient; et cette seule union de nos lèvres nous avait ramenés sur la terre, qu'un instant nous avions vraiment sentie fuir, comme si nous avions repoussé du pied le globe noir où l'humanité souffre et s'agite. Quelques secondes, nous restâmes immobiles, sans nous toucher, regardant un horizon que nous ne voyions plus. Puis le besoin de ressusciter l'extase de tout à l'heure m'aiguillonna, et de nouveau j'attirai Valentine contre moi. Je la sentis tremblante. Je mouillai mon visage aux larmes qui roulaient de ses yeux, et ce froid de larmes me glaça. Elle prononça d'une voix si faible que je l'entendis à peine.

— Je t'en prie..., mon ami..., aie pitié de moi... Il me semble que c'est mal, ce que nous avons fait.

Et moi-même, au moment où elle disait cela, où le désir me tenaillait, je pensais comme elle, sans que ma raison pût me dire pourquoi « c'était mal ce que nous avions fait! » Je sentais bien que depuis ce baiser, depuis cette joie de chair que nous nous étions donnée l'un à l'autre, notre amour avait un peu déchu, et que j'avais un peu amoindri celle que j'aimais.

Cette pensée que je diminuais Valentine, que je la ravalais aux égarements de l'amour vulgaire, mêlée peut-être à une brusque remontée des mauvais souvenirs, me donna le courage de la respecter. Je rentrai un moment dans ma chambre; je rafraîçhis mon visage; j'allumai la lampe.

Quand elle aperçut la lumière, Valentine me rejoignit... Elle était très pâle, et les larmes qu'elle avait versées lui avaient rendu les yeux douloureux d'autrefois.

— Non! pensai-je, je ne ferai pas déchoir cette âme choisie!

Silencieusement, elle remettait son chapeau devant la glace; elle rattachait sa voilette. Malgré moi, une comparaison s'imposait entre elle et l'autre femme à qui j'avais vu faire ces choses. Et ce rapprochement m'était odieux. Je me répétai, plus fermement :

— Non, je ne ferai pas cela!

Maintenant elle était debout, ne bougeait plus. Je voyais dans la glace le reflet de son adorable visage.

J'allai près d'elle; elle se retourna aussitôt avec un effarement de défense qui me désola.

Je tombai à ses pieds, j'appuyai mon front contre ses genoux.

Elle balbutiait :

— Frédéric..., Frédéric..., relevez-vous, je vous en prie.

Mais je dis :

— Pardonnez-moi.

Elle s'inclina, me baisa au front, à travers le tissu de sa voilette.

— Relevez-vous, fit-elle, je vous aime...

Et d'une voix remise, elle ajouta :

— Voulez-vous sonner?...

J'obéis.

— Vous partez? dis-je.

— Oui, il est tard; voyez : plus de onze heures.

Juste ouvrait la porte, Valentine me dit à voix basse, en me tendant la main :

— Ne descendez pas, je ne veux pas! Adieu!

Je compris qu'elle s'effrayait d'être seule à mes

côtés, dans l'ombre du jardin. Elle n'avait plus confiance en moi.

— Soit, répliquai-je... Adieu.

Je baisai sa main. Elle me sourit et sortit. Je courus au balcon. J'entendis son pas léger suivi du pas pesant de Juste; tous les bruits du départ résonnèrent dans la nuit, jusqu'au dernier, qui vibra comme un glas . la porte du parc qui se refermait.

IX

J'ARRIVAI à Paris, dans la matinée du lendemain, le corps épuisé, mais l'âme ferme, soutenue par la pensée que Valentine m'aimait et que ma vie lui appartenait. Quant à la démarche actuelle, je la considérais comme un devoir de conscience, rien de plus. Pas un instant je ne redoutai que l'ancienne plaie se ravivât.

Elle devait se rouvrir pourtant, et saigner encore. Quand la maison de la rue Madame m'apparut, quand je montai l'escalier large et sourd qui menait à mon appartement, je constatai une fois de plus que les milieux étaient plus puissants que mes résolutions, et ce fut avec des

crispations de cœur que je pénétrai chez moi. « Ainsi, pensai-je, je croyais que rien de ma vie n'était demeuré là, et je me trompais. Un peu de moi-même, quelques lambeaux de mon cœur y sont attachés; et je suis saisi d'une commisération égoïste en retrouvant dans cette maison déserte le fantôme de l'autre moi-même qui a vécu, aimé, souffert ici. » A demeurer, le front dans mes mains, assis aux mêmes places que naguère, ce fantôme prenait peu à peu plus de réalité; je sentais que la personnalité d'autrefois me ressaisissait, se substituait à la mienne, et que l'étranger c'était maintenant l'autre *moi* que j'avais laissé au Plouis, si près et si loin...

Mon domestique apporta ma valise et la disposa; ses questions me rappelèrent aux présentes nécessités. Je m'assis à ma table de travail, — cette table qui évoquait le premier remords de mon passé; j'écrivis rapidement un mot pour Francis O'Kent. Je lui demandais un rendez-vous le soir même. Il était à Paris, je le savais, ou du moins sa dernière lettre était datée de Paris, d'un hôtel voisin du Panthéon.

Au moment de me rendre chez les Maleserre, je fis cet acte étrange, que peu de gens comprendront, je crois : je m'agenouillai, comme pour

prier, et dans cette posture d'adoration, je conversai avec Valentine de même que si elle eût été près de moi : je lui dis que je n'aimais qu'elle, que je lui appartenais ; que rien dans la vie ou dans la mort ne pouvait séparer mon cœur d'avec le sien. Et, tout de suite après cette prière, sans toucher au repas qu'on m'avait préparé, je repris le fiacre qui m'attendait et me fis conduire boulevard Latour-Maubourg.

Devant la porte de l'hôtel, je remarquai un épais lit de paille étendu, sur toute la longueur du mur. La cour, le jardin, la maison me parurent comme endeuillés. On me laissa au salon, dans une obscurité presque complète. Peu d'instants après la porte s'ouvrit et Hector de Maleserre parut.

J'allai à lui. Il me prit les deux mains, et dit seulement :

— Je suis bien cruellement frappé, mon ami. Je n'ai plus d'espoir.

Je le questionnai avec effort sur la maladie de Mme de Maleserre.

— Qui sait? répliqua Hector. Les médecins n'y entendent guère, ou bien ils ne veulent pas me dire la vérité, de peur de m'effrayer. Quoi qu'il en soit, cela dure depuis un an. Il y a eu, à

l'origine, des abus de stupéfiants, suivis de désordres du cœur, de maladie de nerfs. On ne sait... Elle s'en va d'un mal qui n'a pas de nom.

Un grand silence s'établit entre nous. Maintenant que mes yeux s'accoutumaient à la demi-nuit du salon, je distinguais le visage ravagé, la barbe inculte d'Hector.

Il se leva brusquement et me dit :

— Montons...

Je le suivis jusqu'à la chambre de Marie-Thérèse. Il me semblait que je rêvais, que tout ce que je voyais n'était pas réel; j'attendais, en marchant d'un pas de somnambule, la secousse qui allait me réveiller.

Mais quand j'eus franchi la porte, quand le spectacle de cette chambre de malade me fut, d'un coup, entré dans les yeux, je reçus un choc si violent, qu'il me figea sur place... Pourquoi Hector ne m'avait-il pas prévenu?... Là, dans ce lit qui avait bercé nos caresses, je voyais sur les oreillers froissés une tête de femme endormie, et — suprême horreur — CETTE FEMME ÉTAIT VIEILLE. Oui. Les mèches de cheveux qui s'échappaient du bonnet de dentelle étaient grises. Les traits étaient méconnaissables, détendus, ridés. Jamais l'effondrement de la vie humaine dans

l'abîme de la mort ne m'était apparu avec ce resplendissement d'épouvante. Je m'approchai, attiré par une affreuse curiosité, tandis qu'Hector s'appuyait au bois du lit... Je me penchai sur le visage assoupi. L'expression de la douleur survivait à la conscience; mais ce n'était pas ce reflet de souffrance qui me terrifiait. Sous ce masque de mort, je revoyais les lignes, les nuances dont le sortilège m'avait surpris et gardé si longtemps. Ces paupières flétries avaient battu près des miennes; j'avais plongé mes narines dans la soie brune de ces cheveux décolorés; et ces lèvres froides, fendillées, avaient électrisé les miennes. Jeunesse, ensorcellement du désir, beauté, qu'était-ce donc que tout cela? Le temps qui m'avait épargné avait suffi à dissoudre le corps charmant auquel je m'étais tant de fois éperdument enlacé!

Hector, qui me regardait, lut mes émotions sur mes traits. Il dit à voix basse:

— Comme elle est changée!

Et je répondis, sans chercher de misérables atténuations:

— Oui, c'est affreux.

— Tu vois, reprit-il, elle dort ainsi, presque sans intervalle. C'est l'effet de l'antipyrine prise

à haute dose..., le seul moyen que nous ayons de l'empêcher de souffrir. Au moins, comme cela, elle oublie!...

... Mais, depuis quelques instants, le visage de Marie-Thérèse était agité de tremblements. Évidemment, dans son sommeil même, elle percevait une présence insolite. Elle ouvrit les yeux, et, comme il suffit d'un rais de soleil entre deux nuages pour transformer un paysage, ces yeux rendirent au visage flétri par l'attouchement de la mort sa jeunesse et sa séduction. C'est qu'ils étaient restés jeunes; c'étaient encore les yeux de ma maîtresse, de la toute jeune femme qui autrefois m'attirait sur ses genoux pour me caresser.

Elle les fixa sur son mari, puis sur moi, et subitement se dressa à demi sur son séant.

— Frédéric... C'est toi!...

Hector, à cet élan, avait eu une crispation du visage. Marie-Thérèse comprit sans doute qu'elle lui avait fait du mal, car elle tourna vers lui un regard où, pour la première fois, je lus une réelle affection, et elle lui tendit sa main, si maigre.

— Je vous remercie, fit-elle, mon ami. Vous êtes très bon.

Hector cacha sa tête dans l'oreiller, tout près de celle de sa femme. La malade me considéra

quelque temps; puis elle ramena ses yeux sur sa poitrine, sur ses bras.

Et je devinai qu'elle souffrait, plus que de mourir, d'être vue ainsi, dans la déchéance de sa grâce de femme :

— Qu'allez-vous penser de moi, murmura-t-elle ? Je ne vis déjà plus... La mort devrait nous prendre tout d'un coup et ne pas faire de nous une ruine avant de nous achever.

Je balbutiai :

— Marie !...

Jamais je n'avais compris si cruellement la vanité des consolations.

— Grâce à Dieu, reprit Marie-Thérèse, je ne regrette pas de partir... Je n'aurais plus le courage de recommencer à vivre.

A ce moment, Hector, suffoqué par les larmes, quitta la chambre. Moi, je restai.

Elle me regardait avec ces admirables yeux, toujours pleins de jeune passion; elle me tendit ses bras, d'un mouvement gracieux comme autrefois.

— Tu n'as pas changé, fit-elle... Tandis que je souffrais, tu restais calme... De quelle argile es-tu donc pétri, toi que le plus violent amour qu'ait pu te donner une femme n'a pas fait aimer ?...

Je voulus parler; elle mit une main sur ma bouche.

— Non..., ne dis rien. Tu vas mentir; ou bien tu vas me dire des paroles si froides qu'elles me gèleront le cœur... Vois-tu, nous ne sommes pas pareils tous les deux... Tu vivras sans que le souvenir de ce que tu as éprouvé pour moi te trouble, tandis que moi..., tu vois, j'en meurs... Et pourtant je n'ai plus de désir...

Elle se recueillit un instant, puis elle ajouta, avec un éclair de joie effrayante dans le regard :

— Oui, je salue la mort, qui me délivre de moi-même. Regarde! Elle a vite fait sa tâche. Elle a commencé par détruire en moi tout ce qui pouvait être un instrument d'amour, elle a fait de moi une vieille femme qu'on ne peut plus désirer... Alors seulement elle a glacé mes sens, elle m'a délivrée de ces affreux troubles de chair qui m'ont aiguillonnée pendant ma jeunesse... Il ne reste plus de vivant que le cerveau qui se souvient; et bientôt lui aussi sera mort tout à fait.

Des sanglots de pitié montaient à mes lèvres.

— Pauvre enfant, reprit Marie-Thérèse. Tu n'étais pas fait pour être l'amant d'une femme comme moi... Il t'aurait fallu rencontrer une

jeune fille, — comme Claire, — que tu as laissée passer et qui est mariée. Je n'ai mis que du trouble dans ta vie, dans ton âme si religieuse. Ah! je l'ai toujours vu, va, et ç'a été mon tourment pendant que je t'aimais... Me pardonnes-tu, maintenant?

Je la regardai au fond des yeux, et, gravement, comme on prononce un serment, je répondis :

— ui, je te pardonne.

Et j'ajoutai :

— Toi aussi, je t'ai fait souffrir. Oh! j'ai pensé à cela souvent depuis notre séparation. Tu m'as aimé; tu m'as donné l'incomparable don; et moi je t'ai fait du mal en enfant qui ignorait le cœur humain et la douleur humaine. Je t'ai fait de cruelles blessures; à présent, je ne me conduirais plus comme en ce temps-là. Il faut que, toi aussi, tu me pardonnes...

La vie a de ces arrêts, où, brusquement, un éclair illumine les profondeurs de notre conscience... Maintenant, je *voyais* réellement l'âme de Marie-Thérèse, qui *voyait* la mienne, et ces deux spiritualités s'unissaient plus étroitement que ne s'étaient jamais unis nos corps périssables. La meilleure communion des êtres humains est celle de la misère et de la pitié. Je pensai alors

qu'un autre avait aussi souffert par nous, et que lui ne nous avait pas pardonné.

— Et Hector? murmurai-je. Sait-il?

— Non, répliqua-t-elle... Il ne croit pas qu'entre nous il y ait eu autre chose qu'une tentation... Mais il ne faut pas qu'il sache... Tu me jures de ne jamais lui dire... ?

Hector rentra à ce moment. Marie-Thérèse lut mon serment dans mes yeux.

En voyant cet homme excellent que nous avions trahi, le seul qui n'eût pas de reproche à se faire, le besoin nous venait de recevoir de lui ce pardon que nous nous étions donné l'un à l'autre, et sans doute le geste de nos mains tendues vers lui eut son éloquence, car il le comprit.

— Oh! fit-il, répondant aux paroles que nous n'avions pas dites : depuis longtemps, moi, j'ai pardonné... Est-ce que nous sommes coupables quand cette force dévergondée de l'amour nous possède?... Si je n'avais pas été là, moi, peut-être auriez-vous été heureux ensemble. Je vous absous. Comme le disait ton aïeule, Frédéric, — il n'y a pas de dernier pardon, car il faut toujours pardonner.

La garde entra, apportant la potion d'antipyrine aconitée. Après avoir bu, la malade s'étendit

sur les oreillers. Bientôt ses paupières s'abaissèrent.

— Elle dort, fit M. de Maleserre. Viens.

Nous quittâmes la chambre, moi jetant encore un regard à l'être mortel qui, sans doute, m'avait donné le plus d'amour.

Hector et moi, nous nous regardâmes un instant; puis follement, passionnément, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

— Tu repars aujourd'hui? demanda Hector.

Et moi, avec je ne sais quelle peur qu'il ne me retînt, qu'il ne me demandât de revenir, je répondis :

— Oui... Tout à l'heure... Ce soir je serai au Plouis.

X

Je regagnai la rue Madame, brisé par cette entrevue. Je me souviens que pendant le trajet j'accrochai toutes mes forces de désir, tout ce qui me restait d'espoir à ceci : trouver une lettre de Francis en rentrant chez moi. Je n'en trouvai pas, et cela acheva de m'abattre. Je ne pus prendre sur moi d'attendre le courrier suivant; je sortis de nouveau, je me rendis à l'hôtel. O'Kent était parti depuis cinq jours, sans laisser d'adresse; mais il devait revenir, car quelques vêtements étaient demeurés dans sa chambre. La patronne ajouta que : « M. Francis, depuis qu'il logeait à l'hôtel, avait l'habitude de

s'absenter comme ça, de temps en temps... » Ainsi, tout appui me manquait.

Je songeai à retourner au Plouis. N'avais-je pas rempli mon devoir de conscience, n'étais-je pas libre? Oui, assurément. Mais retrouver Valentine et me reprendre à l'amour m'apparaissait comme une tâche au-dessus de mes forces. Il y a sans doute, pour les âmes comme pour la matière, une limite d'élasticité au delà de laquelle elles ne retrouvent plus leur forme primitive. Quoi qu'il en soit, je voyais maintenant les choses avec d'autres yeux. Je pensai à la scène d'extase de la veille, à cet amour en face des étoiles, à cette minute indicible où nous avions senti la terre se détacher de nos pieds mortels. Je murmurai, comme on dirait d'un autre : « Quelle folie!... » Puis mes rêves se brouillèrent. Une légère hallucination s'empara de moi. Elle me montrait Valentine étendue sur un lit pareil à celui où j'avais vu Marie-Thérèse, — Valentine mourante, — et il me semblait que *c'était encore ma faute...* Ma seule consolation était d'avoir respecté Mme de Saint-Géry; je crois que si je l'avais possédée, rien en ce moment ne m'eût empêché de mourir...

Comment deux jours et deux nuits passèrent-ils sur moi sans achever de me briser? Deux

jours et deux nuits où je ne connus pas le sommeil, où ma pensée unique fut une attente, et l'attente *de je ne savais quoi ?* Quand soudain, au milieu de cette prostration, la porte de mon cabinet s'ouvrit, et que, du divan où j'étais étendu, je vis se refléter dans la glace le rude visage de Francis O'Kent, mon émotion fut telle que, sans pouvoir trouver une parole, je me précipitai dans ses bras et j'éclatai en sanglots.

Francis, plus troublé qu'il n'eût voulu le paraître, me questionnait avec douceur :

— Eh bien ? qu'est-ce donc ? Encore du chagrin ? C'est ta nouvelle passion qui te tourmente ?...

Lorsque j'eus bien pleuré, je pus parler. Je n'étais plus seul ; je me sentais incomparablement plus fort. Je fis le récit de ce qui s'était passé au Plouis et à Paris depuis que je n'avais vu mon ami. Francis m'interrompait de temps à autre pour me faire préciser une émotion, l'effet produit sur moi par les événements... On eût dit d'une auscultation de l'âme.

Il me demanda :

— Maintenant, que vas-tu faire ?

J'eus un geste de découragement.

— Je n'en sais rien. Je n'ai plus de volonté.

— Eh bien, répondit Francis, si tu veux te fier à moi, je crois pouvoir te donner un conseil et le moyen de le suivre... Mais remettons cet entretien; tu n'es pas en état de prendre une résolution. Tu es tout pâle; tu as l'air de n'avoir pas mangé ni dormi depuis huit jours. Sortons d'ici d'abord. Tu ne reprendras pas pied sur ce sol mouvant.

Il me prit par la main, m'entraîna dans la serre. Il fit glisser un des panneaux vitrés. L'air tiède nous caressa le visage; devant nous, les grasses verdures du Luxembourg s'étendaient à perte de vue jusqu'aux ballons émergeants de l'Observatoire. La lumière vibrante de juin baignait tout cela.

— Regarde, fit O'Kent, de ce ton emphatique qu'il prenait souvent. Vois cette splendeur; le monde n'a pas changé parce que tu as une névralgie mentale. Tu as vingt-sept ans, tu es libre, l'été est en fleur, et tu veux mourir? Allons, mon enfant, sois courageux. Je te dis que je puis te sauver.

... Nous partîmes ensemble. Où m'emmena Francis, je n'en sais rien. Je me rappelle seulement que nous prîmes un train, que nous gagnâmes une forêt des environs de Paris,

où la solitude était absolue. Mon maître me fit marcher longtemps; il parlait beaucoup, mais sans effleurer les régions endolories de mon cœur.

Cette marche forcée me donna un peu d'appétit, que je rassasiai à l'auberge où il me conduisit ensuite... La chaleur, la promenade, les insomnies récentes, agirent alors ensemble sur moi. Francis, qui m'observait, cessa bientôt de me parler. Je m'endormis sur ma chaise.

On me transporta sur un lit, dans une chambre de l'auberge, sans me réveiller; j'eus seulement conscience qu'on me maniait... Je dormis longtemps. Quand je rouvris les yeux, les vitres aux rideaux de calicot étaient roses du soleil déclinant, et, près de la fenêtre, je vis Francis O'Kent qui lisait.

Il tourna les yeux vers moi, se leva, vint à moi...

— Eh bien! murmura-t-il, tu es reposé?

Je lui souris tristement.

— Oui, je me sens mieux. Comme tu es bon de m'avoir si bien soigné!

Il approcha une chaise et s'assit près de mon chevet.

— Écoute, fit-il. Le temps nous presse; il va

falloir rentrer à Paris si nous ne voulons pas coucher ici. Comment te sens-tu ?

— Beaucoup mieux. Ce sommeil m'a fait un grand bien.

— On peut te parler sérieusement sans te bouleverser ?

— Oui. Je suis calme et j'ai du courage.

Il se rapprocha encore et commença lentement, presque à voix basse. Accoudé sur le traversin, je l'écoutais. L'ombre s'infiltrait peu à peu par les fenêtres, et bientôt je ne distinguai plus son visage.

Il parla longtemps. Il résuma ma vie depuis le moment où nous nous étions séparés au collège, jusqu'à l'heure actuelle, et jamais cette vie ne m'avait paru si vide, si criminellement égoïste qu'à travers ce récit... Rien ! je n'avais rien fait, — que du mal à mes semblables et à moi-même ; je ne pouvais même pas mettre une action utile ou généreuse en balance avec tant d'œuvres mauvaises !

— Je ne te fais point de reproches, poursuivit Francis. Mon avis, tu le connais : de pareilles épreuves sont utiles, elles forgent l'âme pour la vie, mais à la condition de ne pas durer toute la vie. Je t'ai promis un conseil, le voici : profite du

dégoût de l'amour où t'ont mis les derniers événements pour faire un grand acte de renoncement... Ne retourne pas au Plouis : si tu y retournes, c'en est fait de toi. Tu séduiras cette femme que tu ne peux pas épouser; elle aura des remords; tu la quitteras un jour, ce qui la tuera : et tes années coulant ainsi, parmi des agitations stériles, tu seras tout surpris un jour de te trouver en pleine vieillesse, avec un cœur d'enfant impuissant. Ne retourne pas au Plouis.

Je l'interrompis.

— Mais alors, où aller? Que faire?

— Je t'ai dit que je te donnerais le remède avec le conseil, répliqua O'Kent... Il ne faut pas que tu demeures à Paris; c'est trop près de Rouen. Il ne faut pas même que tu restes en France. Dans quelques jours je vais partir pour l'Irlande. Un mouvement s'y prépare, auprès duquel ceux des dernières années n'auront été que des jeux d'enfants, après lequel l'Irlande sera morte ou libre. Viens avec moi. Quand tu verras de près notre œuvre, quand ton cœur battra pour nos misères et pour notre espoir, quand tu auras donné ton effort à ceux qui souffrent, va! tout ton passé de femmes et de rêves

te paraîtra bien frivole et bien indigne. Tu regarderas en arrière et tu diras : « Ce n'était que ça!... » Parle! viens-tu avec moi?...

Il s'était levé; il était debout près de la fenêtre ouverte; sa voix s'était enflée à mesure que sa parole devenait déclamatoire; et la silhouette de cet ouvrier de la liberté, de ce travailleur désintéressé et opiniâtre, était grandiose sur ce fond de crépuscule.

Il attendit ma réponse quelques secondes. Puis, comme je me taisais, il revint au lit où j'étais étendu, et dit, la voix changée :

— Eh bien? tu ne réponds pas? Tu refuses?... Me suis-je trompé?

Alors, se penchant sur moi, il vit que je pleurais. Toute cette vie sentimentale dont il m'avait parlé avec tant de mépris, elle avait surgi du passé à ses paroles, et c'était la vision d'une vallée parcourue parmi les ronces, les cailloux tranchants, mais sous un ciel illuminé, vers des horizons merveilleux. Sans doute j'avais souffert, sans doute j'avais failli, sans doute j'avais dépensé ma force et ma pensée sans profit pour mes semblables; mais au moins j'avais vécu, j'avais connu des minutes d'égoïsme si exalté qu'il atteignait l'extase. Maintenant que tout cela allait s'éloi-

gner, qu'une voix me disait : « Tout cela ne se recommence pas ! » j'aurais voulu tendre les bras vers mon jeune passé, retenir par un pan de leurs robes Marie-Thérèse, Valentine, la Femme, le cher Fantôme qui s'enfuyait...

Francis me considéra quelques instants, fit quelques pas vers la fenêtre en sifflant un air, puis se retournant brusquement :

— Allons ! dit-il, il est temps de rentrer à Paris.

Je me levai, j'allai m'appuyer sur son épaule, en disant :

— Restez avec moi. Ne m'abandonnez pas cette nuit. Si vous me laissez seul, j'aurai encore envie de mourir.

— Soit, répliqua-t-il plus doucement. Mais partons.

J'ai gardé un souvenir douloureux de ce voyage. Ni dans le compartiment, ni dans le fiacre, Francis ne prononça une seule parole. Je me sentais amoindri à ses yeux. Et vraiment je méritais le mépris de cet homme stoïque. Nous atteignîmes ainsi la rue Madame. Il était onze heures du soir environ.

Comme nous refermions la porte d'entrée, le concierge me remit une dépêche.

— Elle a été chercher Monsieur à Rouen, fit-il, sa calotte à la main. On nous la renvoie par la poste.

Je pris le papier bleu en tremblant. Dès que nous fûmes dans mon cabinet, je tendis la dépêche à Francis.

— Ouvrez-la, je n'ai pas le courage...

Il fendit la bande et lut tout haut :

« Reviens vite... Marie-Thérèse morte cette nuit. »

Je sentis que je pâlissais; je balbutiai :

— Morte!... cette nuit!...

Et le mot de Mort m'apparaissait comme une chose, comme un être qu'on voit avec les yeux, qui est près de vous, qui va vous toucher.

— Eh bien! eh bien! dit O'Kent... Sois courageux... Tu savais bien que c'était une question d'heures...

Je me laissai tomber sur une chaise, sans répondre.

— Je vais envoyer ton domestique à l'hôtel de Maleserre, reprit Francis, pour t'excuser et expliquer comment tu viens seulement de recevoir une dépêche qu'on t'a adressée hier matin. Quant à toi, tu es hors d'état de sortir maintenant... Couche-toi, tâche de dormir. L'enterrement aura

probablement lieu demain. Il est convenable que tu y assistes.

Je me laissai conduire à mon lit, déshabiller, coucher comme un enfant. Francis s'installa près de moi et se mit à écrire des lettres. La fièvre me chatouillait les doigts; une chaleur insupportable m'obligeait à changer de position dans mon lit, à chaque seconde. Je dormais aussi, mais par petits sommes instantanés, qui n'engourdissaient mon cerveau qu'un instant et me laissaient le doute d'avoir rêvé. Une fois, en rouvrant les yeux, je me trouvai dans l'obscurité. Un souffle régulier rythmait le silence. Je frottai une allumette : Francis dormait dans un fauteuil, à côté de moi. Je me levai furtivement : j'allai coller mes lèvres à la carafe, car j'étais dévoré de soif. La fraîcheur de l'eau m'apaisa un peu. Je parvins à rester immobile, et insensiblement le sommeil me gagna, d'abord incertain, posé sur ma pensée comme un insecte fugace, puis profond, léthargique, semblable à celui que j'avais eu à l'auberge, dans l'après-midi.

Ce fut Francis qui me réveilla, vers huit heures du matin. Il demanda :

— Comment vas-tu ?

— Assez bien, répliquai-je. J'ai seulement un

peu de fatigue... Est-on venu de chez les Maleserre ?

— Oui, le service a lieu ce matin, à dix heures. Puisque tu es calmé, habille-toi. Je t'accompagnerai.

Il disait vrai, j'étais calme; et ce calme m'étonnait moi-même, m'inquiétait presque. J'essayai de regarder dans mon cœur, de m'expliquer ce qui s'y passait; il me semblait par moments que j'assistais, en étranger, à une funèbre aventure qui ne me touchait pas.

Francis m'observait et parlait peu.

— Il faudra probablement nous séparer pendant la cérémonie, me dit-il au moment où nous montions en voiture. Mais ne t'inquiète pas de moi. Je m'arrangerai de façon à ne pas m'éloigner; j'aurai tout le temps les yeux sur toi.

Je lui pressai la main. Le mot de la veille me revint aux lèvres :

— Comme vous êtes bon, mon ami !

Il répliqua :

— Je ne vois pas que ce que je fais pour toi soit bien extraordinaire.

Devant la véranda de l'hôtel Maleserre, la foule des assistants encombrait la cour, savants et gens

du monde mêlés. Le ciel était pur et déjà il faisait lourdement chaud.

Je me frayai un passage. J'allai rejoindre Hector, debout dans le vestibule, près du catafalque. Quelques instants après on leva le corps; le maître des cérémonies me fit prendre la tête du cortège à côté de mon cousin.

L'église est toute proche : Saint-Pierre-du-Gros-Caillou, véritable église de province, bien digne de ce quartier bizarre où derrière les hôtels princiers s'ouvrent des rues de populace et de misère. On l'avait ornée pour la cérémonie. Durant les cinq quarts d'heure que je passai là, près du cercueil qui contenait le corps de ma maîtresse; durant le trajet de l'église au cimetière Montparnasse, même aux suprêmes minutes, quand la boîte de chêne glissa dans la fosse, ma sécheresse, mon inertie de cœur ne se démentirent pas. J'aurais voulu, oh ! au prix de ma vie, trouver de l'émotion, et pleurer. Je ne pouvais pas. Il y avait un voile tendu devant ma sensibilité : quelque chose comme ces toiles grillées des lampes de mineur qui séparent le feu des gaz inflammables.

Au moment où la première motte de terre tomba sur le cercueil, je levai les yeux sur mon

cousin. Il avait les traits contractés par une grimace de patient qu'un chirurgien opère; il me regarda : sa bouche remua comme pour parler, mais n'articula aucun son.

Les fossoyeurs s'écartaient du trou béant. Le pinceau bénit passait de main en main. En me retournant pour le donner, je vis que Francis O'Kent me suivait.

Puis la foule des assistants commença à s'écouler, à se clairsemer dans les allées, entre les arbres. La chaleur devenait accablante... Et je m'aperçus que je restais seul près du tas de terre remuée, seul avec M. de Maleserre, et Francis à quelques pas derrière nous.

Alors, brusquement, la main d'Hector s'abattit sur mon bras, et il me dit, la voix hachée, en me regardant au fond des prunelles :

— Frédéric..., nous allons nous séparer..., nous ne nous reverrons peut-être pas... Tu sais..., le jour où je *vous* ai trouvés dans le petit salon..., tous les deux..., je t'ai dit que je ne voulais pas te demander si tu avais été son amant, que je trouvais ça bête et cruel...

Je l'interrompis d'un cri, d'un cri de blessé :

— Hector!

Je devinais ce qu'il allait dire; je pensais sa

pensée. J'aurais voulu lui clore la bouche, de force, — ou fuir, ne pas l'entendre.

— Eh bien, reprit-il, toujours haletant..., depuis des mois..., cette question que je ne t'ai pas posée, elle est là..., dans ma gorge. Je n'en puis plus... C'est fou, c'est cruel... N'importe. Devant cette tombe, réponds-moi... Jure-moi que tu n'as pas été son amant!...

Quelle force intérieure parla avec mes lèvres, sans que j'eusse pensé, ni voulu? je *m'entendis* répondre :

— Non!... Je vous le jure...

Au même instant, je chancelai... Hector s'éloignait avec des gesticulations de fou, disant : « Merci!... merci!... »

Francis s'élança, prêt à me recevoir :

— Eh bien, fit-il, que se passe-t-il?

Je me cramponnai à son épaule.

— Emmène-moi! emmène-moi!...

Il me soutint jusqu'à la voiture, qui partit tout de suite. Dès que je fus assis et que j'eus la sensation de la vitesse, une sueur glacée me mouilla tout le corps... Après, je n'éprouvai plus rien.

. . . . . .

Francis m'a conté que j'eus trois jours de délire, où les paroles les plus incohérentes affluèrent

à mes lèvres, mêlant les noms de Marie-Thérèse et de Valentine dans des explosions de désespoir et des imprécations contre moi-même.

Quand je repris connaissance, et ce retour fut aussi subit que la crise, — je retrouvai Francis à mes côtés. J'étais tout à fait calme, avec toute ma mémoire, mais le cœur frigide et désert. On eût dit que les quelques mots, brefs, terribles, échangés au cimetière, avaient allumé un incendie où toute ma sensibilité s'était consumé d'un coup. Je me sentais les reins brisés, une impuissance complète à l'amour, et la pensée même m'en faisait peur, une peur de convalescent devant les problèmes qui ont amené la méningite.

Peu à peu, cependant, je constatai que mes souvenirs n'étaient pas dangereux : car, lorsque je les évoquais, je ne recevais plus ce choc intérieur qu'un nom, un visage, une odeur provoquaient naguère. Je remontai ma vie récente, étape par étape; je n'avais qu'à baisser les paupières pour revoir l'amie absente, ses yeux pâles et bleus, la cendre d'or de ses cheveux, ses lèvres étroites et l'ivoire menu de ses dents : une tendresse profonde jaillissait aussitôt, pour elle, des profondeurs de mes entrailles; mais en même temps je pensais : « C'est fini..., fini

pour la vie... Jamais je ne recommencerai ce que j'ai fait... »

Et la fin de Marie-Thérèse m'apparaissait dans un retour d'épouvante : et c'était, dans ma bouche, comme le goût de cendre des fruits de Sodome.

Ma première journée de convalescence s'acheva parmi ces pensées, que je ne confiai point à O'Kent : elles se développaient au dedans de moi, tandis que nous parlions d'événements indifférents, comme si nous eussions secrètement consenti une trêve.

Mais le soir, à l'heure du repos, — nous regagnions la rue Madame après une promenade achevée dans le silence, — je lui dis :

— Francis, si vous y consentez encore, je partirai avec vous quand vous voudrez.

Il m'observa un instant.

— Je vois bien que tu es calme..., aujourd'hui, fit-il. Mais demain ? Oublies-tu qu'il y a quelqu'un au Mont-aux-Malades qui t'aime, et qui t'attend ?

Je secouai la tête.

— Je ne retournerai pas de longtemps au Mont-aux-Malades... Si vous refusez de me prendre avec vous, je quitterai la France, tout seul.

— Soit ! répliqua Francis.

Il tira deux lettres de sa poche et me les tendit.

— Lis d'abord ceci : tu comprendras le scrupule qui m'avait fait attendre ta pleine guérison...

Je fendis les enveloppes. Elles contenaient deux lettres de Valentine, arrivées l'une le matin de l'enterrement, l'autre le surlendemain : toutes deux imprégnées d'anxiété, de reproche tendre.

En les lisant, j'eus la sensation d'une musique lointaine, naguère goûtée, puis désapprise, presque oubliée.

Je refermai les deux lettres.

— Eh bien ? interrogea O'Kent.

— Eh bien, mon ami, je vous le répète : si vous y consentez toujours, je partirai avec vous, quand vous voudrez.

Il parut surpris et touché. Quelque temps il se promena dans la chambre, sans parler. Puis :

— Écoute, Frédéric, fit-il... Tu sais que t'avoir près de moi, t'associer à ma vie, c'est mon plus cher désir... Mais, que veux-tu ? Je t'ai connu si captif de tes émotions, si affolé par la femme, que j'ai peur d'un réveil de sensibilité. Laisse-moi éprouver la solidité de ta résolution... Je te quitterai demain matin..., je pars pour Bruxelles où je resterai six jours. Demeure ici pendant mon absence ; réfléchis longuement, pèse les conséquences de ta décision. Répète-toi bien que si tu

n'es pas disposé à donner ta fortune, ton temps, même ta vie, ce n'est pas la peine de nous suivre... Quand je reviendrai, tu me diras le résultat de tes réflexions : et je te promets que si tu n'as pas changé d'avis, je te répondrai : « Partons. »

Je répliquai :

— Soit. J'accepte. Je suis sûr de ma fermeté. Mais n'êtes-vous pas sans pitié de me laisser seul, si longtemps, en proie à mes souvenirs ?...

O'Kent répondit :

— Fais comme les novices : avant de prendre la robe de rédemption, examine ta conscience. Recommence le voyage de ton passé. Tu sauras mieux la valeur de ce que tu renonces, lorsque tu auras, comme dit Amiel, fait le testament de ta pensée et de ta vie.

. . . . . .

... J'ai suivi ce conseil... Dans une solitude absolue, jalouse, j'ai refait le voyage du passé, ou plutôt j'ai revécu les années chères et coupables où mon cœur fut meurtri et aguerri. Me voici au bout de cette enquête; cependant, les jours d'absence ont coulé. Francis revient dans quelques heures : il trouvera mieux affermie ma résolution de le suivre. S'il restait en moi quelque ferment de sentimentalité, l'examen de conscience

minutieux que j'achève l'a détruit. Jamais je n'ai vu si clair dans mon passé, ni, je crois, dans mon avenir.

Le passé a été dur et pourtant je l'aime encore, comme on aime son propre corps de poussière, comme on aime la nature et la vie. Je viens de trancher d'une main qui n'a pas tremblé le dernier lien qui m'attachait à lui : je viens d'écrire à Valentine; elle saura quelles raisons supérieures d'humanité, quelle dilection plus mûre et plus dévouée me forcent à lui dire adieu... L'avenir, je le regarde sereinement. Certes, je ne connaîtrai plus les émotions de l'amour égoïste, si affreusement douces, je ne goûterai plus aux fruits de cendre. Mais j'aurai enfin la joie d'agir, d'exister pour d'autres que pour moi, de ne point créer de la douleur humaine.

Au delà du décor écroulé de mes années sentimentales, j'aperçois un champ sans limites ouvert à la pitié active, à l'effort utile.

Il me semble que je recommence à vivre...

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

PQ
2383
P6C6

Prévost, Marcel
La confession d'un amant

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY